
U d'/of OTTAWA
39003002242534

Français

19/9/67

ŒUVRES

DE

GUSTAVE DROUINEAU.

LES OMBRAGES.

Ouvrages de Gustave Drouineau.

RIENZI, Tragédie en cinq actes et en vers. 1 vol. in-8.

FRANÇOISE DE RIMINI, Drame en cinq actes et en vers. 1 vol. in-8.

ERNEST, ou LES TRAVERS DU SIÈCLE. Roman. 2e édition. 5 vol. in-12.

LE MANUSCRIT VERT, Roman. 2e édition. 2 vol. in-8.

RÉSIGNÉE, Roman. 2e *édition*. 2 vol. in-8.

LES OMBRAGES. 1 vol. in-8.

Sous presse.

L'IRONIE. 2 vol. in-8.

UN RECUEIL DE POÉSIES. 1 vol. in-8.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

LES
OMBRAGES,
CONTES SPIRITUALISTES;

PAR

GUSTAVE DROUINEAU.

Ce monument sera l'œuvre de tous,
et nul ne lui donnera son nom.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIII.



PRÉFACE.

L'UTILISME joue un grand rôle de nos jours, et cela devait être ainsi. La théorie abandonnée à elle-même ne peut rien d'immédiatement réel ; ce qu'il faut chercher, c'est l'alliance de la théorie et de l'utilisme.

Il y a utilité dans une belle statue, un

beau tableau, un beau livre, par cela seul que la statue est belle, le tableau bien peint, le livre œuvre de talent. Tout ce qui élargit la pensée, soit réalisée, soit à réaliser; tout ce qui inspire de nobles, de grands sentimens; tout ce qui rehausse notre nature, est utile.

Il y a une autre utilité plus directe, plus influente, plus sentie, plus appréciable, c'est celle qui conclut, celle qui porte avec elle-même son pourquoi. Ainsi un beau monument, élevé en l'honneur des hommes qui sont morts pour leur pays, est utile à la fois parce qu'il est beau et parce qu'il est un enseignement. Je me suis efforcé de réunir ces deux sortes d'utilités dans le genre de roman que j'ai entrepris de fonder : le roman religieux, qui prend un vaste syllogisme, y promène l'imagination, la passion, les fausses idées même, et les conduit comme

par la main à une conclusion rigoureusement logique : c'est le mariage du raisonnement et de l'imagination ; mais il faut que ni l'un ni l'autre n'y perde et ne plaide jamais en divorce.

Voici encore une tentative : j'ai cherché dans cet ouvrage à faire jaillir une solution philosophique, non seulement d'un conte, mais des divers contes liés entre eux. L'attention dont le public a bien voulu honorer mes essais m'encourage à parcourir, autant que possible, le cycle de mon système. Après le roman et le conte, viendront la poésie, les traités théoriques, l'histoire, et le drame : voilà bien des entreprises ; mais je les présente comme des espérances et non comme des réalités que j'ai sous la main.

Le système néochrétien me préoccupe aussi bien plus dans son application sociale que dans son développement littéraire. Impar-

faitement esquissé, il a dû être l'objet de préventions et de plaisanteries; l'auteur lui-même n'a pas toujours été épargné. Qu'importe? ces rumeurs passeront; et si le système, comme j'en ai la conviction, a de l'avenir, si les faits le prouvent et forcent l'attention à se diriger de plus en plus vers les espérances d'ordre, d'égalité, de liberté et de fusion qu'il me semble renfermer, les préventions qu'il soulève aujourd'hui tomberont d'elles-mêmes, et le serviront.

Je ne dois donc pas me hâter, ni compromettre cet avenir; le dévouement à des croyances, à des idées réalisables, est la base du système, et je dois en donner l'exemple. Je séparerai désormais la théorie des fictions par lesquelles je la développe : d'ailleurs, ce nouveau monument social sera l'œuvre de tous; je veux toutefois résumer encore ici quelques idées sommaires.

Voyons la position des partis en France. Les légitimistes s'appuient sur *le droit divin* et l'ordre de succession au trône ; idées que tout le génie de M. de Chateaubriand n'a pu rajeunir. Toutes les fois qu'il a voulu diriger ce parti vers le progrès social qui pouvait le sauver, il a trouvé résistance, ingratitude, impossibilité ; toutes les fois que les légitimistes ont été battus, ils ont fait appel à sa noble générosité. Il a été prêt, lui ; il a comparu sur les bancs de la cour d'assises ; son nom a plaidé pour sa cause, qui était aussi celle de la liberté de la presse : M. de Chateaubriand a été acquitté avec des acclamations, mais non pas le parti de la légitimité. Un homme, quelque puissance de talent qu'il ait, ne ranimera jamais un principe mort.

M. de La Mennais s'appuie sur l'*autorité ultramontaine ;* il a voulu la mélanger avec de l'éloquence et de la liberté ; mais le prin-

cipe de l'autorité, comme celui de la liberté, est resté roide et immobile : ce sont deux antipathies. M. de La Mennais en a été pour ses honorables frais d'éloquence et de voyage. Le principe de l'autorité est aussi inflexible que le saint Pierre de Rome, qui est tout en bronze; on ne le fera pas fléchir, on le brisera : s'il fléchissait, ce ne serait plus le principe de l'autorité.

Le *gouvernementalisme* se divise en deux partis : le juste-milieu et l'opposition.

Le *juste-milieu* s'appuie sur l'intérêt bien entendu; il raisonne, il calcule, il arrange des intérêts, qui tiennent tant bien que mal les uns à côté des autres; mais comme il n'a rien pour les souder et leur donner une apparence de liaison, tout peut se disjoindre à la moindre secousse. Le gouvernementalisme ressemble à une maison de commerce qui gère pour le compte d'associés qui ne se connais-

sent pas : tant que les affaires vont bien, c'est merveille ; mais s'il y a baisse dans les profits, les associés sont prêts à casser l'acte de société.

L'*opposition* part des mêmes principes ; elle les veut plus larges, plus développés, plus *quasi-républicains :* c'est toujours le même système d'intérêts juxta-posés, ce sont toujours les mêmes dangers. Elle a de belles et courageuses intentions ; mais si elle triomphe, si elle travaille à les réaliser, la république ne lui donnera-t-elle pas le croc-en-jambe pour la faire glisser et tomber dans sa victoire ?

La *république*, mot vague qui séduit ou épouvante, car il représente aux uns d'importantes améliorations sociales ; aux autres, 93 et le comité de salut public. Ces deux préoccupations, l'une classiquement traditionelle, l'autre effrayée, sont déjà en dehors

du progrès démontré par Condorcet et par la raison ; chez la même nation les époques ne se répètent pas. Ce n'est point la forme, mais le fond de la sociabilité qu'il faut étudier aujourd'hui ; de cette façon, la république c'est l'avenir ; mais, par malheur, quelques têtes ardentes mettent cet avenir à demain.

Tous les partis se heurtent, et pour un qui possède la jouissance et l'usufruit de l'époque, tous la désirent. On se bouscule, on se passe sur le ventre autour des places ; chacun demande le tarif et le cours des adhésions, comme à la Bourse. La nation reste dans l'indifférence, elle ne se passionne pour rien : on l'a tant de fois trompée depuis quarante ans !

On a ôté de la société l'âme, l'idée, la religion, la morale ; on en porte la peine. En vérité, les matérialistes de la Chambre des Députés sont bien inconséquens ! Ils plaisantent entre eux, et dans les salons, sur tous

les principes conservateurs de la société; ils proclament, devant qui veut les entendre, que l'homme est un produit matériel organisé pour la jouissance, et ils s'étonnent que des hommes qui sont parqués dans l'ilotisme et la misère cherchent à prendre leur part de jouissance, à quelque prix que ce soit, corps pour corps, sang pour sang! Dieu veuille que de long-temps les argumentateurs du matérialisme n'en soient pas à la dernière conclusion de leur étrange logique, qui est le rappel battu dans les rues et autour des casernes.

C'est un vœu bien sincère que je fais là, car la société sera sauvée par une synthèse religieuse, morale et sociale qui doit se former, au milieu de l'ordre, dans le travail intellectuel qui se fait aujourd'hui. Mais quelle sera cette synthèse? selon moi, l'*extension* et l'*application* des doctrines du christia-

nisme ; car après avoir traversé les époques *morale*, *catholique* et *critique*, il est arrivé à l'époque *organique* ou *de réalisation*. Cette œuvre immense doit être préparée par un meilleur système d'instruction publique, qui soit l'expression de nos réalités sociales et non des vieilles rêveries grecques et romaines, une instruction où l'on enseigne le bien-vivre et non le bien-parler.

Dans le premier de mes essais, *Ernest*, j'avais signalé, avec quelque énergie peut-être, les vices du système universitaire, en traçant un plan résumé *des écoles intermédiaires*[1] et *normales intermédiaires* à venir ; mes prévisions se réalisent à la lettre, et j'ai été heureux de retrouver ces idées dans le

[1] Il ne faut pas confondre les écoles industrielles telles que celles de Châlons, de Metz, et de Charonne, habilement dirigée par M. Grandchamp, avec les *écoles intermédiaires*, du moins telles que je les conçois.

rapport sur le budget de l'instruction publique. Les idées philosophiques sont des propriétés dont l'estime publique est le revenu : mais voilà qui me dédommage des ennuis qui s'attachent à mes travaux. Je continue.

Dieu, l'âme, les grandes idées, les sublimes croyances qui en résultent, et qui sont la base du christianisme, soit qu'il se manifeste dans la forme du catholicisme, ou des sectes protestantes, soit qu'il revête la forme nouvelle, seront, avec respect et tolérance, reconnus comme les fondemens de la société.

Le concours de tous les dévouemens, quelque limité qu'ils soient, aura lieu. Chacun prendra sa part d'activité sociale.

Le jury, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, le jury perfectionné sera l'instrument à l'aide duquel le principe religieux et moral, qui a tant contribué à bien asseoir les révo-

lutions de l'Angleterre et des États-Unis d'Amérique, se répandra dans la société; un système de jurys s'échelonnera depuis le chef du gouvernement jusqu'à la commune, ou plutôt depuis la commune jusqu'au chef du gouvernement.

La lutte entre ces deux principes, le dévouement et l'égoïsme, est déjà commencée; elle entraîne les argumentateurs qui la nient : c'est elle qui nous conduira, par des phases qu'on ne peut pas encore apprécier, à la réalisation des idées nouvelles.

On s'est raillé de moi, et surtout de l'application du principe moral à la police : cela devait être, et je l'avais prévu. J'avais dit dans la Préface de *Résignée :* « Je m'attends « à être traité de visionnaire et de fou, sinon « publiquement, du moins dans les cause- « ries de salon. On ne peut pas exiger que « des hommes qui ont vécu avec les idées

« voltairiennes, d'analyse et d'ironie, chan-
« gent soudain de façon de voir : ce re-
« virement est impossible. Je resterai donc
« sous le coup de leur sentence anonyme jus-
« qu'à ce qu'une génération adopte ces espé-
« rances, et surtout les perfectionne. »

Le christianisme, pour se rénover et avoir puissance, ne doit pas être seulement un rationalisme respectable, mais immobile, ni un mysticisme consolateur, mais individuel; il doit être mis en action : c'est là le but du NÉOCHRISTIANISME ; ce sont là des principes et des intentions que je m'empresse de dire miens, et que je signe.

Maintenant, qu'on me permette des remercîmens aux honorables suffrages qui sont venus m'encourager, aux jeunes adhésions qui se sont manifestées à moi, aux feuilles périodiques de Paris et des départemens qui m'ont accordé l'appui de leurs critiques

et de leurs éloges; je dis l'appui de leurs critiques, car dans mon système rien n'est perdu; la critique consciencieuse peut prendre place dans les idées à réaliser, et c'est encore ainsi que tous contribuent au monument.

Dans une nouvelle édition de *Résignée* que mon éditeur va mettre sous presse, je ferai disparaître les imperfections qui m'ont été signalées; ce caractère, qu'on a bien voulu dire trouvé, n'est pas encore entièrement développé, il le sera dans un ouvrage spécial. Le but principal du roman de *Résignée* est de mettre le spiritualisme en opposition avec le matérialisme. J'entreprendrai plus tard de retracer, telles que je crois les voir, les douleurs de la femme dans la situation anormale de la société moderne.

Le but de ces contes est de peindre dans une *trilogie spiritualiste* d'abord la réalité et

la puissance de l'âme, ensuite comment l'âme perd sa liberté et sa volonté ; enfin, comment la perte de la liberté et de la volonté peut conduire à la démence. Il en résulte un enseignement à la jeunesse, un avertissement de chercher une alimentation spirituellement substantielle en de graves études, qui aient une intention utile.

Je m'empresse aussi de le dire, j'ai pris, selon mes convictions, une couleur tranchée, mais non pas hostile. Ne faut-il pas que tout le monde ait sa place au soleil de la sociabilité, des beaux-arts et de la littérature ? Il me serait doux de penser qu'on n'a point d'inimitié contre moi, qui, dieu merci, n'en ai contre personne.

LES OMBRAGES,

CONTES SPIRITUALISTES.

PROLOGUE.

Qui n'a pas compris la douceur des ombrages au mois de juin? Qui n'a pas senti son cœur s'épanouir de bien-être au milieu de cette mollesse des scènes radieuses de la nature? A vrai dire, il n'est pas accordé à tous de se recueillir dans la sensation, et de l'analyser par une jouissance in-

time, renouvelée. Funeste puissance qui enflamme et brûle la vie par tous les points, quand elle est trop excitée, mais qui, gouvernée par des pensées salutaires, se modère et s'épure.

Ils sont si beaux les ombrages au mois de juin! Ils séduisent par un repos doux comme la pelouse, par le charmant rêver qu'on y goûte, et plus encore par les causeries, par une tendre voix de femme, dont on écoute à la fois et les pensées et les inflexions argentines, moelleuses, animées de cette sonorité indéfinissable que donne le cœur. Se mettre à deux genoux devant elle, puis l'entendre, la regarder parler, c'est chose délicieuse; et quand la chaleur pleut à rayons pesans et semble dormir sur les sites revêtus d'une lumière accidentée, on aime les cintres verdoyans qui frémissent par intervalles sous le vent, et vous environnent de fraîcheur, de calme, d'une bienheureuse fainéantise gagnée par les occupations du matin, et de ces mélodies qui peuplent et animent les branches au-dessus de vos têtes.

Les émanations parfumées des plantes foulées et brisées autour de vous, les tégumens, les houpes, les tiges radiées des fleurs, la variété des

formes, ajoutent à ce laisser-aller si berçant, si vague, si pénétrant : oh ! comme les sensations gagnent à se fondre dans les émotions de l'âme !

Le bruissement des peupliers d'Italie placés en avant de l'ombrage protecteur est plein de charme, quand une brise périodique vient frôler leurs feuilles hastiolées, tremblotantes sur le pédoncule délié. Et le soir donc, si les prairies s'argentent des reflets de la lune, si les lucioles grimpent avec leurs lumières mouvantes sur les longs herbages du recoin heureux et obscur où vous êtes, qu'il est bon de rester encore là ! Puis viennent des parens, des amis ; on cause ; la parole n'est ni une prétention, ni une lutte, elle circule ; et si quelque imagination poétique et conteuse jette le fantastique, le terrible, ou le naïf à travers la poésie naturelle de la scène, on se resserre en écoutant, et les têtes se groupent de plaisir.

Si l'on s'ennuie, quelques bâillemens mal dissimulés, quelques fronts vacillans, avertissent le narrateur de s'arrêter, et de laisser à l'entretien ses allures plus indépendantes, le choc des réparties.

Tout plaisir, quelque séduisant qu'il soit, doit être varié : la variété, c'est la science du bonheur

domestique; un peu d'imagination en est l'aliment; l'amour en est l'inspirateur. Dans la bourgeoisie des ménages, travailler, c'est préluder à la douce sensation du repos, c'est aiguiser le plaisir; mais n'a pas qui veut le bonheur d'une aisance bourgeoise et occupée. Dans les châteaux, on ne saurait toujours tenir ni les cartes monotones, ni le sceptre agile du billard, ni le fusil, ni les journaux; il y a du vide dans les soirées comme dans les cœurs. La discussion, triste, hargneuse, effervescente, fait la guerre aux causeries, la conversation s'en va.

Il est des salons encore où vivent ses élégantes politesses, ses nuances fines, son charme délicat et tolérant, ses traditions de bon goût; j'en connais où une fée séduisante, gracieuse, et dont les enchantemens sont tout naturels, tient les invisibles rênes de la conversation, qu'elle dirige d'un mot, d'un geste. Bienveillance éclairée, raison poétique, consolation de l'âme, étoile belle dans un ciel parfois orageux, elle a brillé autour des plus hautes destinées, ne devant qu'à elle-même son éclat modeste et pur.... Oh non! cette bonne et attrayante conversation, dans laquelle chacun

prend sa part de jouissance et d'instruction ne saurait périr en France.

Et il y a tant de vide à combler dans le monde intellectuel, qu'il est moral de mettre en honneur cette causerie, forte malgré son élégance, élégante malgré la force des pensées. N'est-il pas aussi des jeunes femmes qu'une série d'entretiens graves et attrayans a sauvées peut-être des séduisans dangers d'une passion? L'hygiène du cœur humain prescrit, dans ces mouvemens désordonnés, symptômes des affections qui envahissent la vie, une occupation réitérée, des discours qui prennent l'attention et la bercent, une habitude de plier, d'assouplir l'intelligence, qui tend à se fixer, à s'user en face d'une idée dominante.

Le comte de Bargevilier était un vieillard aimable, spirituel, tolérant, qui unissait à une exquise urbanité l'élévation et l'indépendance des idées nouvelles. Rare assemblage, incarnation de deux époques, il possédait une bonhomie malicieuse, dont il se faisait arme contre le *fatuitisme*[1] à la mode, lorsqu'il lui était impoli et ne

[1] Je ne sais si ce mot aura les honneurs de l'adoption : il me semble résumer plusieurs travers actuels.

regardait pas à ses cheveux blancs. Cette haute moquerie philosophique, tempérée par la bienveillance de l'expression, infligeait le silence à ces étourderies sans consistance, sans fond, tout en paroles, qui n'ont pas même croyance en elles-mêmes; bouffées de vices et d'impudeur, qui crèvent comme des bulles de savon; effronteries médiocres et froides qui gâtent jusqu'à la volupté; intrépidité d'amour-propre qui avorte dans son impuissance; glorioles semblables à un vin sans saveur, sans délicatesse, versé à quiconque veut le boire; comédies jouées à côté de fortes réalités; impertinences qui ennuient bien plus qu'elles ne blessent, et que je renferme dans le mot de fatuitisme. La fatuité est une maladie de l'âme, elle a ses allures vraies, ses dangers; le fatuitisme est une affectation, un rôle joué, c'est un ridicule misérable, mais dissolvant, funeste.

Aussi le vieux comte, qui avait vu les vices en relief de l'ancienne cour, les dévouemens admirables, terribles, sanglans, de la révolution, puis la corruption à demi nue du directoire, puis le servilisme brodé de l'empire, et ses galanteries

qui allaient en courant au pas de charge, comme la victoire, prenait-il en pitié l'aplatissement presque général des mœurs, le mercantisme sans conviction des opinions qui vont au jour le jour, le crevassement affaissé du terrain social, l'individualisme aux aguets des jouissances, et toutes ces monomanies religieuses qui mangent en herbe l'avenir d'une idée afin de jouer un rôle quelconque. Les idées fortes ne se pressent pas tant; elles ne prennent ni un gilet, ni un manteau; elles se fortifient en silence, elles ne combattent pas le sarcasme un à un (cette lutte n'aboutirait à rien), elles étudient ce qui est pour s'y bien poser, et, au besoin, elles commenceraient un dévouement qui serait continué.

Ce mouvement intellectuel, vif et prononcé, qu'il sentait bouillonner au milieu de tant de forfanteries, d'indifférences, d'égoïsmes, consolait le vieux comte de Bargevilier. Il avait regardé au fond des mœurs à travers cette superficie écumeuse, cette bave jetée par un parlage ironique et des imaginations malades ou affamées, plus à plaindre qu'à blâmer peut-être; il était descendu au fond de nos réalités sociales, et

il avait espérance dans un avenir auquel tous doivent travailler, chacun en sa sphère.

Des malheurs avaient épuisé la fortune de cet excellent vieillard; mais il s'était fait un stoïcisme si doux, si décent; il s'accommodait si facilement des débris de ses anciennes richesses, il portait si bien l'honneur d'une position gênée; son costume noir, ses bas et sa culotte courte de soie paraissaient toujours si propres; il était si bien voulu, si bien venu partout où il allait, qu'on sollicitait sa présence comme une faveur; on tenait à haute distinction son séjour de quelques semaines, de quelques mois dans une maison.

Il y avait dans sa conversation quelque chose du miel homérique qui découlait des lèvres de Nestor; il était riche de la connaissance de beaucoup de choses: mais il ne gênait pas la liberté de son intellect par cette science de parade, qu'on butine aujourd'hui pour l'étaler demain. Il contait avec charme, et l'on aimait l'orientalisme de sa diction, sa poésie de sentiment, naturelle et vraie, son coloris un peu chaud, qui semblait étrange sous des cheveux blanchis. C'est que son cœur était jeune encore; c'est qu'il jouissait de

l'éclat d'une fleur comme eût fait son imagination de vingt ans. Aux confins de la vie matérielle, il ressaisissait la vie de la pensée et de l'âme ; il la disait aussi réalité que bien des réalités; il s'étonnait de cette fureur de désenchantement qui s'emparait de toutes les têtes, de ce pillage profanateur de ce qui prête du prix à l'existence, de ce viol effronté de toutes les idées vierges, hautes consolations tendres et sereines, qui donnent des ailes pour traverser les chagrins.

Il aimait à raconter, et à se voir écouté aussi; l'attention lui était plus douce qu'un applaudissement : il ne pardonnait guère aux distractions, faiblesse excusable, et qui fatiguait rarement : il punissait par le silence.

Ce vieillard si recherché, si fêté, arriva un jour, sans avoir été invité, au château du vieux général de ***; on venait de se mettre à table pour déjeûner, dans une petite pièce élégamment décorée qui donnait sur le parc. Le général était aveugle; les neiges de la campagne de Russie, les intempéries des bivouacs, l'avaient frappé de ce malheur. Il déjeûnait assis entre Maximilien de ***, son neveu, et la jeune Félicie Belcombe,

fille de l'intendant, qui venait de mourir; elle portait encore le deuil; il ne lui restait que quelques parens éloignés. Ce fut un véritable incident dramatique que l'entrée du comte de Bargevilier. Le général jeta une exclamation mêlée de joie et de surprise, tendit vaguement les bras, et, saisissant la main du vieillard, la secoua avec cordialité; Maximilien tressaillit, Félicie avança un siége.

— Eh quoi! s'écria l'aveugle, vous songez à moi, mon cher comte! Quoi! vous avez assez de bonté d'âme pour venir consoler mes misères!

M. de Bargevilier sourit de cette presque continuelle préoccupation de l'homme, qui rapporte tout à son intérêt, et fait du *moi* un centre dont les autres sont les circonférences.

— Je n'oublie pas mes amis, général, et je suis heureux de voir que ma présence leur est agréable.

Il regarda Maximilien, qui commença un sourire, et le sentit se contracter sur ses lèvres.

Maximilien avait des idées fausses sur presque tout; il puisait dans les modernes productions cette science des sensations irritantes : il demandait au plaisir de lui galvaniser toutes les heures

de la vie. Il cachait à son oncle ses dettes et ses folies; quelques cercles le gâtaient par des succès faciles. Il énervait son intelligence par les vives commotions qu'il recherchait; tout ce qui n'était pas un état de fièvre lui était ennui; il négligeait les études, les occupations sérieuses, qui, seules, fortifient un jeune homme, et le rendent utile au corps social dont il est membre. Il ne savait où poser l'incohérence de ses désirs.

Il était arrivé d'Écosse depuis plusieurs mois, et se montrait plus assidu qu'il ne l'avait jamais été au château de son oncle.

Félicie avait dix-huit ans, un caractère encore incertain, des idées peu faites, et une inquiétude sans cesse éveillée par sa fausse position. Ses pauvres parens ne pouvaient la retirer de la maison du général; elle la tenait avec ordre et dignité. Sa physionomie portait le type de la noblesse et de la souffrance.

— Savez-vous, général, disait Bargevilier en se posant commodément dans un vaste fauteuil, savez-vous que j'ai gardé souvenir de votre bordeaux, de votre chambertin, et que si j'aime à

trouver mes amis autour de la table où je m'assieds, je les aime aussi parfois dessus?

Le vieil aveugle se frotta les mains, et, sur un geste de Félicie, un domestique servit deux bouteilles. On continua le déjeuner, à peine commencé.

— Vous resterez quelques mois avec nous, n'est-ce pas?

— Écoutez (ce mot, qui résumait les habitudes conteuses de Bargevilier, arrivait souvent à ses lèvres) : je ne séjournerai guère que huit jours ici, mais nous les emploierons bien, nous serons toujours ensemble; car, mon cher général, nous ne comptons plus par années, mais par journées.

— Est-ce que ce sont les ans qui font seuls la vieillesse? dit Maximilien.

— Parole d'hypocondrie, Monsieur, ou parole d'affectation; votre conscience le sait. Toutefois, ce que vous dites là ne manque pas de vérité; je connais deux sortes d'invalides : les invalides par l'âge, et les invalides par l'imagination. Il est quelques vieillards qui meurent avec toute leur jeunesse de cœur; il est des jeunes gens qui traî-

nent pendant de longues années une insupportable vieillesse. Votre littérature alcoolique, vitriolique, en est quelque peu cause. A vrai dire aussi les révolutions secouent à la fois les hommes par les idées et les idées par les hommes; alors les germes d'ambition jettent racine et se développent. Écoutez : on a vu faire des grandeurs, et l'on s'est dit : « Pourquoi plutôt lui que moi? » On a été violemment agité par les incidens de ces drames, et l'on a voulu continuer ces sensations. Le bonheur n'est pourtant pas en ces épilepsies.

— Le bonheur, s'écria Maximilien, n'est pas aussi dans la léthargie.

— Non, certes. Écoutez : les mots bonheur et liberté sont tous deux d'une élasticité telle qu'il peut y entrer je ne sais combien d'idées fausses; vaguement appliqués, ils sont indéfinissables, et ne représentent aucune idée; mais appliqués à des positions nettes et précises, soit sociales, soit purement domestiques, ils en revêtent soudain la netteté et la précision. Il est quelques imaginations poétiques, élancées, pour leur malheur, à la recherche d'un bonheur imaginaire; c'est une maladie, mais une maladie sublime, qui peut

créer de grandes, de belles œuvres, et répandre dans la société un feu animateur. Mais que des médiocrités stériles, oisives, parodistes, ridicules, prennent acte de leur stérilité, de leur oisiveté, ou de leurs élucubrations, pour empoisonner à la fois leur existence et celle des insensés qui acceptent le toast de leurs folies, voilà ce qui est déplorable.

Maximilien fronça le sourcil, et baissa la tête sous la vigueur imprévue de l'argument; Félicie frissonna, et Bargevilier, sans paraître remarquer l'impression qu'il produisait, tendit son verre au domestique placé derrière lui.

— Vous m'enchantez, mon cher comte, et monsieur mon neveu, ici présent, devrait bien profiter de vos excellens avis : il devrait se mettre à la tête de mes usines, de mes fabriques, que je ne puis gérer que par l'intermédiaire d'un agent; j'aimerais à voir par les yeux de Maximilien; mais il me répond toujours que la vie est un bivouac fantastique, que sais-je, moi?

— Est-ce que je puis, à vingt-trois ans, dit vivement Maximilien, m'encager dans l'étroitesse de cette destinée?

— Laissez-nous, Valentin, dit le général au domestique.... Comment, étroitesse de destinée! Ne pouvez-vous pas en peu d'années, Monsieur, doubler mes capitaux, qui seront les vôtres; prendre des notions exactes de l'industrie, de ses procédés, de son avenir; arriver un jour à la Chambre des Députés, et, de là, jusqu'où vos talens pourront aller? Comment, étroitesse de destinée! Quelle folie! Quelle extravagance!

Prévoyant une vive discussion, Félicie leva timidement les yeux vers le comte, puis ce regard devint suppliant : il sollicitait une intervention.

— Général, écoutez! Vous entrez dans une conversation comme vous entriez dans les carrés ennemis, en sabrant à droite et à gauche. Une conviction ne s'enlève point au pas de charge; il y faut des allures un peu plus persuasives. J'aime les bonnes et accommodantes façons de discuter : les baïonnettes n'ont point de prise sur la pensée; elles ne l'ont jamais tuée. Votre Napoléon le savait. Que peut-on opposer à un raisonnement faux? un raisonnement juste. Aux images dépravées? des images pures. Et à la folie opiniâtre?

la douceur et le temps. Heurter n'est pas convaincre ; le biaisé est quelquefois chose utile dans les conversions. Enfin, quand on a l'intelligence cultivée, il n'est point d'opinions solides, sinon celles qu'on se fait à soi-même.

— Vous entendez à merveille la stratégie de la parole, monsieur le comte, dit en souriant Maximilien ; mais, croyez-moi, quand le pli est fait une fois à l'organisme, on a beau peser dessus de toute la hauteur d'une raison élevée, on n'efface pas ce pli : on fait souffrir, voilà tout.

— Paresse de courage que tout cela, mon cher Maximilien : qui veut bien, peut. Les lectures frivoles et les émotions énervent ; elles ne sont bonnes que lorsqu'elles conduisent à un résultat honnête.... Mais ne pensez pas que je sois venu trancher ici du censeur et vous imposer des moralités chagrines, quinteuses. Écoutez : je n'aime pas à jeter du froid sur cette effervescence, sur ce sang qui bout ; cette chaleur de la jeunesse est une force et un pouvoir ; il ne faut pas l'éteindre, mais la diriger. Je suis venu tout bonnement pour me promener et pour causer ; je me suis rappelé les ombrages du parc ; le mois de juin est

délicieux, je vais me donner quelques charmantes soirées à m'asseoir sous vos arbres, en face de vos belles percées....

Il allait poursuivre, mais il remarqua que Félicie lui indiquait du regard l'aveugle, attristé par ces images; il se tut, se leva de table, et se dit à lui-même : — Il se peut faire qu'il y ait en cette jeune fille une âme inquiète, tourmentée, mais cette âme doit être délicate, dévouée, capable de fortes résolutions et de hautes vertus. Aimer beaucoup, c'est pouvoir beaucoup.

— Eh bien, morbleu! je suis absurde de me chagriner, s'écria le général; faisons la paix, Maximilien, donne-moi le bras, et allons visiter nos ombrages.... Bargevilier les dépeindra, et je verrai à travers son imagination. — Puis, saisissant une des petites moustaches noires de son neveu, il lui dit : — Mauvais sujet, tu sais trop que je t'aime. — Maximilien lui serra la main.

Une joie soudaine brilla sur les traits de Félicie. Elle était d'habitude posée, silencieuse, presque sévère; puis on remarquait sur sa physionomie je ne sais quelle fébrilité pénible à voir.

— Ainsi, vous attacherez vos utiles et piquans

récits, disait le général en souriant, à chacun de nos ombrages.

— Afin que le souvenir nous en revienne comme une leçon, continua Maximilien avec une négligence ironique.

— C'est bien là mon intention, Monsieur, — répondit sévèrement Bargevilier. Il continua sur un ton plus affable; mais l'impression était donnée, et Félicie, toute palpitante, chancelait à son bras.

On arriva sous les ombrages dessinés, pour la plupart, sur la lisière d'un bois de haute futaie, et qui s'ouvraient sur des aspects à travers lesquels la Seine courait capricieusement. Les uns étaient intérieurs et plus limités; les autres, ronds-points ombreux et frais, divergeant en courtes avenues, servaient de cadres verdoyans aux diverses parties de l'immense paysage.

PREMIER OMBRAGE.



NELLY.

PRÉLUDE.

PRÉLUDE.



La vie n'est-elle pas parfois ce qu'on la fait par la pensée? Le chagrin, n'est-ce pas souvent une idée mal envisagée? Quand il est réel, ne se console-t-on pas à regarder au prisme merveilleux des espérances divines et humaines?

Plier sous un malheur inattendu est la pre-

mière sagesse; la seconde est d'essuyer ses larmes, afin de mieux voir et de regarder au ciel, où il y a des adoucissemens pour tous. Alors, on apprend à tirer parti des plus douloureuses situations, et l'on prend en pitié les doctrines sèches, stériles, impuissantes, vides, désespérantes du matérialisme, qui ne peut rien, qu'assister à votre dépérissement de tous les jours, et vous dire : Tu seras anéanti !

Ses larmes ne sont qu'un fluide qui coule, parce qu'il y a eu secousse dans le système nerveux : les larmes qui coulent de l'âme semblent participer de son immatérialité; elles représentent une essence qui ne périt pas, elles consolent.

Ce vieil aveugle qui est assis sur un tertre mousseux, il a des amis et des souvenirs autour de lui. Sa femme, qu'il aimait, lui semble encore là; et quand il entend la robe de Félicie bruire sur le gazon, il croit que c'est elle : elle aimait cet ombrage rafraîchissant.

— Oui, disait-il, je sais par cœur les perspectives qu'on aperçoit de mes stations favorites; nous économiserons nos plaisirs, nous n'en verrons qu'une par jour.... Voir!... Eh bien, oui!

je vois par souvenir. Ici sont les ombrages rois, les ombrages divins de mon parc; j'y ai été heureux, tout frappé que je sois par la main de Dieu. J'étais impie dans ma jeunesse; aveugle, vacillant sur des pieds à demi glacés, je me suis souvenu de cette belle et riche nature qui me parle maintenant de son Créateur ineffable.

— J'ai ces hautes espérances, mon ami, dit le comte, et il m'est pénible de penser qu'il est ici un cœur qui les rejette.

Félicie joignit les mains comme pour la prière, et Maximilien sourit dédaigneusement.

— Mais on revient tôt ou tard à Dieu, dit le comte; le cœur de Maximilien sera touché. Dieu est la clef de voûte de la société; sans lui, elle tombe pierre par pierre, institution par institution, loi par loi, mœurs par mœurs. Les hommes écrivent des lois, ils les enregistrent dans des bulletins; mais ils s'adressent à des intérêts seuls, et ceux dont les intérêts sont mécontens réagissent, ébranlent cette voûte qui n'a pas de clef.

« L'âme est la clef du bonheur d'ici-bas : sans elle, toutes les idées croulent en faisant plus ou moins de bruit, plus ou moins de poussière.

— A l'aspect de vos cheveux blanchis, dit tristement Maximilien, je ne saurais élever la voix pour défendre mes sombres convictions; mais il se pourrait faire qu'un jour je partageasse vos terreurs et votre espoir.

— Malheureux jeune homme! dit le comte avec un accent paternel et des regards qui s'attendrissaient, ton oncle a-t-il eu peur de la mort sous la mitraille, qui l'a toujours trouvé calme, riant, insouciant? Ai-je eu peur dans les cachots de 93 et devant les comités que mon courage bravait? Ta parole est dure, et ton cœur ne l'est pas; si tu aimes vraiment, un jour tu croiras.

« Ne blasphème pas ce qui échappe à la parole humaine et ce que la pensée entrevoit dans son essor souvent brisé, vérité intangible aux mains et au scalpel qui dissèque la mort seulement. L'orgueil systématique a dit [1] : « Ce que vous nommez âme n'est que *l'innervation intellectuelle.* » L'orgueil, qui ne sait jamais baisser la tête et dire : « Je ne sais pas », l'orgueil n'a proclamé qu'un non-sens, une absurdité qui n'explique rien. *Innervation* est un mot tout matériel, re-

[1] M. Broussais, *de l'Irritation et de la Folie.*

présentant la mise en jeu de la matière; *intellectuelle* est un mot tout immatériel, représentant la pensée : l'abîme est au milieu.

« L'abîme est encore à expliquer; et quand l'orgueil du système dit à de jeunes intelligences de se contenter de cette explication qui n'explique pas, de cette définition qui ne définit pas, l'orgueil est un empoisonneur d'intelligences.

« L'âme ne peut être définie, mais elle est, comme la matière est : on ne peut pas plus nier l'une que l'autre. La matière a des propriétés, l'âme a des facultés; elle a volonté, conscience, souvenir, personnalité et liberté; elle se sent, elle se discute elle-même, elle s'apprécie, s'analyse, et descend dans les profondeurs de son essence. Puissante par elle-même, elle agit sur son enveloppe matérielle; et des faits observés chaque jour prouvent sa force motrice, vitale, conservatrice, réelle.

« Enfin, là où manque la preuve logique, il est nécessaire d'appeler en témoignage la preuve de sentiment, la conscience, l'assentiment unanime et traditionnel du genre humain. Qu'importent quelques voix isolées dans leurs blasphèmes,

quand les nations adressent l'hymne de reconnaissance au Dieu créateur? Qu'est-ce que ces murmures négatifs au milieu de l'immense harmonie qui brille et chante de toutes parts au sein de la nature créée?

— Oh! que votre voix a de douceur pénétrante! dit Félicie exaltée; ce n'est pas l'anéantissement de la raison qu'elle demande, mais des élancemens d'intelligence et de cœur pour monter plus près des célestes vérités. Quel baume onctueux et doux que votre parole! Est-il possible qu'elle n'amollisse pas les plus opiniâtres endurcissemens?

Elle se tut; heureuse d'un tressaillement qu'elle avait arraché à Maximilien, elle reprit son silence d'habitude, et le jeune homme la morne tristesse de sa physionomie, son plissement de lèvres railleur.

— L'âme, continua Bargevilier, prédomine souvent la matière; outre les phénomènes habituels de l'intellect, il est des circonstances extraordinaires qui viennent à l'appui de cette assertion. Mon récit le prouvera; toutefois je ne veux pas faire découler d'un seul événement la

preuve de l'âme. Qu'est-ce qu'un fait dans l'immensité du sujet? Mais qu'il a de force quand il se rattache à la chaîne des observations animiques!

Le noble vieillard se recueillit; la voûte des arbres semblait s'incliner vers lui; la perspective se développait dans sa rayonnante variété; quelques nuages blancs glissaient à travers le ciel; des caisses de fleurs parfumaient l'entrée de la charmille, et sa voix se fit entendre au milieu de tous ces enchantemens naturels.

RÉCIT.

NELLY.

I.

Le château de lord Jerson est situé à quelques lieues du royal Windsor, sur le plan incliné d'une haute colline. Un ordre tout patriarchal règne dans cette demeure ; mais le luxe n'y est point stérile : les métairies y sont à la fois ornemens et nécessités ; les usines s'y encadrent

bien dans la verdure. Vous êtes charmé, vous croyez aller à une ingénieuse superfluité, et vous arrivez à un séjour vivant d'industrie et d'utilité. La gravité des mœurs anglaises y est tempérée par la simplesse et la bonhomie du propriétaire : c'est un mélange de haute dignité et de bienveillance hospitalière, domestique, amicale; c'est une franchise qui prend la liberté pour vous laisser libre; une tolérance qui vous demande en échange une tolérance égale; mais elle ne dégénère jamais en trop de facilité. Les mœurs anglaises se sont assouplies au contact des nôtres; les nôtres deviendront plus posées sans cesser d'être gracieuses. Il nous importe de ranimer chez nous l'esprit de famille; le cosmopolitisme élargit, agrandit les pensées : il a détruit des préjugés étroits, mesquins; mais il n'est pas incompatible avec l'amour de la famille.

Cet esprit de famille, si tendre et si touchant quand il est bien compris, dominait au château de lord Jerson; son wighisme, un peu systématique, marchait pas à pas dans les améliorations, qu'il reconnaissait inhérentes au bien-être de l'Angleterre. Il avait deux filles, Arabella et

Nelly, orgueil de leur mère, mais orgueil mêlé de chagrins.

C'était, pour ainsi dire, fète de cœur au château : sir Arthur Bleming et Clara, sa sœur, arrivaient de Londres et venaient passer quelques mois à la campagne; il y avait parenté d'alliance entre les deux familles.

L'été de 1823 commençait : on rentrait de la promenade, après le déjeûner; les femmes de chambre disposaient en des bocaux les fleurs cueillies au parc; des caisses d'orangers, de lauriers-roses, de citronniers, de plantes plus humbles, paraient le balcon; les fenêtres de plain-pied s'ouvraient sur un paysage vaste, coupé par le panorama animé de la Tamise. On vivait là au sein d'une féerie faite par la nature.

Les dames avaient déployé des broderies, des tapisseries sur un guéridon. Rien de plus charmant que ces jeunes et jolis cous, que ces têtes diverses de physionomie, inclinés sur les ouvrages. Lady Jerson, assise avec une calme et tendre autorité dans son fauteuil, plus commode, plus grand, plus orné que les autres, semblait présider. Bleming lisait un article du

Times, et, dans un coin de l'appartement, lord Jerson décachetait et parcourait sa correspondance.

Quelques paroles interrompaient de temps en temps le silence occupé qui régnait.

— Ah! s'écria Bleming, le général Mina est arrivé à Londres.

— Sa campagne dans les montagnes de la Catalogne est glorieuse, disait lord Jerson; si tous les Espagnols s'étaient battus comme lui, la cause de la liberté ne serait pas ajournée dans ce beau pays, que nous avons visité ensemble, n'est-ce pas, Fanny?

Lady Jerson se retourna vers son mari avec un sourire satisfait, expressif, et dit : — Oui, mon ami. — Mais ce sourire disait mieux que les paroles; puis le silence continua : — Ah! ah! s'écria soudain lord Jerson avec une vivacité inaccoutumée, nous aurons la visite du fils de notre vieil ami le comte de Melforo.

— Il était enfant quand nous le vîmes à Madrid.

— Son père est mort depuis long-temps, mais nous devons accueil et hospitalité à son fils. Te rappelles-tu, Fanny? Juanitto, c'était un enfant

gracieux, vif, opiniâtre, fier, et parfois caressant. Juanitto! je vois encore sa tête bouclée, ses longs cheveux noirs, son œil de feu. On prévoyait déjà ce qu'il a été en Catalogne.

— Il y a été, dit Clara, blessé à la tête; il pouvait en mourir. Il est encore souffrant.

— Vous le connaissez?

— Nous l'avons vu plusieurs fois, dit sir Bleming avec une teinte de fatuité prétentieuse, mais j'ignorais qu'il dût venir à Jerson. C'est un très confortable et charmant cavalier, sur ma parole. Il a été reçu avec distinction dans les cercles : nous sommes amis. Il a d'admirables chevaux.

— N'a-t-il pas eu l'obligeance de traduire pour moi, en anglais, une romance espagnole fort belle?

— Et tu la chantes merveilleusement bien. Je n'ai point l'habitude de te flatter : mais, sur l'honneur, la romance est divinement délicieuse à tes lèvres.

Nelly leva la tête, et regarda; Arabella dit tranquillement : — Savez-vous cette romance, Clara?

— Je ne pense pas l'avoir oubliée.

— Voyons, — dit lord Jerson en serrant sa lettre dans un portefeuille.

Clara se mit au piano. C'était une de ces romances poétiques et passionnées que les Espagnols chantaient jadis à mi-voix sous les balcons mauresques de Grenade et de Séville, pendant qu'une petite main blanche soulevait les coins de la verte jalousie en laissant tomber quelques fleurs avec quelques mots d'amour. Quoiqu'elle eût perdu de son rhythme musical, enamouré, en passant dans la langue anglaise, plus sourde, moins animée, moins infusée de passion, néanmoins elle avait gardé beaucoup de son parfum de tendresse. Ce n'était plus la rose embaumée de Grenade; mais on sentait qu'elle avait fleuri là.

La coquette Clara commença par des intonations affectées, puis elle se laissa prendre à cette forte simplicité qui est le caractère de tout sentiment vrai : soit souvenir, soit impression musicale, elle chanta bien, tendrement. Lady Jerson fronça le sourcil, car elle vit sa chère Nelly, émue par cette harmonie, pencher sa tête ravissante sur sa broderie, où l'aiguille restait inactive entre des points inachevés. Arabella, à peine âgée de

dix-sept ans, déjà formée, mais froide, ne comprenait pas. La romance terminée aux applaudissemens de Bleming et de lord Jerson, Nelly reprit lentement son ouvrage; mais elle respirait avec peine. Sa mère, inquiète, la baisa au front, lui caressa le cou, comme à un enfant malade, et lui dit : — Nelly, ma pauvre Nelly, mets-toi au piano, et joue un peu pour moi. — Elle savait que la musique, parole de la jeune fille, la soulageait.

Nelly improvisa, selon son habitude; ses improvisations un peu étranges, chantaient doucement à l'âme, et par instans elle s'électrisait en électrisant les autres. La mélodie naissait de la mélodie; ses vibrations harmoniques semblaient parler. Bleming l'écoutait avec ravissement; elle se livrait à tout ce charme, quand la porte s'ouvrit.

Un jeune homme parut, imposa silence avec la main, mais le domestique annonça : — Le comte de Melforo.

II.

— Je suis désolé, mademoiselle, dit le comte en s'avançant vers Nelly, d'interrompre une aussi délicieuse musique. — Tout émue des impressions qu'elle s'était données à elle-même, la jeune fille salua et se remit à sa place.

Tout le monde était debout dans l'apparte-

ment, Nelly seule assise. Lord Jerson embrassa cordialement le jeune Espagnol; Bleming lui serra la main.

Don Juanitto, comte Melforo, ne possédait pas ces avantages extérieurs qui saisissent soudainement d'admiration : sa taille commandait peu l'attention, mais dans l'expression de ses traits se fondaient une douceur presque féminine et une audace de héros; on sentait en lui toute l'impressionnabilité d'une organisation de femme, et toute la force d'âme qui fait mourir pour une idée, sans plainte, sans sourcillement. Dans un salon, il s'importunait d'un parfum trop pénétrant; et il supportait les fatigues d'un bivouac, riait au milieu du sifflement des balles, dormait sur une poignée de paille, et vivait du pain noir des guérillas. Son corps était souple, agile, gracieux dans ses mouvemens presque ondulés; son teint, un peu olivâtre, ne contrariait pas les nuances d'une physionomie mobile et souvent en jeu. Son imagination, toute méridionale, semait sa conversation d'images hardies et passionnées; alors son langage étincelait comme son regard; puis on voyait qu'il sentait au-delà de ce

qu'il disait. Les croyances, les poétiques superstitions de sa jeunesse, n'étaient pas mortes en lui; il les combinait avec les pensées philosophiques qu'il avait adoptées. Ses cheveux bouclés retombaient sur son front pâle. La gravité de sa démarche, la noble et chevaleresque fierté de son caractère, son geste brusque, annonçaient un homme bien au-dessus du vulgaire.

A côté de lui, se tenait guindé dans son habit à la nouvelle mode sir Arthur Bleming, dandy, frais, rosé, brillant parleur de riens, collecteur de bons-mots et d'anecdotes, d'une impertinence élégante, et d'un maniérisme tout musqué.

Don Juanitto s'était arrêté dans l'antichambre pour écouter la suave musique, inspirée, jetée à pleins accords, qui vibrait sous les doigts de Nelly. Les instans s'écoulaient. Le vieux domestique anglais, lassé de se tenir en face d'une porte fermée, l'avait enfin ouverte.

Le jeune Espagnol, animé par cette mélodie, mit, pour ainsi dire, sa conversation au diapason avec elle. Il se rappelait avoir vu dans son enfance lord et lady Jerson au château de son père; il évoqua même quelques particularités

de leur séjour. Il descendait l'échelle des souvenirs; il colorait tout, il vivifiait tout. Autour de lui tout le monde écoutait, mais Nelly écoutait mieux que tout le monde, plus penchée sur son ouvrage, plus distraite en apparence.

Avez-vous vu des portraits de Lawrence? Avez-vous admiré cette grâce sentie, répandue sur une de ces physionomies rêveuses du nord? Vous vous êtes pénétré de je ne sais quelle affection pour ces délinéamens si délicats, si frêles, si harmonieux, si bien formés? Avez-vous souffert de la souffrance empreinte sur une de ces figures? N'avez-vous pas désiré qu'elles vinssent à s'animer devant vous, afin qu'elles pussent vous dire de quel mal elles allanguissent? Oh! que cette ingénuité du chagrin a dû vous entrer bien avant dans l'âme, si vous regardez comme je regarde! Oh! que ces teintes blanches, coupées par quelques veines bleues, par des nuances d'une animation interne qui vient souvent éclater au visage, ont dû vous laisser là immobile, éperdu d'admiration! N'avez-vous pas cherché par le monde ce que votre pensée avait vu à travers la pensée du célèbre artiste anglais?... Eh bien! cette

délicatesse de formes, ce délié des traits, cette tristesse souffrante, ces soudains tressaillemens de la vie intérieure, ce charme modeste qui s'ignore, cette puissance de sentir couvée dans un beau sein toujours voilé, tout cela était Nelly Jerson.

Aussi, Juanitto, oubliant les agaceries de Clara, ne parlait que pour Nelly. Arabella était assez jolie, florissante de santé; mais Nelly se penchait sur sa broderie. Juanitto ne racontait que pour Nelly; il ne cherchait à briller que pour Nelly, pour un mot, un regard, un sourire. Nelly ne parlait pas, ne souriait pas, ne regardait pas.

Lord Jerson interrogea Juanitto sur les incidens de la campagne de Catalogne, les dangers qu'il y avait courus. Charmé d'une occasion d'intéresser la jeune silencieuse, il peignit à traits rapides, pittoresques, cette guerre de montagnes, ces combats au milieu des torrens, des rocs crevassés, des privations, des nuages, de la foudre, des oiseaux de proie, des loups suivant les arrière-gardes, accourant au bruit de la fusillade, attendant sur les rochers l'issue de la lutte qui les nourrissait. Il se peignit lui, blessé à la tête, se

relevant à la nuit d'un champ de bataille, et se traînant à travers les fondrières et les abîmes. Tout vivait dans son énergique récit; on se récriait. Nelly seule ne disait rien; seulement elle brodait plus vite; enfin elle éleva vers le front cicatrisé de Juanitto un regard qui retomba sur la dentelle.

Il avait obtenu le suffrage de tous les auditeurs, et celui de Nelly, il ne l'obtenait pas; un dépit soudain s'empara de lui.

On passa au jardin. Nelly alla prendre le bras de sa mère. — Elle écoutait, dit Bleming à Juanitto, mais elle ne pouvait répondre.... elle est muette.

L'infortunée entendit ces mots, et sa figure se couvrit d'une rougeur rapide; Juanitto tressaillit et attacha sur elle un regard attendri; la jeune fille baissa les yeux devant cet œil fixe mais plein de douceur.

III.

Dans une des larges allées du parc, Nelly regardait Juanitto marcher le front baissé ; il semblait indifférent à la variété des aspects que lord Jerson lui montrait en vrai propriétaire enthousiaste de ses percées, de ses fourrés ingénieux à donner des clairs-obscurs après des clartés éblouissantes. Ce n'était plus ce parler bril-

5

lant, ces gestes vifs, ces éclairs de génie qu'il lançait par intervalles ; il était devenu morne, et pourtant la sémillante Clara, qui donnait le bras à son frère, sautillait autour de Juanitto. Pour qui, pensait Nelly, a-t-il ainsi déployé les richesses de son imagination? Pour qui a-t-il si bien parlé? Arabella marchait appuyée sur le bras de son père.... Elle seule, la pauvre Nelly, restait en arrière, avec sa mère attentive.

— Tu as froid, — dit lady Jerson, qui sentit frémir le bras de son enfant chérie.

La jeune fille secoua négativement la tête ; puis, à l'aide des signes rapides tracés par ses doigts, elle fit comprendre à sa mère qu'elle se trouvait bien. Était-elle heureuse de l'intérêt que lui avait témoigné Juanitto?... Eh! pourquoi en serait-elle heureuse, la pauvre jeune fille?

Les premières émotions ressemblent à ces vapeurs diaphanes qui se condensent, en s'élevant des coteaux, au lever du soleil ; il les distille en rosée ou les balance en nuages ; il en est d'abord voilé ; mais, favorisé par un beau jour et la brise printanière, il les échauffe et les dissipe : l'amour, n'est-ce pas le soleil de l'âme?

L'amour, non cet attrait tout matériel qui s'éteint entre deux baisers, mais cette puissance intérieure qui s'affectionne, s'identifie, se mêle à une autre ; puissance qui fait vibrer la main qui touche, étinceler l'œil qui contemple ; puissance qui double toutes les joies.... comme tous les chagrins.

Nelly se sentait plus légère, multipliait, en entraînant un peu sa vieille mère, les gestes parleurs de ses doigts, dont l'alphabet se dessinait, agile intermédiaire de la pensée. Elle se rapprochait de Juanitto. En ce moment, il causait avec lord Jerson et Bleming. Arabella et Clara jetaient des fragmens de gâteaux aux cygnes de la pièce d'eau. Juanitto arrêté avait ressaisi le feu de sa conversation ; il se tut quand Nelly s'approcha.

La jeune fille n'entendit que ces mots : — Ah ! milord, vous ignorez alors toute la puissance de l'âme.

IV.

J'ai plus d'une fois remarqué que la conversation des paroles marche à côté de la conversation des pensées; car l'âme est assez féconde pour se verser à la fois sur plusieurs facultés. L'art de l'observateur consiste à saisir le mouvement réel des idées, qui cheminent derrière le feu d'artifice

d'une conversation plus ou moins brillante. Mais dans les caractères naïfs (il en est bien peu!), la pensée jaillit avec la parole. Et devant le monde tel qu'il est, revêtu d'une spirituelle hypocrisie, c'est un grand malheur que cette spontanéité; vertus inutiles, importunes, travers, tout est mis à nu par cette soudaineté qui lance la pensée intime à pleins jets.

A défaut de la parole, les troubles du visage de Nelly parlaient éloquemment. Elle ne savait pas que l'ingénuité, la franchise, sont des dangers pour les femmes dans une société toute stéréotypée par les conventions. Retranchée du monde, n'ayant lu que des livres édifians, consolateurs de son infortune, toute renfermée en elle-même, elle avait été étrangère jusqu'à ce jour à tout mouvement exalté. Elle aimait bien son père, sa mère, sa sœur; mais son mutisme avait accumulé en elle des trésors d'amour, qu'elle était dans l'impuissance de dépenser. Et c'est au milieu du silence que les passions s'accroissent; quand le germe en a été une fois mis au cœur, il faut qu'il se développe, nourri, abreuvé de privations et de larmes. Qu'est-ce donc quand il

grandit dans la solitude douloureuse du mutisme !

Elle négligeait maintenant la conversation symbolique des signes ; la voix de lady Jerson, étudiant la réponse des gestes, occupait en vain quelques interstices des longues heures pendant lesquelles Nelly creusait dans ses méditations. Elle la gourmandait ; mais la charmante paresseuse laissait retomber ses mains découragées, telle qu'un enfant qu'on réveille avant l'heure, et qui, après un effort nonchalant, repose la tête sur le mol oreiller.

Juanitto se pliait aux mœurs anglaises avec une flexibilité qui n'étonne pas dans un fils du Midi. Il se réjouissait de cet échange d'hospitalité qui lui créait une famille d'adoption ; il s'accommodait de tout : il visitait les usines, il chassait avec Bleming et lord Jerson, faisait des courses à cheval aux environs de Windsor ; mais ces heures d'absence étaient retranchées de la vie de Nelly. Quand il se trouvait là, du moins, elle écoutait, elle regardait timidement parfois ; il avait appris ses signes alphabétiques, il conversait avec elle : mais Bleming venait sans cesse lui gâter ces cau-

series, si lentes pour l'imagination activée de la jeune fille. Clara, de son côté, se montrait habile à usurper les attentions du comte. Alors, par des mouvemens soudains, Nelly se levait et parcourait le clavier du piano. Tout faisait silence, et cette musique, oh ! cette musique s'entretenait toujours avec Juanitto. Comme elle ne jouait que par crises de chagrin, pour les lasser et les dompter, elle se fatiguait vite, et allait d'ordinaire, après ses courtes improvisations, s'asseoir sur le balcon, d'où elle regardait tristement dans la campagne.

Un soir, un air pur, une température chaude, donnaient à Juanitto quelques ressouvenirs de sa patrie; il se mit à la vanter, à la dépeindre, comme eût fait un amant d'une maîtresse absente, adorée. C'était une hymne qui s'élançait de la poitrine agitée, inspirée, du jeune Espagnol; son œil, d'un éclat singulier, lançait des scintillemens qu'on pouvait à peine soutenir. L'exilé épanchait dans une bienveillante attention la tendresse mêlée d'amertume qu'il nourrissait pour son pays; sa parole devint haletante, saccadée; Nelly se tournait vers le balcon, son cœur bondissant

allait trahir son émotion combattue, quand Juanitto, s'apercevant qu'il sortait des convenances, se tut.... Alors la jeune fille s'assied doucement au piano, l'ouvre avec des précautions enchanteresses, comme pour lui épargner tout bruit désagréable qui puisse le réveiller de l'extatique rêverie à travers laquelle il voit encore sans doute sa patrie, mirage intellectuel; elle veut que l'harmonie l'y retienne et prolonge l'illusion; elle suit, pour ainsi dire, le vol de la pensée de Juanitto; elle va lui parler le seul langage qui lui soit permis; elle joue lentement sur un mode aérien, céleste, la romance favorite qu'il a chantée, originale et vraie, dans l'idiome sonore et accentué de l'Espagne; elle joue, et Juanitto, tressaillant, écoute les modulations chéries qui lui rendent, pour un instant, ses romantiques vallons embaumés d'orangers et de plantes à forte végétation; elle joue, et la mélodie tantôt coule dans le fond de l'âme, tantôt prend un corps, se dessine à son œil fixe et magnétisé. Il se lève, s'appuie sur la table de l'instrument, et chante la romance, que Nelly accompagne soudain avec tant de justesse, avec une sympathie si étroite des paroles et de la

musique, qu'il semble qu'elles ne fassent qu'une, que deux âmes se plaignent et s'aiment par la même voix, par les mêmes accens.

C'était une de ces soirées d'été, rares en Angleterre, belle par une sérénité chaude et complète; le crépuscule retenait au ciel l'auréole enflammée du soleil, disparu sous l'horizon transparent; une demi-clarté oscillait, reflétée sur la délicate figure de Nelly. Chaque personne veillait à son silence, dans l'appartement, tant on était recueilli dans les délices de cette harmonie. La romance s'exhala comme un soupir aux lèvres de Juanitto; mais, heureuse de ce charme, Nelly la continua par des modulations qui en étaient comme l'écho intelligent; puis, de ces vibrations mourantes, elle entra dans une série plus animée d'inspirations, fidèle traduction d'une tendresse comprimée; elle s'y oubliait. Elle avait tant besoin d'être un peu comprise! Ce n'était que de la musique pour les personnes assises dans le salon, où l'ombre descendait; pour Juanitto, placé devant elle, sous son regard humide, éloquemment attendri, c'était un langage enivré, d'une suave pureté, la parole d'amour des anges dans le

ciel. Mais le vague de cette expression musicale la fatiguait, car elle ne la satisfaisait pas, et l'amour qui cherche un à-peu-près ne trouve jamais rien d'assez précis, d'assez plein; il voudrait pouvoir tout renfermer dans un mot, dans un baiser. Cette lutte épuisait cette jeune âme, élevée par l'amour jusqu'au génie; dans son délire musical, elle mêlait ses soupirs aux notes, et le cœur de Juanitto, qui recueillait tout, agité, heurtait les parois de son sein. Éperdue, craignant d'en avoir trop dit, elle s'arrêta au hasard, et ses mains retombant de lassitude sur le clavier, cette tendre et poétique improvisation finit par une dissonance pénible.

— Voilà qui est fort beau, dit Bleming, inimaginablement bien improvisé! mais vous n'avez pas fini dans le ton.

— Oui, des accords faux, ajouta Clara, des transitions hasardées. — Le dépit ridait en ce moment ses traits agités.

Lady Jerson courut à sa fille chérie, la baisa au front en silence, avec une compassion de mère qui comprend et craint de comprendre : l'amour ne pouvait être qu'un malheur de plus

pour Nelly. Mais la jeune fille, insoucieuse des chagrins à venir, était tout à la sensation du présent; elle seule avait pu voir l'impression qu'elle produisait sur Juanitto, toujours assis et recueilli; puis, quand les bougies furent allumées, ils lurent l'un et l'autre dans leur douce joie.

Loin de nuire à l'intelligence, la privation d'un organe lui donne plus d'activité peut-être; la force animique, qui s'épanchait en paroles, n'ayant plus où se répandre, jette sa vitalité dans les autres organes, qui en acquièrent plus de puissance. L'intellect en est plus vif et la faculté d'aimer aussi, faculté riche, tourmentée, féconde en pleurs, mais la plus délicieuse des facultés, thermomètre de la vie. Elle est si enviée encore aujourd'hui, qu'on en revêt le simulacre; quand on ne la possède pas, on la joue comme une comédie pour se dédommager de n'y pas croire. Il n'est pas donné aux médiocres d'y atteindre.

Le lendemain, Nelly descend au salon: elle a peu dormi, et s'est vainement occupée à user les instans à des soins de toilette

dans sa chambre; elle a devancé l'heure; elle s'assied où Juanitto s'était assis, et, s'appuyant sur la table du piano, elle se plaît à recomposer la scène dont le souvenir lui est un cher enivrement. Soudain elle entend marcher sur le balcon; elle a reconnu ce pas.... S'y tromperait-elle? c'est celui de Juanitto. Elle veut sortir, il fait un geste suppliant; elle n'a plus la force de s'en aller, elle se rassied.

— Mademoiselle, lui dit-il, votre musique, hier au soir, était vraiment inspirée; elle est encore en moi; par instant elle bruit doucement à mes oreilles. De si touchans accords ne s'enseignent pas. Qui vous les a inspirés? Il y avait tant d'Espagne dans votre harmonie!... Est-ce compassion pour le pauvre Exilé!... Insensé, dit-il, je lui parle, je l'interroge.... Eh bien, Nelly, si vous ne pouvez parler, vous pouvez écrire; écrivez!... — Et il place devant elle une écritoire, du papier, des plumes. Elle se lève pour fuir, il supplie encore par son attitude; elle retombe sur le fauteuil, prend une plume et trace ces mots : — Que me demandez-vous?

— Avez-vous compassion de l'Exilé?

Elle écrit, et la conversation continue ainsi, moitié parlée, moitié écrite.

— Compassion!... non.... Avez-vous besoin de compassion?

— J'ai besoin d'être aimé; j'ai besoin d'une affection qui soit tout ce que j'ai perdu, et plus encore.

— Taisez-vous, monsieur le comte.... je ne dirai pas cela.

— Pourquoi?

— Ma mère n'est pas ici.

— Vous avez défiance de moi.

— Ma défiance, si j'en avais, ne vous serait pas un outrage.

— Que dois-je voir dans cette musique si suave?...

— Je ne dirai pas cela.

— Quoi! jamais?

— Jamais.

— Me direz-vous au moins comment vous avez perdu l'usage de la parole? Elle devait être bien douce votre parole!

— Je vous conterai cela : mais ne me regardez pas écrire, cela me gêne.

— J'obéis.

— J'avais huit ans, j'étais dans un des domaines de mon père, au comté de Glocester. Ma mère seule habitait le château avec mon frère et ma sœur Bella[1]. Mon père siégeait à la Chambre des Lords. Le petit Edward avait quatre ans; nous couchions tous deux dans la même chambre avec notre gouvernante. Edward m'aimait beaucoup, j'aimais beaucoup Edward. Une nuit, je m'éveille, j'avais chaud, je sentais une chaleur affreuse courir le long de la cloison, je respirais à peine, l'air me semblait embrasé; le feu était dans l'aile du château où je couchais, je jette des cris; la gouvernante effrayée, se lève, ouvre la porte; des torrens de fumée, puis des étincelles, puis des flammes entrent à pleine porte; le parquet s'enflamme, les rideaux brûlent : je reste immobile; la gouvernante tombe évanouie; j'entends qu'on crie dans la cour; je me lève : Edward vient à moi, et me dit : — Nelly, sauve-moi! sauve-moi, Nelly! je brûle! — Je ne puis répondre; le feu court le long des tapisseries et des planches.... du feu partout, un enfer de feu....

[1] Abréviation d'Arabella.

Je prends Edward à mon cou.... je m'avance vers l'escalier; une effroyable fournaise me repousse, je tombe, Edward tombe aussi, et roule sur les degrés étincelans; je le vois tendre ses petits bras, j'entends ses cris : — Nelly! viens, viens! sauve-moi, ma bonne Nelly!... — Il brûle, il flambe, il se tord, il se tait.... Moi, je me sens tout à coup saisir par des bras vigoureux.... Un domestique, James, me prend, m'emporte.... J'ai été long-temps malade.... je n'ai plus parlé depuis.

Juanitto lit ces mots tracés avec précipitation; il lit, et l'attendrissement le gagne. Nelly veut se lever encore; cette fois, il l'arrête par la main, la retient sur son siége sans parler.... Nul moyen pour la jeune fille de combattre un silence qui la bouleverse; sa main droite est captive, elle est sous le charme d'un regard mouillé de larmes. Il enlace sa taille souple.... elle ne peut plus bouger, elle défaille; sa faible organisation est dominée, la main de Juanitto est là sur son cœur qui bat, qui bat vite; il admire cette tête qu'une sensation inouïe idéalise, anime.... il la respecte, il n'ose pas poser sur ses

lèvres fraîches des lèvres brûlantes; mais ses cheveux se mêlent aux boucles des cheveux de Nelly. Ce toucher pénétrant lui donne le frisson, il sent la chaleur de cette joue si pure.... Elle le repousse enfin avec un regard de reproche, dégage ses doigts, prend la plume, et écrit : — Laissez-moi.

— Je ne saurais vous retenir contre votre gré, Nelly.

— Eh bien! dites-moi de m'en aller; dites-le-moi.

— Non, reste, Nelly; reste.

— Je resterais sous la garantie de votre honneur, je resterais sans crainte, mais.... — La plume lui tombe des doigts. Juanitto, frémissant de bonheur, la lui présente en disant :

— Achève, je t'en prie; achève, ma Nelly.

— Juanitto.... je ne me marierai jamais.

Et elle s'échappe.

V.

L'uniformité de la vie de château est douce à ceux qui ne demandent pas à la vie autre chose que l'uniformité; mais elle est pénible aux cœurs qui aiment et qui trouvent des obstacles à aimer, aux âmes que blesse ce tintement monotone des mêmes usages, des mêmes paroles. L'imagina-

tion mêlée aux affections colore si puissamment l'existence!

Pourquoi Nelly a-t-elle pris une réserve inquiète? Elle ne va plus s'asseoir au piano, elle évite Juanitto, elle se détourne quand il passe, elle quitte à peine ses livres et ses aiguilles. Sa mère s'applaudit de ce calme. Juanitto en est désolé. Et pas une parole à écouter pour pénétrer ce mystère! Écrire, n'est-ce pas abuser de l'hospitalité?

Il se promenait seul et les bras croisés, dans une des allées du parc, quand Bleming vint à lui en sifflant avec une indifférence affectée.

— Qu'avez-vous donc, mon cher comte? rêvez-vous à votre manoir gothique, à vos tourelles mauresques? Vous êtes d'une tristesse désespérée et désespérante! prenez garde, vous entrez dans les sombres délices de la pensée et de la consomption. Pourquoi sortez-vous aussitôt après le déjeuner? Je vous attendais dans la salle de billard. En vérité, depuis quelques jours, vous êtes damnablement étranger à ce qui se passe autour de vous; vous ressemblez au morne héros de lord Byron; vous pouvez déclamer comme Childe-Harold :

. . . . . I stood
Among them, but not of them; in a shroud
Of thoughts which were not their thoughts....[1]
. . . . .

— Vous avez raison, Bleming; et nous agirons sagement en retournant à Londres; nous irons aux courses, et nous verrons qui gagnera les guinées; et si mes andaloux céderont à vos chevaux anglais.

— Délicieusement raisonné, car je commence à ne plus savoir comment dissimuler mes bâillemens dans le salon. Bella est une froide personne; lady Jerson, une imposante dame; mylord règle des comptes; Bella songe au petit lord Kardwel, son amant, qui fait son *tour* d'Europe avant de se caserner dans le mariage; Clara s'ennuie; la ravissante petite muette ne joue plus du piano : je me donne au diable s'il est possible de résister long-temps, sans périr du spleen, aux douceurs d'une telle vie. Les visiteurs passent vite, car la maison est d'une mélancolie contagieuse. A Lon-

[1] J'étais parmi eux, mais non l'un d'eux; j'étais dans un tourbillon de pensées qui n'étaient pas leurs pensées. (*Childe Harold*, ch. III.)

dres, à Londres! Je crois, en vérité, que Nelly porte avec elle une fatalité, une maladie, une aliénation.... le mot n'y fait rien.

— Qu'est-ce à dire? où voulez-vous en venir?

— Comme vous vous cabrez.... dès les premières paroles! Attendez, je vais vous faire ma confidence dans toutes les règles.

— Voyons, parlez; j'écoute.

— Tel que vous me voyez, moi, sir Arthur Bleming, j'en ai été stupidement amoureux.

— Vous!

— Par Dieu, moi!... cela vous étonne? et moi aussi, maintenant que la crise est passée.... Toute muette qu'elle soit, elle m'avait endiablé : mais la raison est le plus puissant de tous les exorcismes, la raison est revenue au logis de l'intelligence.... Cet amour, voyez-vous.... j'y trouvais un avantage; le silence conjugal m'affriandait.... Une femme muette!... quel trésor!...

— Passez, Bleming; voilà un lieu commun trivial et déplacé.

— Je passe condamnation.... Savez-vous quelle idée est venue en aide à ma raison?

— Comment le saurais-je?... mais un mot! Avez-vous été aimé?

— Non!... Et c'est là justement ce qui m'a guéri de ma langoureuse stupidité.

— Comment?

— J'avais cru d'abord à un léger retour d'affection.... Tout s'est évanoui!... La prestigieuse jeune fille est, d'honneur, atteinte d'une folie inconcevable, depuis l'accident qui lui a ôté l'usage de la voix.

— Une folie! laquelle?

— Ne la devinez-vous pas?... Sa musique n'est-elle pas étrange, sublime parfois, parfois aussi discordante et pénible?

— Mais en quoi consiste-t-elle, cette manie?

— Écoutez : dans la solitude où la jette son infortune, elle se tourmente; elle est avide de sensations qui l'occupent; elle se laisse assez volontiers courtiser; et elle est si gracieusement belle, que son mutisme ne repousse pas les admirateurs; puis, quand elle a jeté son feu grégeois dans un cœur, elle dit impérieusement qu'elle ne se mariera jamais, et elle rentre dans une in-

flexible froideur, pour s'amuser des souffrances qu'elle a causées.

Un frisson mortel parcourt les membres du jeune comte, ses dents se serrent les unes contre les autres, son poing se ferme, son bras se roidit.

— Folie ou manie, continua Bleming sans avoir l'air de s'apercevoir de ce trouble, n'importe; la réalité n'a été que trop réalité pour moi : mais j'ai mis cet amour de côté comme une paire de gants flétrie; nous autres, nous faisons des victimes, mais nous ne le sommes jamais. Et puis épouser une muette, d'accord; mais une folle, grand merci! c'est trop : le défaut détruit la qualité.

En écoutant, Juanitto s'expliquait la froideur de Nelly; Bleming le voyant absorbé, lui proposa d'un ton affectueux une promenade à cheval. Le comte refusa, et parcourut à grands pas l'allée solitaire; les dames sortaient pour la promenade, il les aborda, et se mit à causer avec Clara, qui déploya tout son manége de coquetterie. Nelly marchait auprès de sa mère en baissant les yeux; on eût dit qu'elle était en-

vironnée d'un nuage qui la dérobait à ce qui se passait autour d'elle; seulement quelques gestes convulsifs lui échappaient, mais contraints et presque inaperçus. Enfin elle s'assit sur un banc, et resta immobile jusqu'à ce que vint à passer un enfant, la fille de l'un des jardiniers : elle lui fit signe; l'enfant accourut dans ses bras, et Nelly la baisa avec transport. — Vous l'aimez donc bien? — lui dit Juanitto en s'approchant. Elle lui fit un signe affirmatif.

— Oh, oui! elle seule, — ajouta-t-il. Elle détourna la tête.

Le soir même, arriva un jeune baronnet; il en fut gracieusement accueilli. — Encore un à ensorceler! — dit sir Bleming au comte, au moment où l'on passait dans la salle à manger.

Après le dîner, Nelly céda aux instances de sa mère et improvisa sur un mode plaintif, extatique, bizarrement pieux; une prière tremblante, désolée, s'exaltait sous ses doigts : il semblait que le désespoir se fût agenouillé, et d'une voix étrange, tantôt lamentable, tantôt expansive, gémissante, eût voulu fléchir une grande inflexibilité, eût tenté d'amollir les pieds d'airain du saint Pierre de Rome

avec des larmes ; il semblait qu'elle adressait des questions à une nature mystérieuse, surnaturelle, rêvée, intangible, et surtout muette comme elle ; il semblait entendre dans ces modulations inachevées, dans ces capricieuses harmonies, d'indicibles besoins d'amour, des élans vers l'impossible, du bonheur, des cris de joie, puis une morne torpeur, se traînant dans les notes basses ; parfois une image douce passait à demi voilée derrière de tristes accords. Le grandiose inaccompli ou brisé s'élevait à côté d'une humble et ravissante pensée ; c'était une fleur perdue dans les ruines d'un monument lésardé, un sourire dans l'agonie ; efforts d'une imagination qui cherchait une larme pour mouiller son chagrin, et qui n'avait plus qu'un désespoir sec et sans avenir ; plaintes de jeune fille, qui sentait en elle une merveilleuse faculté d'amour ; torrens de délices qui s'échappaient de son sein, comme une eau pure qui, sans pouvoir aller jusqu'à la prairie, coule dans un chemin étroit ; créations d'un génie qui retentit dans lui-même, qui ne veut que se plaire à lu -même pour moins souffrir.... Le génie, n'est-ce pas presque toujours la douleur ?

Hors de lui, Juanitto, le seul avec sa mère qui la comprît, alla vers elle quand elle s'arrêta; mais il ne vit devant lui qu'un visage marbré, roide, des yeux fixes et baissés. Il se retira; le baronnet la félicita à son tour : Bleming prit le comte à l'écart et lui dit : — Folie, pure folie!

— Ou sublimité désespérante, — murmura Juanitto.

VI.

Échapper à des incertitudes est peut-être la plus impérieuse de toutes les souffrances morales ; on aime mieux le malheur. Juanitto cherchait à sortir de l'inexplicable où il était entré ; il portait dans le sein une de ces âmes délicates qui, dans toute espérance d'union, ne veulent rien

devoir qu'à l'affection elle-même; tout intermédiaire qui vient commenter ce qui doit être senti quand on s'aime, gêne et ôte, par son intervention, cette fraîcheur qui charme dans les pures tendresses.

Il désirait ardemment lire dans la pensée de Nelly et apprécier le mystère de sa réserve glaciale. Mais, comment? les mœurs domestiques de l'Angleterre ne permettent pas que les jeunes personnes aient des rapports de familiarité avec les hôtes de la maison; le parloir est un appartement où elles entrent rarement seules. Une circonstance, fortuite ou sympathique, lui avait procuré une entrevue avec Nelly; il en souhaitait une nouvelle, et vainement chaque matin il descendait avant l'heure, il ne réussissait qu'à se faire remarquer par les domestiques.... Une passion opiniâtre doit tôt ou tard obtenir ce qu'elle veut; c'est une force si grande qu'une volonté qui va toujours vers un même but, qui se concentre tout entière dans une idée.

Il résolut d'écrire à Nelly; il était entré avec cette détermination au parloir.... Soudain, elle paraît; il s'avance, et la retient par ces paroles :

— Un mot, de grâce, un mot; si vous refusez de m'entendre, vous me tuez.

Elle tressaille, et le regarde stupéfaite; mais froide, elle demeure toutefois sans laisser éclater le moindre scintillement de tendresse dans son œil fixe; il la contemple avec surprise.

— Oh! lui dit-il d'une voix affaissée, vous ne m'aimiez pas, vous ne m'avez jamais aimé.

Elle sourit amèrement, et ses doigts, qui tracent les signes convenus, lui laissent pour adieux ces mots : — Je désire que vous ayez cette pensée. — Elle sort ensuite lentement.

VII.

Le lendemain, une calèche roulait sur la route de Londres; miss Clara, sir Arthur Bleming et Juanitto y étaient. Clara, sémillante, enjouée, cherchait à tirer le jeune comte d'une morne rêverie. Impossible! Il souriait d'un jeu de mots, puis il retombait dans ses méditations. Adieu sa méridionale imagination! adieu ses

élans vers le *bonheur!* Il se traînait pour rentrer dans le boire et manger de la vie, dans cette continuité plane, uniforme d'un réel désenchanté.

Un aussi brusque départ avait un peu étonné lord Jerson; il invita Juanitto à mieux répondre à sa franche hospitalité : il en avait usé plus largement au château de Melforo. Le comte promit de revenir. Au moment où l'on attelait la calèche, il aperçut Nelly qui écoutait attentivement le baronnet.... les adieux furent contraints, presque froids.

Juanitto se renferma pendant plusieurs jours; il ne reçut que Bleming, qui prenait un sombre plaisir à retourner ses observations, à les enfoncer plus avant dans le cœur du jeune Espagnol, qui céda toutefois à une invitation de lord C..... et se rendit à un bal qu'il donnait. Il y trouva Clara éblouissante de toilette, accompagnée de sa mère. Bleming, disait-elle, était allé à une chasse aux environs de Londres.

Une brillante cohue se pressait dans les salons; le raout commençait dans toute la splendeur de son tourbillon parfumé, brûlant, pénible. Las d'y

rouler au hasard, Juanitto passa dans la bibliothéque, où s'étaient réfugiés des hommes graves ou fatigués comme lui. Quelle fut sa surprise d'y reconnaître le baronnet! Il arrivait de Jerson, et donna au comte des nouvelles des habitans du château; la santé de Nelly était toujours languissante.

— Sa situation est réellement désespérée, disait-il; la paralysie de l'organe de la parole est presque complète.

— Êtes-vous sûr que le mal soit irrémédiable?

— J'ai étudié la médecine, monsieur le comte....

— Pourquoi? vous êtes riche!... Pourquoi?

— Pour la savoir, reprit-il avec surprise. Est-ce que la science ne saurait être désintéressée?

— Elle peut avoir un motif secret.

— Une curiosité inquiète suffit. Tenez, je suis un médecin assez original, car je m'avoue animiste. Je crois à un principe, inconnu dans son essence, mais réel; il est comme la matière est; sa vie est la pensée, comme la vie de la matière est le mouvement.

— Oui, Monsieur, oui, dit brusquement Juanitto; et j'y crois aussi sincèrement que je crois en Dieu.... Mais où voulez-vous en venir?... Oh! Monsieur, guérissez-la, aimez-la, et soyez plus heureux que moi.

Ces paroles, sourdement prononcées, s'échappèrent des dents à demi serrées de Juanitto. Le baronnet le regarda avec douleur, et lui prenant la main : — Un pur motif d'humanité m'a conduit auprès de miss Jerson, monsieur le comte.

— Vrai! vous dites vrai!... Pardon, Monsieur, je parle comme un fou.

— Je vous plains; mais le mal, quelque invétéré qu'il soit, peut être vaincu, si....

— Comment? parlez, de grâce.... Ah! dites, ne craignez-vous pas pour sa raison?

Il réfléchit, et prenant pitié des angoisses de Juanitto, dit : — Rassurez-vous, la raison de miss Nelly est encore saine, mais son âme est en lutte avec une douleur, celle de son mutisme; elle se voit belle, elle sent en elle de ravissantes facultés, et elle souffre de les voir enchaînées. Quand l'âme se porte trop vers une faculté, elle gêne l'organisme; l'intelligence est alors mal équilibrée;

et la raison, c'est l'équilibre des facultés; le bonheur, c'est l'équilibre des désirs et du pouvoir.

— Après!

— Vous êtes passionné, monsieur le comte, et moi flegmatique, excusez-moi : la raison et le bonheur sont choses rares; je ne parle ici que de la raison élevée.

— Après, après!

— Enfin je pense que la matière est souvent dominée et réglée par l'âme, à notre insu; nous attribuons parfois aux causes physiques, dans la médecine, ce qui est le résultat de la cause cachée de l'animisme. Les grandes et fortes commotions morales font des révolutions internes; l'histoire médicale est remplie de ces phénomènes; et tenez, ce Xénophon que vous voyez là si richement relié....

En ce moment, lady C.... passa auprès de Juanitto, et lui dit : — Monsieur le comte, avez-vous du temps à perdre? Voulez-vous accepter quelques parties d'écarté? — Refuser était impoli; il lui offrit la main, s'assit, joua, fut distrait, et perdit.... Il ne retrouva pas le baronnet dans les salons.

Il ne dormit point de la nuit.... Le lendemain matin, il s'étendit sur un canapé, cherchant du repos, et ne réussissant qu'à s'agiter de plus en plus.

Il est une faculté douloureuse, celle d'analyser les souvenirs, d'évoquer les heures, plus souvent amères que douces, de se faire un tourment de ce qui serait peut-être une joie sans cette maladie ombrageuse de l'imagination, qui ne veut pas une tache dans son amour et dans son bonheur, comme si le bonheur et l'amour sans tache étaient choses possibles ici-bas. Il est une faculté bizarre qui aiguise les peines; il est des instans où l'on s'éveille, la nuit, avec un cri; où l'on jette, le jour, sa plume avec un cri.... Qu'est-ce? Rien.... une pensée qui vous est entrée au sein comme une lame froide et acérée.

VIII.

Un cheval! Il a demandé un cheval; il part, il part. Où va-t-il?... Il galope, il broie les pierres sur la route de Windsor, le beau coursier andaloux; il bondit avec souplesse et légèreté; il mourrait dans son ardeur pour obéir à son maître, car il est passionné comme lui; il effile ses flancs et

sa tête; il imprime à ses jarrets élastiques une vigueur exaltée; il vole frémissant à travers la poussière; flèche intelligente, il est lancé, il faut qu'il aille; il faut qu'il parcoure tout l'espace d'un seul trait, il faut qu'il atteigne le but, dût-il y mourir. Pas d'éperon! sa fougue obéissante suffit; il ira, il arrivera, il tombera sans haleine, à demi mort et content, pourvu que son maître lui passe la main sur la crinière, le regarde et lui dise : — C'est bien!

Mais non, Juanitto serre enfin la bride, ralentit, arrête même la course impétueuse de son cheval; plus il approche, plus il craint d'arriver. Étranges contradictions du cœur! misères enivrantes de la passion! Il craint maintenant; il ne s'avance plus qu'au pas.... Le voilà, le château de Jerson; encore quelques instans, il franchira l'avenue et la grille.... Ne sera-t-on pas étonné de son retour? ne lira-t-il pas une surprise investigatrice dans les regards? commandera-t-il à son émotion?... N'importe! Nelly est là!... Il entre dans la cour. Un domestique se présente, et prend les rênes du cheval en disant au comte que les dames sont à la promenade. Alors, il marche au

hasard, il suit les premières allées qui s'embranchent devant lui.... il entend des pas.... Nelly, c'est Nelly, accompagnée de Bleming.

Elle jette un cri : lord et lady Jerson arrivent ; on accueille Juanitto ; la pauvre muette s'est un peu remise. — Mon enfant, lui dit lady Jerson, tu as poussé un cri?

Une teinte rosée animait alors les joues de Nelly ; elle semblait plus vivante : mais la pâleur s'empara encore de son visage ; elle se tourna vers sa mère, inclina la tête et sourit.

IX.

En rentrant, Juanitto étudiait Bleming ; mais son air d'insouciance habituelle ne le quittait pas. Un costume de chasse élégant, coquet, dessinait les formes de son corps, bien proportionné ; il se balançait en marchant avec une fatuité qui n'était pas sans grâce. — Ma foi, mon cher comte,

lui dit-il, je me suis ennuyé des thés et des courses; voici deux jours que je chasse à deux lieues d'ici, chez lord Wardenston; ce matin, j'ai poussé mon cheval jusqu'à Jerson, où je suis ravi de vous trouver.... moins hypocondre.

— Et resterez-vous au château?

— J'y resterai.

— C'est bien; j'ai quelques explications à vous demander.

— Votre Grandesse les aura. — Et ils rejoignirent la compagnie.

Les derniers mots de Bleming cachaient une rage sardonique; mais il ne fut plus au salon qu'un frivole et enjoué conteur d'anecdotes, un aimable vaurien, toujours dans les convenances. Nelly avait repris son attitude d'insensibilité; sa beauté semblait frappée d'un sceau mystérieux; ses yeux, d'un bleu languissant, se voilaient; ses doigts promenaient lentement l'aiguille sur sa tapisserie.... Cependant Juanitto crut observer qu'elle tressaillait lorsqu'il élevait la voix.

— Nelly, lui dit sa mère, ne sois donc pas triste ainsi. — Elle porta à ses lèvres la main de lady Jerson, la baisa et retomba dans son affaissement.

— Jamais, disait tout bas lord Jerson avec chagrin, jamais nous n'avons pu lui arracher le secret de sa tristesse. Sa tête est bien fatiguée! — Bleming fit un geste d'exclamation douloureuse. Ses réticences, sa pantomime affectée, cherchaient à faire croire qu'il tremblait pour la raison de la muette.

Le baronnet arriva le soir même; il trouva Nelly en proie à une fébrilité morale qui affligeait. Elle semblait converser intérieurement avec elle-même, et, refusant son attention aux paroles qu'on lui adressait, entrait dans un extatisme doux, attendrissant à voir. Son malheur l'entourait comme d'une auréole; elle semblait vivre avec une idée et par une idée qui l'absorbait; la force vitale abandonnait toutes les autres facultés pour se réfugier en celle-là. Ému et craignant de trahir ses agitations, Juanitto prétexta une indisposition légère pour se retirer dans son appartement. La nuit tombait; il se mit à la fenêtre, afin que la fraîcheur de l'air pût caresser et imprégner sa tête enflammée; c'est toujours une espérance ordinaire aux esprits malades de penser que la douceur de l'atmosphère les guérira. La brise joue

fraîche dans les cheveux, la fleur a des émanations embaumées, la femme des sourires délicieux : mais la brise passe, le parfum s'exhale ou fatigue, monotone qu'il est, le sourire qui enivrait ennuie.... le cœur reste toujours malade. C'est plus haut qu'il faut regarder, car c'est de là que descend, non pas la rosée qui féconde la terre, mais l'invisible rosée qui féconde l'âme, les affections, tout ce qui en émane.

Il pensait que le calme de l'air lui ferait un calme intérieur; et au lieu d'idées douces comme l'air, il eut des idées sombres comme lui. — Quel est ce mal, pensait-il, qui semble ronger les facultés de cette jeune fille? Quel est ce ver qui lui dévore sa raison? Quand le principe animique est comprimé dans son développement, il use, il consume, il incendie bien vite l'enveloppe matérielle! Elle couve en son sein une douleur. Quelle est-elle? est-ce l'amour? Pourquoi repousse-t-elle le mien? Craint-elle qu'il y ait hypocrisie dans mes aveux?... Si sa tête s'égare, la mienne n'y tiendra pas; si elle meurt, une balle me fera raison de cette mauvaise plaisanterie qu'on nomme l'existence.

Je blasphème!... Devant le matérialisme, le suicide est un droit : l'exerce qui veut; devant la foi, le suicide est un outrage à Dieu, qui peut demain changer vos souffrances en joies.... Il ne faut pas rire d'une phrase dont on n'a que les premiers mots interrompus, brisés; commencée sur la terre, on ne la comprend qu'au ciel, où elle se déploiera dans son ineffable harmonie....

Mais moi qui souffre maintenant, ai-je la force d'attendre?... Oh! je parlerai à Nelly, il faut absolument qu'elle me parle.... Me parler!... je suis fou! — Il colla son front sur la pierre froide de l'embrasure.

Il ne tarda pas à voir une lampe s'allumer dans la chambre de Nelly. Le domestique sortit, et la jeune fille vint au balcon qui couronnait sa fenêtre, y demeura quelques instans, respirant les tiédeurs du soir et ses magies calmantes : puis elle rentra, s'assit auprès de la fenêtre entr'ouverte, et écrivit sur un cahier. Juanitto s'était retiré derrière ses rideaux, et de là son regard plongeait dans la chambre de Nelly. Enfin il vint s'appuyer sur la rampe; elle leva la tête.... Un double balcon courait autour

du château, édifice moderne; l'appartement du comte dominait, situé à l'angle d'un étage supérieur, et seulement gardé par des astragales en fonte et sans saillie; mais il était loin encore de l'extrémité du balcon; n'importe! il voyait, il suivait tous les mouvemens de la jeune fille, ses poses enchanteresses, ses attitudes recueillies; sa main qui soutenait ce front rendu plus pâle par les lueurs de la lampe; ce mouchoir posé sur ses yeux.... Ce spectacle d'une douleur qui coule, solitaire, dans le silence de la nuit, aiguillonne l'imagination de Juanitto; il irrite sa passion à étudier avec une attention avidement éprise les mouvemens de cette tête nue, de ce cou qu'un schall couvre mal; il s'identifie à cette douleur qu'elle écrit, il veut la connaître; dût-il en mourir, il la connaîtra; il la connaîtra, il veut!

Elle s'est enfin retirée au fond de la chambre; il a vu deux ombres de femme passer et repasser sur les rideaux abaissés; puis la lampe s'est éteinte; une veilleuse éclaire à peine l'obscurité. Tout est silence, calme, ténèbres...... les heures s'écoulent, il est encore accoudé sur la rampe de sa fenêtre.... Il descendra, il ira, il se

lancera sur le balcon, quitte à s'y briser dans un essor mal calculé.... Il éprouve un de ses volets, il le trouve fortement incrusté au mur.... alors il y attache un drap, s'y suspend, car la cour est au-dessous de lui. Il se balance, il faut qu'il se jette au but sur lequel il plane, promené comme un pendule, tournoyant dans l'air; enfin, par une secousse il arrive, ouvre les mains, et va tomber à l'extrémité du balcon; il y est, froissé, plié sur ses genoux. Agile enfant des montagnes, il reste sur le point qu'il a choisi, les mains en avant; il évite tout choc bruyant; il saisit la balustrade.... mais le retour est impossible, car le drap est retombé, après deux ou trois oscillations, droit, immobile le long du mur, et il ne saurait y atteindre.... Il écoute.... nul bruit!... Il s'avance avec précaution, pousse doucement la fenêtre, relève le rideau.... Le voilà dans le sanctuaire où dort Nelly! Les essences qu'elle aime ont légèrement pénétré l'air d'une suavité qui donne le vertige, quand on le respire avec de l'amour au cœur; les vêtemens sont là, placés sur un fauteuil.... il la voit elle-même à travers une gaze transparente, nuage vaporeux, éclairé par le

petit jet de lumière qui part de la veilleuse d'albâtre. Nelly sommeille derrière cette transparence; sa tête, qui affaisse l'oreiller, est tournée vers Juanitto.... Que de calme dans cette figure blanche! quelle mollesse dans le posé du cou! quelle admirable pureté dans le développement des formes.... mais une idée coupable troublerait l'imagination de Juanitto.... Il cherche à s'en défendre, et sa main, qui se promène dans le vide, touche un cahier.... il y a traces de larmes sur le papier.... Elle a pleuré; les lèvres de Juanitto s'y posent.... Il n'ose pas lire à la clarté de la veilleuse.... il ne voit pas assez d'abord, puis tout semble s'illuminer devant lui, car son imagination s'exalte.... Il croit voir Nelly se soulever sur une de ses mains.... vaine illusion d'une émotion qui fait tout vaciller autour de lui!... Il la regarde dormir.... la candeur qui est épandue sur ce front, où se dessinent quelques boucles de cheveux, le gagne, s'insinue en lui; ses impressions sont plus dignes d'elle.

Au-dessus du chevet est un dessin crayonné par Nelly, une copie d'une vierge de Raphaël, Marie tenant Jésus enfant, la vertu portant l'avenir du

monde !.... A cette image, il se sent pris de respect pour la jeune fille, il se calme.... ses doigts moins frémissans tiennent le papier qu'il a conquis au péril de ses jours..... Il l'approche du rayon de lumière qui s'échappe de la veilleuse, essaie de saisir un mot, un seul mot, son nom peut-être; il lit... puis il porte soudain le papier humide à sa bouche pour s'empêcher de crier..... il y étouffe ce cri qui allait éclater... Serait-ce un cri de joie? serait-ce un cri de douleur?.....

Il attend que la force de marcher lui revienne un peu..... Il se lève, ouvre la porte avec une lenteur pleine d'anxiété, sort, après un long regard..... écoute..... rien! aucun bruit!..... Il remonte à sa chambre et tombe sur son fauteuil, hors de lui, épuisé..... Enfin il dénoue et retire le drap suspendu au volet, se renferme et commence une lecture souvent interrompue... Ce cahier élégant d'où s'exhale une senteur de rose, c'est un fragment du journal de Nelly, un miroir qui la réflète, elle et tout ce qu'elle éprouve.

JOURNAL DE NELLY JERSON.

Le 15 mai.

« Voici le troisième cahier de mon journal; je « veux le continuer avec plus d'exactitude que « d'habitude; j'éprouve du calme à causer ainsi « avec moi-même, je m'apprends à être honnête « en toutes mes actions, car j'écris la vérité pour « me perfectionner, et j'aurais honte de mentir « en face de moi. Quand je souffre trop de mon « malheur, je viens épancher sur ces pages ma « pensée captive dans mon cœur; j'y trouve du « bien-être.

« Dieu tout-puissant, je me mets sous ta pa-« ternelle protection, tu n'as pas besoin de moi, « je suis si peu dans cette infinie et belle création « de la nature! Mais j'ai besoin de toi pour ne « pas succomber au désespoir; il m'est doux de « penser que je ne suis pas chose vile devant toi, « car tu m'as donné, Père de tout ce qui est, ce « besoin de ta pensée conservatrice, consolante, « et qui prendra un jour mes souffrances en pitié. « Tu es, oui, tu es; je te vois partout : le vent,

« le beau temps, la tempête, me parlent de toi; « l'insecte qui rampe avec sa robe velue, diaprée, « l'oiseau qui vole et chante, tout m'inspire de « toi. Oh! que je sois toujours bonne malgré mes « chagrins présens! que je sois douce envers les « peines qui me viendront encore, ainsi que Jé- « sus-Christ l'a été envers toutes ses tortures! « N'ai-je pas dans mon infortune de bons parens « à aimer? Bénis-les, mon Dieu; et que je n'ou- « blie jamais de te prier; car c'est la pureté de « l'âme qui encourage à la prière en nous ren- « dant moins indignes d'invoquer ton nom. »

Le 16.

« J'ai touché du piano ce matin, puis j'ai ef- « feuillé des roses pour en faire de l'essence; celle « de l'année dernière était excellente; j'en avais « donné deux fioles à Clara. Elle m'a dit qu'on « la trouvait chez lady G.... moins pénétrante « et plus naturelle que celle qu'on vend à « Londres.

« Ma mère m'a permis de lire *la Prison d'É- « dimbourg de sir Walter Scott* : cette lecture

« m'attache. Quel admirable talent ! L'histoire « gagne à traverser la poésie ; une poésie aussi « savante, aussi animée, aussi originale redonne « vie au passé. C'est aussi vrai, et c'est mieux « que l'histoire. »

Le 17.

« Sir Arthur Bleming est revenu au château ; « Clara n'est pas avec lui. Je ne les aime ni l'un « ni l'autre.

« Touché du piano, lu *la Prison*. — A la place « de Jeannie, j'aurais menti pour sauver ma « sœur. Le mensonge qui sauve une sœur, est-ce « un péché ? Que c'est mal comprendre l'É-« vangile ! »

Le soir.

« Que me veut donc sir Arthur Bleming ? Il me « suit, il m'obsède. Est-ce que la pauvre muette « peut être aimée pour elle-même ? Qu'on la « laisse tranquille. »

Le 26.

« Neuf jours sans rien écrire sur ce journal !...
« J'étais si triste !... je n'avais courage à rien qu'à
« être triste. Je le suis un peu moins maintenant,
« j'ai dit que je ne veux pas me marier. Mon père
« et ma mère ne m'ont pas contrariée. Oh ! je les
« en remercie !

« Sir Arthur Bleming me déplaît ; il est si ridi-
« cule, si exagéré dans ses manières et dans ses
« paroles ; il en voulait à ma dot.... Est-ce que
« j'aurai jamais une dot?... Si je me mariais, je
« voudrais que mon mari me fût dévoué comme
« je lui serais dévouée. Cela est impossible. Est-ce
« qu'un jeune homme ne se lasserait pas, après
« six mois, un an, deux ans de mariage, d'avoir
« une femme qui ne lui dirait jamais : Je t'aime !
« Pas de voix, rien que des yeux mouillés de
« larmes, des signes lents, incomplets, des gestes
« convulsifs, pénibles à voir.... Serais-je long-
« temps jolie à ses yeux? N'est-ce pas la parole
« qui anime et varie la beauté dans une femme ?
« La beauté ne m'a été donnée que comme un

« supplice, puisqu'elle m'expose à plaire; que « Dieu me préserve d'aimer jamais!

« Lu des sermons. — Mis mon bocal d'essence « au soleil. Sera-t-elle aussi bien distillée et aussi « claire que celle de l'année dernière? »

27.

« Touché du piano pendant une heure; heu- « reuse, oh! bien heureuse, Bleming est parti. « . . . . »

25 juin. [1]

« Bleming m'a écrit une lettre dont j'ai été « touchée; il me demande mon amitié et renonce « à tout espoir de mariage. A cette condition, je « puis encore le revoir. Bella dit que j'ai eu tort « de le traiter si froidement. Je n'ai pas été dédai- « gneuse dans mon refus.... Je n'ai que le repos « de l'âme, et un homme me l'enlèverait! et il « me tromperait par de faux semblans! ou il m'ai- « merait quelques jours, pour me laisser dans la

[1] Je ne donne ici que les fragmens nécessaires à l'intelligence du caractère et de l'action.

« solitude de ma pensée et de mon amour !... Non, « non, cèla ne sera pas. »

24 juin.

« Bleming est venu avec Clara. —Visite d'un « jeune comte espagnol, ami de mon père. Je « jouais du piano quand il est entré.

« Bleming lui a dit, au jardin, que je suis muette; « et alors ce jeune homme a été triste. Il parlait « pourtant avec bien du feu dans le salon ! Il a été « blessé en Catalogne; il est souffrant des fatigues « de la campagne; il est exilé. »

29 juin.

« Je ne sais en vérité pourquoi j'ai été pares- « seuse ces jours-ci. Il devrait si peu me coûter « d'écrire quelques lignes avant de me coucher !... « Mais le temps est beau, les soirées se passent « en promenade; mon père, Bleming et Jua- « nitto parlent, sous les charmilles, sur des su- « jets graves, utiles à écouter, et j'écoute, moi.... « Ce pauvre Bleming, il me fait peine quand il « ose entreprendre une discussion avec Juanitto.

« J'ai beaucoup brodé depuis quelques jours ; « mon excellente mère me gronde de mon acti- « vité. Eh mon Dieu ! à quoi puis-je la dépenser ? « ma pensée va si vite, si vite, que les signes m'en- « nuient ; ils sont d'ailleurs si insuffisans ! !

« Je suis plus solitaire, plus avec moi-même « que je n'ai jamais été, car cette conversation « des doigts me semble une ironie. Me demander « si je veux aller au soleil, ou à l'ombre, lorsque « tant d'idées, belles, neuves peut-être, agitent « mon cœur ; me questionner sur le boire et le « manger, m'interroger sur mon sommeil, tout « cela me semble si misérable à présent, qu'y ré- « pondre me fatigue. J'aime mieux entendre les « discussions. Je ne sais, mais la voix de Juanitto « résonne en moi. Est-ce un effet musical ? sa pa- « role harmonieuse réveille en mon sein le senti- « ment de l'harmonie, indépendamment des pen- « sées ; je l'écoute comme une musique qui est « complétée pour moi par le jeu de sa physiono- « mie. S'il sourit, s'il s'anime, la gaîté tressaille « en moi ; s'il s'attriste, si sa voix se traîne mé- « lancolique, je me sens prête à pleurer.

« Ce soir, il était avec ma mère et moi, près de

« la grande pièce d'eau ; le soleil venait de se cou-
« cher ; il en résultait de beaux, de riches acci-
« dens de lumière ; la Tamise semblait rosée ; des
« nuages enflammés s'y réflétaient ; il nous dé-
« montrait les causes de cette optique naturelle ;
« ma mère fut interrogée alors par le jardinier,
« qui la mena voir des plantes à quelques pas de
« là. Juanitto continua, j'écoutais ; et au lieu de
« regarder les nuages, je le regardais, lui ; ma
« main levée s'abaissa involontairement sur son
« bras, puis j'en fus toute confuse.

« Il me semble qu'avec lui la contemplation
« raisonnée des phénomènes de la nature serait
« une adoration du Créateur, toujours variée,
« comme ses œuvres. Quelle source de bonheur !...
« Que je suis malheureuse ! »

2 juillet.

« Je suis bien mécontente de moi, ce soir ; il a
« parlé de l'Espagne, des ennuis de l'exil ; alors,
« pour le consoler, j'ai joué la romance qu'il aime
« tant ; il l'a chantée, je l'ai accompagné ; j'ai en-
« suite improvisé.... comme une folle.... mon
« cœur palpitait si fort, que j'en sentais les pulsa-

« tions vibrer jusqu'à mes doigts ;... j'étais tout « harmonie, parce que l'harmonie m'était le seul « langage possible.... A-t-il compris ce que je lui « disais ? »

3 juillet.

« Oh ! oui, il a compris ; il m'a serrée dans ses « bras aujourd'hui ;... il m'a si tendrement inter- « rogée, que j'ai répondu par écrit.... je lui ai « avoué que je ne voulais jamais me marier. Ai-je « eu tort ?

« Non, tout est fini entre nous ; il est bon, « aimant, mais il se lasserait bientôt de moi, et « alors.... alors je mourrais. »

5 juillet.

« Bleming m'a dit au jardin que Juanitto avait « obtenu beaucoup de succès dans le monde. Je « n'en suis pas surprise : mais qu'il accorde au- « tant d'attention à Clara, je m'en étonne ; j'en « éprouve des impatiences à me rendre malade. Il « faut oublier cet homme, il absorbe tout ce que « j'ai de vie, de pensée, d'espérance, d'amour. « Que serait-ce donc si mon existence était mariée

« à la sienne? Mon malheur est aussi complet « qu'il peut l'être, puisque je l'aime déjà tant : « mais, du moins, il n'est pas irrévocable; je puis « guérir, l'oublier; il faut qu'il s'en aille. Où? A « Londres!... Il m'y oubliera si vite! N'est-ce pas « ce que je demande?

« Bleming m'assurait qu'il est atteint d'une dé- « plorable maladie; il se plaît à tourmenter les « femmes assez folles pour s'attacher à lui.... Oh! « c'est une calomnie, sans doute.... je verrai « bien.... Essayons; si je lui inspire une affection « vraie, durable, il s'efforcera de vaincre les ap- « parences de froideur que je prendrai, tout im- « portunes qu'elles me seront; s'il ne va pas au- « delà, s'il s'y laisse briser, décourager, la perte « de cet attachement ne vaudra pas un regret.... « Peut-être aussi mes anxiétés irritables, ombra- « geuses, naissent-elles du silence éternel qui m'est « imposé? »

8 juillet.

« La parole est comme une soupape par où « s'exhalent les impressions de l'âme; compri- « mées dans un silence invincible, elles tourbil-

« lounent au dedans, elles tourmentent, elles « épuisent, elles tuent. »

9 juillet.

« On croit qu'il y a en moi atonie, affais-« sement, dépérissement des facultés, quand « c'est d'un excès de tendresse et d'âme que je « meurs. »

23 juillet.

« M'attendait-il ? Oh ! je n'ose pas l'espérer. Il « était au parloir quand j'y suis descendue ce « matin.... il m'a abordé, et toute l'énergie ha-« bituelle de ses paroles n'était plus qu'une timi-« dité incertaine, tremblante. — Vous ne m'avez « jamais aimé? m'a-t-il dit. — Pouvais-je lui « répondre par un aveu ! Je lui ai dit par signes : « — Je désire que vous ayez cette pensée. — N'est-« ce pas lui dire : — Je crains que votre attache-« ment pour une malheureuse muette ait peu de « durée, que sa beauté même ne suffise pas à vous « retenir dans une tendresse qui est tout pour « elle; oubliez-la, ne la tuez pas. — Mais l'im-« puissance où je suis de communiquer rapide-

« ment ma pensée avec toutes ses nuances, et « cette funeste irritabilité causée par la solitude « exaltée où je vis avec moi-même, m'ont peut- « être mal servie. La pensée dans son essence est « indépendante des organes, mais non pas dans « sa manifestation; j'en suis la preuve vivante...

« N'ai-je pas aussi poussé l'épreuve trop loin ? « Ne fallait-il pas rester, m'asseoir, l'écouter, ré- « pondre? Mais j'ai eu peur, je me sentais si « émue! Il craint sans doute, en m'écrivant une « lettre, de manquer aux devoirs de l'hospita- « lité?... Juanitto, je t'aime!... Mais parle donc « à mon père! »

24 juillet.

« Il est parti, l'ingrat, l'imposteur, le lâche, « il est parti!... »

29 juillet.

« Il y a une consolation fière et sereine au sein « des malheurs immérités; on lève la tête vers « le ciel, et il semble qu'une douleur calme, « forte, assistant au dépérissement de l'argile qui

« l'enveloppe, rende la créature souffrante moins « indigne de la pitié du Créateur.

« Pourtant je suis jeune et belle !... Mais le « serai-je long-temps ? Qu'ai-je besoin d'être « belle à présent ? »

2 août.

« Il est revenu, il est revenu, mon Juanitto !... « Que Bleming mentait !... Il me disait que « Juanitto s'était lancé dans le monde et la dis- « sipation. Il est revenu triste, changé ; son « amour est sur sa figure chérie... Oh ! quand je « serai sa femme, comme j'aurai soin de sa santé, « comme je veillerai à ce qu'il ait tous ses désirs, « tous ses vouloirs accomplis ! Comme je tâcherai « d'être en lui, en ses pensées, afin de lui plaire « toujours !.... Qu'il m'aime un an, quelques « mois !... Au moins je vivrai pendant cette an- « née, ces quelques mois !... Après, j'espérerai, « je croirai !..... Il me sera facile à moi, pauvre « muette, de me donner des illusions !...

« Tout le monde l'a revu avec joie ici... Et « moi donc !... Quand il m'est apparu, j'ai jeté « un cri, j'ai éprouvé une forte commotion in-

« térieure, mon sang affluait au cœur, j'ai craint « de défaillir.

« Il est monté à sa chambre... je le vois, il est « à sa fenêtre, il me regarde écrire... Il m'aime!... « Je pleure, je pleure de joie, de ravissement... « Eh bien! qu'il les voie couler ces larmes, qu'il « en devine le langage... Non, je ne m'en cache pas, « je pleure d'amour... Quel bonheur, si je pou- « vais exprimer ce qui m'oppresse!...

« Je me suis arrêtée quelques instans pour me « recueillir, car cette agitation extrême fatigue... « Adieu, mon Juanitto, je vais abaisser les ri- « deaux.... à demain!.... Il est toujours à sa « fenêtre... il faut pourtant que je sonne Betzy « pour me déshabiller, il faut pourtant laisser « tomber ces rideaux et éteindre ma lampe; et je « reste toujours là, moi.... La nuit est belle.... « allons, adieu, cher Juanitto; à demain! à tou- « jours! Le toujours de la vie mortelle est étroit, « mais il peut être rempli; le toujours de la vie « céleste est une grande et noble croyance, une « espérance sainte; c'est le bonheur complété, « l'amour doit y être!

« Adieu, mon bien-aimé! les rideaux sont

« tombés entre toi et moi : mais, je l'espère, il « n'y aura bientôt plus de voile entre ton ame et « la mienne... Cette confiance absolue, intime, « profonde, inaltérable, voilà bien la base de « tout le bonheur d'ici-bas; un cœur où verser « sa joie, ses sentimens, ses sensations, ses « prières; une épaule où appuyer sa tête et ses « chagrins!... tout est là!... J'ai sonné; il reste « encore à sa fenêtre... Rentre, mon Juanitto, « tu dois être fatigué comme je le suis; c'est « une de nos misères de ne pouvoir pas porter « long-temps une idée de bonheur exalté.... « Adieu!... »

Il a passé le reste de la nuit à lire, à relire, à dévorer ces pages; cette simplesse touchante et passionnée le pénètre; il pardonne volontiers à Bleming, qui lui procure une ivresse dont le souvenir peut colorer tout une affection; quand on est heureux, on pardonne si aisément!

L'aurore va poindre au-dessus des coteaux de Windsor; déjà le sommet des nuages groupés à l'horizon se dore; les teintes vives et chaudes

au centre du foyer lumineux vont s'étendant plus affaiblies dans l'espace, qui s'éclaire par degrés... Il ne regarde lui que les rideaux de soie qu'il a soulevés cette nuit; il épie les premiers mouvemens de leurs plis encore immobiles.... Ils s'agitent enfin; une petite main les relève, puis la figure de Nelly, inquiète, éplorée, se montre sous l'onduleuse draperie.... Elle est enveloppée d'une robe du matin; ses cheveux sont simplement noués au sommet de la tête, et des mèches bouclées qui s'en échappent retombent sur sa joue, sur son cou.... Il la salue en portant la main au cœur : mais il la voit inquiète, et cette anxiété, dont il sait la cause, le désole; il n'y tient plus, il descend, il se glisse d'un pied furtif, assoupli, attentif, à travers les corridors, il ouvre, il entre chez Nelly.

Encore un cri!... un cri étouffé par des tressaillemens nerveux. — Nelly, lui dit Juanitto, c'est le fiancé qui s'agenouille devant sa fiancée : tu es à moi; j'ai tout lu.... ton père, ta mère, ne refuseront pas leur sanction à un amour tel que le nôtre; Nelly, je suis à toi, à toi pour toujours. Tu l'as dit, ma bien-aimée, *le toujours de la*

vie mortelle est étroit, mais il peut être rempli; le toujours de la vie céleste est une grande et noble croyance, une espérance sainte; c'est le bonheur complété; l'amour doit y être! — Et il montre à Nelly le livret charmant; Juanitto est à ses pieds; elle ne peut soutenir son regard qui la contemple d'en bas, elle le relève, agite vivement ses lèvres.....

— Oh! parle, parle, Nelly, lui crie-t-il..... L'amour doit te refaire la vie, telle que tu l'avais... Parle; un son, une parole!... — Les lèvres s'agitent, mais aucun mot distinct ne sort de ce travail douloureux..... Elle s'assied, son teint s'est coloré, une tendresse solennelle vivifie sa physionomie, qui s'empreint d'un idéalisme suave.

Juanitto est dans sa chambre, sanctuaire où son père lui-même n'est entré que bien rarement; eh bien! elle n'est pas inquiète, elle est si confiante en Juanitto qu'elle ne lui fait pas signe de sortir. Leur enivrement mutuel s'apaise un peu. Elle prend une plume et écrit! — Comment êtes-vous venu prendre mon journal cette nuit?

Il lui raconte alors ses ennuis, son départ, le

désespoir qui l'avait accompagné à Londres, le vide qu'il trouvait dans le monde sans elle, la découverte qu'il avait faite de la force de son affection pour elle, son retour impétueux, puis alarmé, la nuit passée à la fenêtre à la regarder écrire, les périls qu'il avait courus en se suspendant au volet... Elle frémit alors en mesurant de l'œil la distance qu'il avait eu à franchir; ses mains frissonnent involontairement; elle enlace Juanitto, et sa tête, belle d'une expression effrayée, se penche sur l'épaule de son fiancé par amour. — Oh! tu parleras, tu parleras, ma bien-aimée! Un élan de tendresse redonnera le mouvement à l'organe; tu parleras. — Elle secoue tristement la tête... Rien! aucune parole! rien!... tout s'éteint avec l'agitation qui se calme.

— Oh! Nelly, dit-il, si un baiser pouvait ranimer.... — Il s'arrête, car elle le repousse. — Pardon, reprend-il, pardon; tout doit être ici pur, tout jusqu'à l'ivresse.

Il ouvre le journal et écrit :

3 août.

« Nous, don Juanitto, comte Melforo, et « miss Nelly Jerson, nous nous promettons foi « d'amour et de mariage.

« Don Juanitto. »

Elle écrit au-dessous :

« Avec la permission de mon père et de ma « mère.

« Nelly Jerson. »

Elle se met à genoux alors, confuse et charmante de cette confusion; elle joint les mains et prie Dieu. Son père et sa mère ne feront pas obstacle au bonheur de la pauvre muette; le mariage est signé.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvre bruyamment, sir Arthur Bleming y paraît avec Betzy. — Voyez-vous, lui dit-il, que vos fonctions ne seront pas utiles à miss Jerson ce matin; monsieur le comte les remplira mieux que vous. — Il avait entendu les pas du comte dans le corridor.

— Silence! s'écrie Juanitto, à qui le sang espagnol bout dans les veines; silence, misérable! Ta parole ne peut salir tant de pureté; elle ne mettra pas une tache sur la blancheur de sa robe de vierge, car elle est ma fiancée.

— Mais elle ne sera pas ton épouse, Juanitto! crie Bleming, devenu violet de rage; tu me rendras raison de ton insulte. Je t'attends à la pièce d'eau.

Nelly s'est évanouie aux bras de Betzy; et avant de sortir, Bleming lance son gant à la figure de Juanitto, qui bondit à l'outrage... Nelly rouvre languissamment les yeux, mais lord Jerson accourt, Juanitto lui remet le journal de sa fille, lui dit: — Veillez sur elle; — et il s'échappe; il a trouvé dans la cour Bleming, suivi de son domestique, qui porte deux pistolets. Ils entrent dans le parc.

La raison revient à Nelly; elle se lève dans un désordre inexprimable, échevelée, agitant ses mains, l'orbite agrandi, égarée... Elle voit son père, pousse des cris, des cris aigus; ce n'est pas la parole, mais le chaos de la parole.... Elle sort, son père la suit.... ils courent, ils descendent; elle suit les allées, en jetant des exclamations bi-

zarres, fortes, perçantes, effrayantes surtout.... Un coup de pistolet part à quelques pas d'eux... Ils arrivent près de la pièce d'eau... Juanitto, le cou ensanglanté, chancelle et tombe... — Ah! s'écrie Nelly, Juanitto, cher Juanitto! — Elle tombe sur lui, à demi morte.

X.

Elle est posée dans son lit, presque inanimée, sa famille en pleurs l'entoure, le baronnet lui prodigue les soins de l'art; elle s'éveille..... à la douleur; Juanitto n'est pas là!

— Cher Juanitto, dit-elle, mort! — Et, délirante, elle se roule dans les longues touffes de ses cheveux épars.

Soudain Juanitto paraît, le cou entouré d'un bandage; la balle en a déchiré les chairs.

A cet aspect, Nelly se dresse sur son séant, ouvre les bras, en s'écriant : — Juanitto !

— Ma blessure est légère, ma chère Nelly. — Ils s'enlacent dans une de ces étreintes étroites, silencieuses, éloquentes, qui tiennent si près de la mort, commotions profondes qui retentissent long-temps dans la vie. Le baronnet désirait bien cette émotion, mais il s'effrayait de la voir aussi ardente, aussi fixe.

— Bleming est parti pénétré de repentir, ma Nelly, dit lord Jerson.

— Ma fille chérie, Juanitto sera ton mari.

— Ma bonne sœur !

— Ma mère, balbutia Nelly, qui d'épuisement retomba sur l'oreiller.

On fit silence par ordre du baronnet; toute la famille se tenait assise autour du lit; lady Jerson priait; Juanitto, debout, contemplait Nelly, qu'agitait la fièvre; de là on entendait les transports des domestiques, dont quelques uns s'étaient agenouillés dans l'antichambre. Elle sourit à ce bruit qui lui attestait combien elle était aimée; elle

prit tour à tour les mains de ses parens et les baisa ; le vieux James, qui l'avait sauvée dans l'incendie, se tenait debout près de la porte ; elle lui fit un signe, puis elle dit à demi voix :
— Edward.

Un long silence succéda ; Juanitto s'en alarmait ; il se mit à genoux au chevet, et lui dit :
— Nelly, encore un mot ! — Elle ne répondit pas.
— Veux-tu être mon épouse ?

La jeune fille se tourna vers sa famille pour y recueillir un consentement qui lui fut donné. Puis elle inclina la tête, et dit : — Oui.

Elle croisa ensuite les mains sur sa poitrine ; elle pria Dieu. Après tant d'afflictions, tant de joies inespérées lui étaient venues !

DEUXIÈME OMBRAGE.



LES TRANSACTIONS.

PRÉLUDE.

PRÉLUDE.

Les passions portent-elles des germes de fatalité qui doivent sans cesse se développer? Sont-ce des forces invincibles lancées vers des limites inévitables, bonheur ou crime?

Non; l'âme a sa liberté, et les croyances sont des freins!

De nos jours, les paroxysmes sont à la mode dans les livres; le maniérisme froid des salons ne s'en émeut guère; il s'en amuse ou les condamne frivolement : mais ces sentimentales maladies gagnent de jeunes imaginations; ces dangereuses rêveries se sont formulées; on est convenu que la passion, pour mériter son brevet de passion en bonne forme, devait ne reculer devant aucune de ses conséquences, dût-elle broncher un jour contre les marches d'un échafaud.... Misères, honteuses misères, qui d'ailleurs sont en manifeste contradiction avec les molles indifférences de la société moderne!

Le fatalisme est ce qu'il y a de plus abrutissant pour l'homme; il détruit tout, mérite, charme, vertu, vice, crime; nos actions ne sont plus alors que les produits des combinaisons organiques, moléculaires. Alors, pour être logique et conséquent, il faut s'empresser d'admettre que, lorsque la société punit, la société est coupable. Voyez où l'on marche avec un tel système de matérialisme et de fatalité!... Mais non, l'âme est libre et les passions ne sont pas invincibles. On doit surtout les combattre dans leurs commencemens.

Ainsi parlait le vieux et noble conteur, qui cheminait, en donnant le bras à Félicie, vers un ombrage du parc. L'aveugle s'appuyait sur Maximilien, plus inquiet que d'habitude.

— Arrêtons-nous, dit le général; nous sommes sur le tertre, je le sens aux plantes qui se brisent et s'exhalent sous nos pas. Encore quelques charmantes sensations pour le vieil aveugle! encore quelques gouttes de plaisir pour son intelligence fatiguée! et c'est vous, mon cher comte, qui les lui verserez! De la position où nous sommes assis, je devine celle du paysage. A notre droite est la Seine et deux îles couvertes d'arbres, n'est-ce pas? La maison qu'on y élevait est-elle achevée?

— Oui, dit Félicie; on en voit d'ici, à travers les fourrés, les combles et les ardoises luisantes au soleil.

— A notre gauche, sur les premiers plans du coteau, est un bois, d'où s'élance la flèche d'un clocher.

— Vous devez sentir, général, ajouta-t-elle avec un sourire assez triste, que le temps est beau. Le ciel est tacheté par quelques groupes de nuages; ils brisent les jets de la lumière; ils éclairent di-

versement les plans de la perspective, qui s'enfonce, immense, et coupée d'arbres, s'effaçant, avec les lignes blanches des villages, dans un horizon bleuâtre. Oh! que c'est beau à voir!

— A écouter aussi, mademoiselle, dit Maximilien : vos paroles sont bien utiles au général; elles brillent comme des yeux éloquens. — Elle détourna la tête.

— Et savez-vous pourquoi, monsieur? dit le comte, qui cherchait à lire dans la pensée du jeune homme : c'est que l'âme vivifie les paroles de mademoiselle; tout ce qui jaillit de là est vrai, naïf, exaltable, et alors digne de respect.

— Cette noblesse d'âme, dit Maximilien, dont la main se crispait, serait un danger dans le monde.

— Je le sais : mais, écoutez! les cœurs purs ne sont pas toujours méconnus; leur puissance attractive est forte aussi. On aime à pénétrer dans cette atmosphère sereine, où ils respirent le dévouement et le courage d'être ce qu'ils sont. Écoutez! la vertu n'est pas stérile en plaisirs, moralement voluptueux : mais, quand on a vécu

sous les zones ardentes du vice, on ne saurait vite s'acclimater à ces températures délicieuses de la vertu, où les joies, sans être de frénétiques convulsions, ont une pénétrabilité ineffable, une quiétude émue, un charme où il y a toujours des découvertes à faire. Là, les souvenirs laissent vieillir, et vieillir en paix.

Les doctrines évangéliques ne sont pas épuisées; elles se rajeunissent et s'élargissent à mesure que les siècles ont besoin de leurs rajeunissemens, de leurs extensions. L'avenir est encore à elles. L'âme, ce principe qu'elles ont sanctionné en lui promettant un Éden délicieux de ressouvenirs, un enfer de remords, l'âme fait la vitalité de la morale.

Mon premier récit ne vous a pas convaincu, Maximilien : ce n'est là qu'un fait plus d'une fois observé; mais j'espère en nos promenades du matin, j'y pourrai théoriquement aborder la question avec vous. Aujourd'hui, je ferai une excursion dans la vie réelle de la passion.

Ma vieillesse ne condamne pas l'amour; mes souvenirs sont plus indulgens. Médecin moral, je vais, dans mon récit, tâter, pour ainsi dire,

le pouls à de funestes sentimens ; j'en suivrai la fièvre et le délire.

Écoutez! l'amour, pris dans son expression la plus étendue et la plus honorable, est le mobile de toutes les grandes choses; il communique les flammes qu'il a; il prépare l'association par la pensée; il lie par la sympathie des désirs, des espérances; il réalise par le dévouement et le concours dans l'action. Ainsi le feu modeste du foyer domestique peut allumer un phare, guide étincelant des nations.

RÉCIT.

LES TRANSACTIONS.

I.

Une foule tumultueuse roulait dans les larges rues de Versailles ; la population de Paris y avait afflué, inquiète, courroucée, menaçante même ; le cortége venait de défiler avec cette pompe monarchique, autour de laquelle de longs siècles, mêlés de gloire et de désastres, jetaient encore l'auréole des souvenirs : mais leur éclat terni

s'éclipsait. Le peuple ne regardait plus la majesté à demi déchue du trône qu'à travers ses larmes; la dette publique, les impôts inégalement prélevés, l'abaissement du tiers-état, la disette, l'insolence de la noblesse et du haut clergé, le frappaient d'une grave affliction. La pluie tourbillonnait : mais la foule, dans sa curiosité alarmée, s'abritait ou marchait à découvert, recueillait les nouvelles qui circulaient de bouche en bouche. On était au 23 juin 1789. Louis XVI allait solennellement ouvrir les états-généraux.

Ce n'était plus les états-généraux qu'il fallait dire, mais bien l'assemblée nationale constituante. Le tiers avait fait écho à la voix de Sieyes. Ses représentans, malgré la coalition de la cour, de la noblesse et du clergé supérieur, s'étaient constitués au nom de la nation. Le serment du jeu de Paume avait été la sanction de cette résolution décisive. Tout une révolution y était.

Cette haute indocilité, ces chagrins superbes, ces sourdes irritations, ces explosions volcaniques et soudaines qui saisissent les esprits dans les révolutions, ces teintes de fatalité providentielle (s'il est permis d'unir ces deux expressions),

ressortaient de partout. On avait vu passer le luxe de la cour, les habits de la noblesse et du clergé, étincelans de broderies, de ganses d'or, et les habits noirs du tiers. Les ordres privilégiés prenaient commodément leurs places dans la salle; et, pressés sous un hangar, exposés aux intempéries de l'air, aux averses, les députés de la nation attendaient le bon plaisir du grand-maître des cérémonies royales devant une porte encore fermée. Le marquis de Dreux-Brézé s'épuisait lentement en gracieuses politesses devant les plus ineptes courtisans, et Mirabeau, froissant sous ses doigts les plis de sa longue cravate de mousseline, se mouillait à la porte.

La cour assaisonnait de son mieux d'ironie et d'arrogance l'insulte qu'elle adressait à la nation. Misérables suprématies, rancunes pitoyables qui donnaient la mesure des forces de cette aristocratie dégénérée ! Elle avait commencé par s'habiller de fer, elle dominait le gantelet au poing : aujourd'hui énervée sous la soie, elle ne savait qu'injurier à couvert derrière l'étiquette. On riait aux bancs de la cour.... Mirabeau se mouillait à la porte.

Les députés des communes sont enfin introduits. Mirabeau entre : sa chaussure est souillée de fange, quelques talons rouges sourient ; il entre, il dresse sa tête et sa chevelure de lion ; en passant devant les rangs du privilége, sa face audacieuse revêt une expression terrible d'ironie et de menace ; sa lèvre se contracte dédaigneuse ; ses yeux s'allument ; puis il va s'asseoir, et regarde.

Puissance tribunitienne, il est sorti de la noblesse, qu'il surpasse en vices comme en facultés ; il s'est fait peuple, afin d'agir sur le peuple : il a pris patente, afin qu'on oubliât ses autres parchemins ; il a déchiré ses gants parfumés, pour presser des mains calleuses et dures à l'action : il date de son enseigne de marchand. Il se trouve maintenant plus grand que la noblesse, plus puissant que la cour, plus fort que le trône ; sa parole ébranlera comme une tempête. Antée populaire, toutes les fois qu'il sera en contact avec le peuple, il aura force : mais s'il l'abandonne, tout Mirabeau qu'il est, l'Hercule de la révolution l'étouffera. Un homme, quelque puissant en génie qu'il puisse être, ne saurait jamais arrêter une grande révolution que

de quelques jours. Et lui, voyez ce qu'il est. Sa laideur est sublime; sa voix, comme sa physionomie, recèle toutes les séductions, tous les pouvoirs, élégance, noblesse, dignité, dialectique, entraînement, pathétique, indignation, finesse, amertume, fureur; il est orateur par toutes les qualités et les passions; il peut tout, parce qu'il sent tout et qu'il fait tout sentir. Auprès d'une femme, il oublie sa puissance et l'enveloppe de dangereux enivremens. A la tribune, il joue sa popularité, ou la ressaisit en quelques mots. Une injure de ses adversaires lancée dans son éloquence de salpêtre, l'embrase; elle fait explosion, et renverse sur eux l'échafaudage élevé contre lui. Intelligence assez complète, assez forte pour servir de contrepoids à ces brouillons sans mœurs à qui des opinions extrêmes tiennent lieu de talens, et qui exploitent jusqu'aux crimes des révolutions [1]; mais il lui a

[1] Selon moi, la révolution de 89 ne s'est pas assise, parce que les mœurs ne se sont pas trouvées en équilibre avec les idées. L'immoralité a prévalu; témoin le directoire. Au reste, il entrera dans mes plans de le prouver plus tard; le but de ce récit est plus limité.

manqué des vertus, et ses vices ont hâté sa mort. Son immoralité et les contradictions qui en naissaient ont empêché l'achèvement de ce qu'il aurait pu être. Électricité convulsive et sans direction, il a brillé parmi les orages, il a sillonné la révolution au hasard, il a épuisé une énergie désordonnée, parce qu'elle manquait de ce foyer animateur et régulateur, la conscience. Admirable à détruire, à subjuguer, à étourdir, il inspirait aux masses des admirations superstitieuses; les foules saluent tout ce qui est colossal.

Il n'avait pas encore atteint cette apogée de génie et d'influence, quand, les vêtemens humides et les cheveux en désordre, il vint s'asseoir sur son banc, devant cette noblesse qu'allait démolir le bélier de ses discours : mais il le méditait, cet avenir.

Et vous l'avez fait attendre à la porte, malheureux! Les représentans de la nation à la porte de la salle de leurs assemblées! Le vertueux Bailly, leur président, heurtait en vain, et réclamait le droit d'être introduit par cette porte latérale, tandis que la noblesse et le clergé, les manteaux de soie, les chapeaux empanachés, les mitres, les

riches dentelles, les soutanes, les draps d'or, sont entrés par la porte large et belle de l'avenue ! Les habits noirs et les manteaux courts ont pris place silencieusement. Au dehors le peuple a vu, il a compris l'outrage, il a murmuré. Il ondoie, il s'agite, il sait que ses destinées vont être mises en question. Liberté civile et politique, égale répartition de ces impôts qui lui sucent sa vie, pain et vin, chair et sang; réhabilitation sociale, constitution; reconnaissance des droits, voilà ce qu'il espère : des rumeurs roulent, comme les houles sur la mer; cet océan de têtes s'émeut, bruit, gronde, écoute, attend; il a des instans de repos et des éclats soudains comme la foudre.

Les haies des soldats sous les armes contiennent ces mouvemens tumultueux excités par les bruits les plus contradictoires.... Mais le cortége retourne; les cris, puis l'attention, et je ne sais quel silence agité. Ni les hérauts d'armes, ni les équipages, ni les voitures dorées, ni les chevaux richement caparaçonnés, ni les panaches flottans, ni les écuyers calvacadours, ni les pages, ni cette variété de costumes, ni les broderies, ni chapes rouges des cardinaux, ni les camails, ni les armes,

ne peuvent usurper des pensées, qui, au lieu de s'amuser de cette pompe, s'en irritent : ce luxe semble insulter à la disette qui afflige le pays. Les inquiétudes s'éveillent et bourdonnent.

— Que de régimens !

— Savez-vous ce qu'a dit le Roi?

— A-t-il reconnu l'assemblée nationale?

— Les décrets sont-ils rapportés?

— Les ordres seront-ils séparés? Aura-t-on des farines, du pain?

— Qu'est-ce?... Je ne sais rien.

— Le Roi!... le comte d'Artois! Monsieur!

— Où est-il, le Roi?

— Le voilà!...

— Est-il satisfait?...

— Il est triste et pâle.

— Avez-vous vu la reine au château?...

— Elle fronçait son sourcil d'Autrichienne : elle semblait menacer....

— Messieurs, silence!

— C'est un garde-du-corps déguisé.... A bas! à bas!

— Vive l'assemblée nationale!...

— A bas la noblesse !

— Necker n'est pas là !...

— Savez-vous qu'il va donner sa démission ?...

— Vive Necker !

— Vive le tiers !

— Vive la nation !

Peu d'exclamations s'élèvent en faveur du Roi dans ces tourbillons de paroles confuses. Et pourtant ce jeune Roi a été salué de longs cris d'amour à son avénement au trône ; on avait écrit sur le piédestal de la statue de Henri IV : « Il est ressuscité ! » Ce que la flatterie a d'ingénieux, de délicat, de poétique, de délirant même, a été épuisé pour la jeune et belle fille des Césars, sa royale compagne. Il est bon, il a des goûts simples, honnêtes ; elle est adorée de ceux qui l'entourent. Pourquoi les défiances qui les enveloppent ? C'est que la reine intrigue avec une égoïste habileté contre les libertés naissantes, et que le Roi ne possède ni assez de talent ni assez de volonté pour se tenir droit et ferme dans une si orageuse position ; c'est qu'il faut être ici plus qu'un honnête homme ; c'est que la faiblesse touche de bien près à la duplicité, et qu'il est en-

traîné tantôt par une opinion, tantôt par une autre.... Il est déjà emprisonné dans un labyrinthe de menées courtisanesques, et le Temple commence pour lui au milieu de sa cour.

II.

Pendant que tout ce mouvement tournoie sous leurs fenêtres, deux jeunes femmes charmantes, que leur costume simple et frais annonce plébéiennes, se tiennent penchées sur un balcon, et regardent avec inquiétude ce qui se

passe dans la rue. Plus d'un officier aux gardes a levé la tête vers elles, agitant son épée dans l'espoir d'en être remarqué; plus d'un homme du peuple a témoigné son admiration par d'énergiques jurons, perdus dans les rumeurs : mais l'attention des jeunes femmes est dirigée vers la salle des séances.

Leur simplicité, à la fois bourgeoise et distinguée, laisse aux dames de la cour le rouge, les mouches, les paniers et les falbalas; leurs tailles fines, souples, n'ont pas besoin de ces ressources de l'art, et le carmin ferait injure au coloris de leurs joues. La plus jeune d'entre elles surtout, Apolline Latorvière [1], femme d'un député du tiers, est plus attrayante; ses cheveux noirs, relevés avec goût, se bouclent en crochet sur ses tempes blanches; sa bouche est mignonne, son sourire malicieux, ses mains petites; l'ensemble des formes est tout gracieux. Son anxiété plus prononcée que celle de sa compagne éclate en gestes rapides et brusqués.

— Il ne revient pas, Marguerite; il ne revient

[1] Il n'y avait pas de député de ce nom à la Constituante. La pseudonymie est ici évidente.

pas! pourvu qu'il ne se soit pas querellé avec quelque garde-du-corps.

— Il aura pénétré dans la salle, ma chère; il est si vif.

— Et si irritable; il me fait toujours frémir, ce malheureux enfant.

— Tu ne songes pas qu'il a seize ans, Apolline; à cet âge il n'est plus d'enfans. A quoi penses-tu? Toi qui entres dans tes vingt-deux ans, et à qui, sans flatterie, on en croirait à peine dix-huit, tu traites M. Sébastien d'enfant! mais s'il t'avait entendue, il te bouderait, il te gronderait même; ce serait des fureurs à n'en plus finir, car toi et ton mari vous le gâtez.

— Que veux-tu? Il est orphelin, sans fortune; il a été légué à mon mari par un de ses amis, au lit de mort. Il nous tient lieu de famille. — Elle soupira à cette idée, et s'inclina vers l'angle du balcon.

— Voici le cortége; les voitures de la cour le suivent.... La séance est donc levée!

— Ton mari va venir alors.

— L'assemblée nationale est peut-être dissoute.... j'ai peur, j'ai peine à me défendre de cruels pres-

sentimens.... — Son sein palpitait sous son fichu; quelques larmes glissaient le long de ses joues.

— Allons, Apolline; en vérité tes craintes sont peu fondées, la cour n'a pas assez d'énergie pour tenter un coup d'état contre les députés du tiers. Le Palais-Royal et Paris prendraient feu....

— Vois donc comme le peuple est menaçant! Entends-tu, il crie : « Au château! au château! »

— Oui, il suit le cortége.

Les cris de vive Necker éclataient dans la foule, car la nouvelle de sa démission se répandait, et le peuple, qui attache presque toujours ses espérances à un nom, à des couleurs, à un signe, criait vive Necker! Lasses et effrayées peut-être de ce spectacle, les deux jeunes femmes rentrèrent. Apolline se laissa presque choir de faiblesse sur un sofa. Enfin, des pas précipités se font entendre sur les degrés, elle s'écrie : — Ah! le voilà, nous aurons des nouvelles.

Un adolescent entre.... Il eût été beau d'exaltation, s'il ne l'eût pas été de physionomie. — Ah! Mirabeau, Mirabeau! crie-t-il en levant ses mains et sa tête bouclée, rayonnante; j'ai entendu Mirabeau!...

— Eh bien !... dit Apolline.

— Parlez donc, Monsieur.... Qu'y a-t-il? que s'est-il passé?

— J'ai entendu Mirabeau! répond le jeune homme dans la préoccupation de son ravissement.

— Après?

— Le Roi dans son discours a dit sans cesse : « Je veux, je veux. » Il a ordonné à l'assemblée de se séparer. L'assemblée est restée silencieuse. Bailly a maintenu la séance; et Mirabeau se tournant vers le grand-maître des cérémonies, s'est écrié d'une voix forte : « Allez dire à ceux qui « vous envoient que nous sommes ici par la vo- « lonté du peuple, et que nous ne quitterons nos « places que par la puissance des baïonnettes. » Le Roi avait dit : « Je veux »; Mirabeau a dit : « Nous ne voulons pas »; et les députés de la nation délibèrent.

Apolline frémissait et souriait à la fois en écoutant Sébastien. — Mirabeau! continuait-il; si vous aviez entendu Mirabeau!... Mais le peuple se porte au château, il ne veut pas que Necker donne sa démission; j'aime ces foules, je vais....

— Vous nous quittez, Monsieur! dit Marguerite; ce n'est pas bien. M. Latorvière ne serait pas content de vous savoir au milieu de ce tumulte. On peut se battre; les gardes-du-corps....

— N'est-ce pas là, Madame, la place d'un homme? Tant mieux si l'on se bat!...

— Un homme! un homme! reprit Apolline avec un sourire mutin; un homme qui a encore son précepteur et qui tombe de cheval à l'école d'équitation!

— Madame, je ne suis tombé qu'une fois; parce que j'ai fouetté mon cheval, qui ne prenait pas le galop assez vite.... Entendez-vous, on crie vive Necker!... Je vais.... je vais....

— Un homme qui fait des impolitesses aux dames assez bonnes pour vouloir le retenir! Eh bien! bonsoir, monsieur Sébastien, bonsoir; allez vous faire casser la tête, nous ne vous arrêtons plus. — Ces paroles prononcées avec une teinte charmante de moquerie et de finesse, les révérences gracieuses, ironiques, qui les accompagnaient, eurent un effet magique sur le jeune homme. Apolline lui avait tourné le dos, et s'était

allée asseoir au clavecin ; elle en parcourut le clavier avec une indifférence parfaitement jouée ; puis, se retournant, elle vit le jeune homme debout derrière elle, et roulant un de ses gants entre les doigts.

— Tiens ! dit-elle en feignant la surprise, vous êtes encore ici ? vous n'êtes pas, comme un homme, au milieu de la foule ! Vous n'êtes pas à courir.... comme un homme !

— Je n'aime pas du moins à être traité comme un enfant ; je ne le suis plus. — Et, dans son dépit, il frappa du pied le parquet sonore.

— Eh bien ! allez donc ; partez.—Elle le poussa légèrement, et sa main en glissant sur l'épaule de Sébastien effleura sa joue ; il en frissonna.

— Madame, répondit-il en baissant ses yeux bleus, vous voyez que je crains de vous déplaire, puisque je reste.

Elle se retourna nonchalamment vers la fenêtre et y demeura penchée. Mais ce manége, qui développait tant de grâces, cachait peut-être une agitation.

— Alors, puisque vous êtes raisonnable, Monsieur, dit Marguerite, qui observait cette scène,

vous allez continuer la lecture de la brochure que vous nous aviez commencée hier.

— Oui, reprit vivement Apolline; et ne déclamez pas tant, ne faites pas le petit Mirabeau; lisez posément. — Les deux dames s'assirent devant les broderies au tambour, et Sébastien se mit à lire, gesticulant et posant sa main sur le fauteuil d'Apolline, dont il froissait parfois la robe.

M. Latorvière arriva de l'assemblée nationale, qui venait de reconquérir si énergiquement son nom. Il raconta que des ouvriers, envoyés du château, avaient voulu interrompre la séance en enlevant avec fracas le trône et les tentures, le dais, qui l'encadraient: ils emportent les débris de ce trône, ces bancs, ces tabourets dorés, et tout le luxe fastueux de la royauté; puis, saisis de respect, frappés du recueillement et de l'immobilité des représentans, ils s'arrêtent, suspendent leur ouvrage, et se retirent. Sieyes s'écrie: — Vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. — Camus et Barnave parlent aussi avec fermeté. Les précédens arrêtés sont maintenus au milieu d'un ordre majestueux, admirable. Mirabeau fait la motion de déclarer l'inviolabilité des députés;

elle est adoptée. L'assemblée s'ajourne au lendemain, et Bailly lève cette immortelle séance.

— Les députés des communes, ajoute-t-il, se sont rendus chez Necker; ma chère, allons-y, notre visite sera agréable à madame Necker et à madame de Staël; mes collègues y sont. — En disant ces mots, il offrit son bras à Marguerite; le bras de Sébastien entoura mollement celui de madame Latorvière, qui, rieuse, le plaisantait en marchant. La pluie avait cessé; l'hôtel du contrôle général était entouré d'une masse imposante de citoyens. Messieurs du tiers, consternés, remplissaient les appartemens. On s'attendait à l'exil de M. Necker; sa fille et sa femme recevaient tristement les adieux qu'on leur adressait. Madame de Staël avait une sorte de religion pour la renommée de son père; elle préludait alors à la belle célébrité qui depuis a couronné son nom. Elle goûtait peu les écrits secs et désenchanteurs des encyclopédistes, dont quelques uns avaient brillé à la table de son père : mais la dialectique passionnée de J.-J. Rousseau avait des émotions qu'elle recueillait : éprise de l'Allemagne, de son génie rêveur, elle en teignit ses ex-

pressions; car tout écrivain qui a vie individuelle se met, lui, tout vivant, dans son style. La révolution de 89, qui s'ouvrait alors ferme et remplie d'espérances, l'enthousiasmait, et la poésie des idées la faisait rêver : la révolution, voilà pour son imagination et son âme; la fiction, voilà pour son cœur. A qui les réalités de ce monde suffisent-elles? A coup sûr aux médiocres et aux impies. Elle s'annonçait déjà femme supérieure, et elle croyait.

La tristesse adoucissait en ce moment ce que sa physionomie avait d'un peu trop prononcé. On l'entourait, elle et sa mère, des témoignages d'un haut intérêt[1]. Necker avait été appelé au château; il était en conférence avec le Roi et la reine; on attendait son retour. Les uns craignaient que la cour ne lui fît expier par l'exil l'audacieuse fermeté de la séance et des paroles de Mirabeau; les autres pensaient que la noblesse n'oserait pas tous ses désirs, et que d'ajournemens en ajournemens elle se perdrait.

[1] Mon intention n'est pas d'introduire dans cette action les personnages historiques dont j'esquisse ici les physionomies: le cadre que j'ai choisi serait trop étroit; ils le briseraient.

Tout à coup la multitude s'émeut, les cris redoublent : Necker paraît ; il est à pied, entouré, presque porté par le peuple, dont la joie tient du délire... Le contrôleur général entre enfin dans ses appartemens, on se précipite autour de lui; il était en habit de ville à pluie d'or ; il se pose un peu théâtralement pour annoncer que le Roi et la reine le priaient de rester aux affaires. On se félicite, on s'embrasse. Il va à la fenêtre, et salue le peuple. Au dehors, on allume des feux de joie, on lance des fusées, on porte des transparens couronnés de fleurs. Les nouvelles de la séance, des paroles décisives de Mirabeau, et du maintien de Necker au ministère, sont portées de Versailles à Paris, et de Paris dans toute la France, alors si prompte à l'enthousiasme.

Apolline se retirait à travers toute cette joie ; Sébastien l'accompagnait, et M. Latorvière marchait derrière elle avec Marguerite. Sébastien pétillait de bonheur. — Savez-vous ce que m'a dit madame de Staël ? s'écria-t-il. — Et comment le saurais-je ? répondit Apolline. Certes, je ne devinerai pas, si vous ne parlez. Votre petite vanité a été choquée, à ce qu'il paraît.

— Elle m'a dit : « Monsieur, voici une belle « révolution qui s'ouvre, les carrières s'élargis- « sent ; vous êtes jeune, votre âme a du ressort ; « étudiez, préoccupez-vous fortement de ce grand « drame, car vous serez appelé à lui payer le « tribut de vos méditations. » — Apolline baissa la tête : mais M. Latorvière, qui avait entendu, car le jeune homme élevait la voix, lui cria : — Sébastien, n'oubliez pas ces paroles.

III.

Aux grandes secousses morales succède je ne sais quelle fatigue qui attriste ; l'âme se replie sur elle-même, toute détendue. Le lendemain, Apolline, voyant Sébastien pensif, assis sur un sofa, aiguillonna sa paresse par quelques unes

de ces douces railleries qui la trompaient elle-même.

— Que voulez-vous que je fasse? répondit-il; si je prends mes livres, je penserai à tout autre chose.

— Vous avez déjà oublié les exhortations de madame de Staël! s'écria Marguerite.

— Ah! c'est vrai, — dit Sébastien. Et il sortit d'un air nonchalant.

Marguerite, élevée en France en des sentimens de haute piété, avait habité la colonie alors florissante de Saint-Domingue. Son mari, M. Durangelle, riche planteur, effrayé de la révolution, et craignant que son influence n'enflammât les Noirs, l'envoya à Versailles auprès d'Apolline, son amie, mariée depuis peu d'années. Madame Durangelle possédait un jugement droit, une sensibilité vraie, contenue; bonne mère, elle veillait à l'éducation de sa fille unique, âgée de six ans; elle attendait son mari, occupé à réaliser sa fortune pour passer en France.

— Voilà une tête bien vive! dit-elle quand Sébastien fut sorti. Madame de Staël m'en a parlé hier au soir.

— Que t'a-t-elle dit? s'écria Apolline. Oh mon Dieu! cet étourdi-là vous occupe donc bien!

— Ne mérite-t-il pas qu'on s'intéresse à lui? Madame de Staël me disait qu'il fallait tourner les forces de cette jeune âme vers un noble but.

— Je le gronde assez de son oisiveté. Mon mari songe à le placer au contrôle général; M. Necker nous a promis pour lui un emploi de secrétaire attaché à son cabinet.

— A merveille! Il faudra y diriger toutes ses pensées.

— Avec quel air de solennité tu dis cela!

— Ma chère Apolline, vois-tu, on ne saurait jamais trop donner d'attention aux commencemens....

— Aux commencemens de quoi?

— Tu fais l'étonnée!.... tu ne t'aperçois donc pas que Sébastien est occupé de toi?

— Comment veux-tu, dit-elle en souriant, que je m'inquiète de ces enfantillages?

— Je sais que tu es gaie; tu as les idées philosophiques de ton mari, froid en apparence, mais d'un caractère concentré, atrabilaire, qui a souvent besoin des encouragemens de ton affection;

tu le soutiens, tu le consoles, tu le ranimes : à défaut de religion, dont je te plains de ne pas connaître les douceurs fortifiantes, les apaisemens délicieux, tu nourris les principes et l'amour de l'honnête : mais Sébastien est ardent, il serait malheureux ; et ce n'est pas pour toi que je parle, c'est pour lui. Il faut toujours arrêter les passions à leurs commencemens, crois-moi....

Apolline se prit à rire, mais d'une façon contrainte. — Vraiment, ma chère amie, je ris pour ne me point fâcher ; une passion !.... Mais où trouves-tu ici quelque chose qui ressemble à une passion ? nous parlons politique du matin jusqu'au soir. Mon mari ne nous entretient que des séances de l'assemblée ; Sébastien l'écoute comme un oracle. Une passion !...

— Je te répète que je ne parle pas ainsi pour toi, mais pour lui. Un esprit tel que le sien n'écoutera pas toujours ton mari comme un oracle. Il est si jeune encore ! N'ai-je pas remarqué qu'hier tu gouvernais ses désirs avec une raillerie, un geste ?

— En vérité ?

— Tiens, ma chère Apolline, ne sois pas aussi enjouée avec lui, tu lui fais mal.

— Soit, je serai grave, et grave à te faire rire.

— Oh ! point d'exagération; ensuite promets-moi de ne rien me cacher.

— Que veux-tu que je te cache? Sois tranquille : tu verras dans mon cœur comme à travers un cristal.

— Eh bien! je suis contente.

— Et moi aussi, reprit Apolline en laissant tomber sa main dans celle de son amie avec un abandon touchant, une mollesse charmante.

IV.

Quand Apolline se fut retirée chez elle, le même soir, quand sa tête fut sur l'oreiller, et qu'elle put entrer dans l'intimité de ces entretiens de l'âme qui sont la conscience, elle se reprocha quelques troubles dissimulés par des gaîtés soudaines; elle songea à les avouer à son amie : puis

elle pensa qu'elle les vaincrait, maintenant qu'elle en prenait la résolution. Ce fut la première transaction qu'elle passa avec elle-même.

Elle fut moins sémillante et plus posée. Elle évita toutes ces familiarités qui bouleversaient Sébastien, mais dont la privation le torturait secrètement. Dès qu'il cherchait à renouer ces irritantes jouissances, un mot froid l'arrêtait; peu à peu il se plongea dans les études qu'il achevait, et fut enfin admis au cabinet de M. Necker, avec le titre d'un de ses secrétaires. Apolline ne le voyait que le soir avec son mari, et alors on parlait vivement des affaires politiques, qui prenaient de sombres couleurs. Marguerite, charmée de ce changement, crut les premières impressions subjuguées et le danger éloigné; elle causait souvent avec Sébastien, et se laissait prendre à cette réserve méditative qui couvait tant de flammes; elle l'admirait comme un jeune homme d'un bel avenir.

Il n'est pas dans mon intention de retracer les scènes de la révolution; le cadre que j'ai pris ici est trop restreint : condamner ces tableaux grandioses, immenses, sanglans, fangeux et sublimes

aux proportions de la miniature, ne serait-ce pas une œuvre littéraire d'une mesquinerie à la fois ridicule et coupable? La révolution attend son Michel-Ange.

Je trace seulement ici quelques esquisses morales et historiques qui viennent à l'appui de mes idées, car je les sens se fortifier de partout. Les événemens allaient vite; trombes inouïes, ils emportaient tout, hommes et institutions, parce qu'ils manquaient d'un régulateur puissant, je ne dis pas d'un homme, mais d'une idée qui fût à la fois un frein à l'orgueil égoïste de la noblesse et à l'indignation destructive de ses adversaires. Tiraillée par tant de passions, l'ancienne société fut écartelée. Déjà ces trombes, qu'on nomme journées, lancées avec une impulsion incalculée, avaient broyé la popularité de Necker, renversé, démoli la Bastille pierre à pierre, mis à bas en une nuit les décombres de la féodalité, transporté de Versailles à Paris ce qui restait du trône, qu'on avait mis tant bien que mal aux Tuileries, avec le Roi, protégé par une accolade de Bailly; elles avaient enflammé les faubourgs, et labouré le Champ-de-Mars, en y élevant, en peu de jours

et comme par enchantement, ces talus, le plus vaste théâtre qui ait jamais été dressé par la main des hommes.

Alors Sébastien accomplissait ses dix-sept ans; il passait de l'adolescence à la jeunesse; il épanchait dans son patriotisme une effervescence comprimée ailleurs. Dans les discussions, il avait des éclats, des véhémences à effrayer.

M. Durangelle arriva enfin de Saint-Domingue, qu'il avait laissée dans une agitation de sinistre augure. Sa présence combla de joie Marguerite; il devait partir avec elle pour Bordeaux, rendez-vous assigné aux navires qui portaient leur fortune en lingots et en riches cargaisons. Marguerite quittait son amie avec un vif sentiment de regret; la veille du départ elle se ménagea une entrevue avec elle.

La demeure choisie par M. Latorvière donnait sur un des boulevards qui avoisinent les Invalides. Il se plaisait dans la retraite, non par amour pour ces courageuses méditations qui deviennent actions aussitôt que faire se peut, mais par défaillance de volonté. La conscience qu'il avait de sa faiblesse, le renversement de toutes ses idées, le

jetaient en de cruels découragemens. Alors il se réfugiait dans le silence de son jardin, qui lui semblait si paisible après les orages de la Constituante, orages qu'il contemplait du centre, où il s'asseyait inaperçu, sans influence. Son feu pour la révolution s'éteignait au milieu de la conflagration générale des esprits. Une âme ferme, lorsqu'elle est douée d'imagination, peut osciller dans ses opinions; mais elle gravite sans cesse autour des mêmes principes, et quand elle les a formulés, ils deviennent une conviction indéracinable. M. Latorvière ne cherchait qu'à se cacher dans sa nullité inoffensive.

Par une chaude journée du mois d'août 1790, les deux amies allèrent dans un cabinet de verdure au fond du jardin.

— Tu t'en vas, disait tristement Apolline, et l'année qui s'est écoulée ne se renouvellera jamais aussi douce pour nous; car le temps nous enlève de jour en jour cette fraîcheur d'amitié qui est tant!

— Hélas, oui, mon Apolline : mais tu m'écriras, tu me diras tout, n'est-ce pas?

— En peux-tu douter?

— Si tu sens ta force défaillir....

— Mais tu crois donc que je l'aime?

— Oh mon Dieu non! cette année vient de me le prouver, autant qu'il est possible : mais tu n'as pas d'enfans; ton mari n'a pas fréquenté impunément les salons du baron d'Holbach et de mademoiselle Quinault; efforce-toi d'oublier ce qu'il t'a dit lui-même.... Qu'il est inconséquent! Il te parle ainsi, et il t'aime! si tu le trompais, tu en aurais des remords, car il en souffrirait.

— Il y a des instans où je voudrais avoir ta piété.... Mais que puis-je dans ce bouleversement de toutes les croyances religieuses?

— Pourquoi n'essaies-tu pas des lectures édifiantes....Tu n'as peut-être jamais lu l'Évangile?

— Je ne l'ai jamais relu depuis mon enfance; alors je ne le comprenais pas.

— Oh! si tu savais de quel baume cette lecture pénètre! comme elle coule dans le vif des blessures du cœur! combien vite elle les soulage! combien on a honte de tant se plaindre, quand le Christ ne s'est jamais plaint, lui qui a surhumainement souffert! Combien d'abord le trop-plein de l'amour qu'on a s'écoule délicieusement dans

la prière ! et comme on est heureux enfin de l'aimer dans son mari, dans ses parens, dans ses amis ! Combien les autres affections en sont fortifiées et purifiées ! Alors, ma chère Apolline, tu te rendrais aux persuasions de la foi, cette parole de Dieu qu'on écoute intérieurement.

En lançant ces mots avec une tendre exaltation, la jeune femme pleura, et porta à ses paupières la main d'Apolline, qui murmurait : — Mais, ma chérie, il m'est impossible de croire ; j'ai essayé, je n'ai jamais pu : il me suffit de connaître mes devoirs et de les aimer.

— Tant mieux, si cela te suffit !

— Enfin que crains-tu ? Ne vois-tu pas qu'il est lui-même aussi raisonnable que moi ?

— Il est vrai : toutefois hier au soir j'ai observé, quand mon mari lui a proposé de venir à Bordeaux avec nous, qu'un tressaillement l'a pris et qu'il a tourné la tête en s'excusant sur ses travaux.

—Qu'y a-t-il de mal dans la reconnaissance qu'il nous porte à mon mari et à moi ? Est-ce que l'habitude de nous voir n'a pas amorti le danger ? Je te l'avoue, je suis heureuse de sa présence, et de sa

conversation brillante, animée; je ne lui reproche qu'un peu d'ironie, quand il discute avec mon mari. Il le raille de ne point prendre couleur à l'assemblée.

— Te rappelles-tu ce que je te disais?... Sébastien, à dix-sept ans, lui est déjà si supérieur!... Ah, pardon!...

— Est-ce que je ne le sais pas? reprit-elle d'un ton rêveur et traînant.

— Croirait-on que cet adolescent, d'un extérieur presque efféminé, soit capable d'une telle énergie!

— Cette énergie-là ne laisse pas que d'être effrayante parfois.

— Raison de plus pour m'écrire tes lettres comme elles te viendront, du fond du cœur.

— Je ne pensais qu'à la politique, reprit Apolline avec enjoûment; il ne me parle plus que de la fédération. Au Champ-de-Mars, il a brouetté la valeur d'un talus à lui seul. Il a péroré, il a électrisé les travailleurs. Le fat! n'est-il pas venu me dire qu'une jeune femme le surnommait le chérubin révolutionnaire?

Elle riait; et Marguerite essuyait ses larmes.

Puis Apolline fut fâchée d'être si gaie la veille du départ de son amie; elle causa posément, avec un naturel parfait, de façon à lui enlever toute crainte.

Elles sortirent du cabinet. — Il faudra bien, disait Marguerite, attiédir cette chaleur de patriotisme dont l'excès flétrirait son caractère. — A l'entrée du jardin, elles rencontrèrent M. Durangelle, engagé dans une discussion avec Sébastien; quand il aperçut sa femme, il alla lui parler de quelques préparatifs. Sébastien resta avec Apolline.

— De quoi vous parlait-elle? — dit-il brusquement. Cette parole fut lancée avant la réflexion.

— Que vous importe, monsieur? N'y a-t-il pas un peu d'inconvenance dans cette question?

Elle semblait stupéfaite. — Pardon, s'écria-t-il; je viens de m'exprimer comme un étourdi; mais j'ai tant peur de ce voyage de Bordeaux dans lequel on veut m'envelopper....

— Il n'en est plus question.

— Merci, merci!...

— De quoi, monsieur?...

— De quoi?... oh! Apolline!... — Puis il porte la main à son front, il recule comme devant une pensée funeste, et s'éloigne.

Apolline s'assied sur un banc, elle est fort émue elle-même; ces paroles se sont élancées du cœur; elles l'effraient et l'attendrissent à la fois.... Sans nul doute elle va en parler à son amie et lui demander des conseils. Elle rentre au salon, se jette sur un sofa, veut prendre sa broderie, et la rejette à l'instant pour rêver sans distraction. Enfin Sébastien paraît le chapeau à la main, triste, baissant les yeux. — Madame, dit-il avec confusion, tout à l'heure ma reconnaissance pour les bontés que vous avez eues pour moi, pauvre orphelin, s'est manifestée avec trop de vivacité peut-être.... Excusez-moi, et soyez bien persuadée que maintenant je ne sortirai plus du respect que je vous ai voué pour la vie. — Il salue, et sort sans oser la regarder.

Cette démarche évidemment étudiée, repentante, la toucha; mais elle lui inspira de ces idées à l'aide desquelles les passions se caressent et s'endorment pour se réveiller plus invincibles. Et que peuvent-elles, quand elles n'ont de frein que

dans nos moralités insaisissables, sans lien, sans aucune sanction divine, vapeurs dociles à tous les souffles, flexibles à tous les caprices de l'interprétation intéressée? Et remarquez que la passion est ici de bonne foi, sincèrement dupe. — Ce pauvre Sébastien, pensait-elle; il me demande pardon!... Oh! cette affection est gouvernable, je la maîtriserai. Il m'a promis du respect, il en a toujours eu pour moi, et certes, il n'y manquera pas, il s'est toujours montré trop reconnaissant envers mon mari pour l'offenser. Eh! ne suis-je pas sûre de moi-même? Allons, je n'alarmerai pas le départ de mon amie par cette inutile révélation; cela n'en vaut pas la peine. Le scrupule ne doit pas descendre jusque-là, quand on a la conscience d'avoir rempli son devoir. Ne lui ai-je pas parlé sévèrement? Je ne lui ai pas même répondu quand il est venu s'excuser. S'il renouvelait cette scène, alors rien ne me retiendrait, je demanderais des conseils à Marguerite... Je suis persuadée que la froideur de mon regard va le tourmenter, ce pauvre Sébastien!

Elle s'enfonça dans ces idées, les modifiant, se plaisant à les modifier, méditant toutes les nuances

qui se conciliaient avec le silence qu'elle adoptait, brodant par mouvemens instinctifs, revenant sur les mêmes images, et ne s'apercevant même pas du charme qu'elle goûtait à s'en occuper.

V.

Marguerite se jeta tout éplorée dans la chaise de poste, auprès de son mari; la voiture partit; Apolline éprouva un mouvement d'effroi, quand elle se vit seule et qu'elle jeta un coup d'œil sur le fauteuil vide que son amie avait coutume de placer auprès du sien. Il fallait que d'autres ha-

bitudes vinssent remplacer ces habitudes-là, qui se brisaient et qui lui avaient été chères.

Elle chercha, parmi les jeunes femmes qu'elle connaissait, celle dont les goûts s'accommoderaient le mieux avec les siens, et dont elle pourrait se faire une amie; mais les amitiés ne s'arrangent pas ainsi : quand on les calcule, elles ne trouvent pas de cohérence; on se donne beaucoup de peine pour n'arriver à rien : l'amitié ne saurait être un lien de circonstance. Puis elle les récusait toutes les unes après les autres; aucune d'entre elles ne remplaçait Marguerite. Celle-ci avait trop de penchant à la médisance, trop de légèreté dans le caractère, celle-là ne partageait pas ses opinions; l'une était trop froide, l'autre trop jolie.... oui, trop jolie! Elle aurait peut-être rougi de s'avouer ce motif de récusation, elle ne s'y arrêtait pas, elle passait vite.

On se voyait peu, pendant ces années de fermentation politique; et les affections du *chez soi* en étaient devenues plus tendres et plus resserrées. Chose singulière! au milieu des anxiétés de la révolution, de la terreur même, on imprimait l'*Almanach des Muses*, des romans remplis de

sentimentales frivolités ; les futilités de la vie avaient leur place à côté des arrêts de mort tracés partout. On écrivait des fadeurs, quand la guillotine décimait les têtes.

Heureux encore ceux qui avaient des consolations domestiques ! Sébastien, depuis le départ de Marguerite, semblait redoubler d'attentions pour Apolline. L'amour est souvent jaloux de l'amitié. Elle lui savait gré de ses égards ; chaque jour leur ramenait les mêmes plaisirs et les mêmes soucis. Elle punissait aujourd'hui par une réserve glaciale une expression un peu chaleureuse échappée la veille à Sébastien. Dans son inexpérience du cœur des femmes, il s'en désolait.

Elle passait d'habitude les soirées avec son mari et Sébastien, qui lisait à haute voix le journal ; elle ne le plaisantait plus comme autrefois ; son humeur était bien changée ; et si quelques visites venaient interrompre cette intimité, elle en souffrait. Un soir, M. Latorvière, lassé de politique, s'endormit ; la voix du jeune lecteur prit peu à peu un accent qui n'avait aucun rapport avec ce qu'il lisait, contraste qu'elle observa. Pendant cette préoccupation de Sébastien, une phrase

menaçante et toute révolutionnaire s'amollissait; les mots n'y étaient pour rien ; l'accentuation seule, plaintive, devenait un aveu. Il s'aperçut enfin de la distraction, tressaillit, jeta la feuille et se tut; elle ne le pria point de continuer. Un silence profond régnait dans l'appartement. Sébastien s'appuya la tête à l'angle du fauteuil d'Apolline.

— Vous devez vous faire mal, Sébastien? dit-elle.

— Non, madame, non; laissez-moi là, je suis bien. — Et il la regarda lire, car elle avait pris le journal interrompu : mais elle ne lisait pas.... La tête du jeune homme restait toujours sur l'angle aigu du fauteuil; elle n'osait plus lui dire qu'il devait se blesser; elle s'émut; son sein souleva la soie qui le couvrait, cette agitation gagna le jeune homme.... Il sentait la robe d'Apolline effleurer ses cheveux ; enfin la tête embrasée du jeune enthousiaste glissa sur l'épaule de la jeune femme.

A ce toucher, elle frissonne; la tête de Sébastien reste immobile; ses yeux sont à demi fermés.... Elle tremble que son mari ne s'éveille....

elle porte la main pour soulever le front de l'insensé.... Cette main, incertaine, tremblante par l'émotion qui la conduit mal, vient se placer sur une bouche qui s'ouvre pour y poser un baiser.

Elle le repousse : mais Sébastien joint les mains avec des yeux si supplians et si éloquens, qu'elle n'a de force que pour lui faire signe de sortir : il obéit.

VI.

— Oh ! j'écrirai à Marguerite aussitôt que j'aurai reçu une lettre d'elle, pensait Apolline. Elle resta tout le jour enfermée dans sa chambre. Le soir, Sébastien s'absenta ; elle continua à ne pas descendre de son appartement pendant la matinée, et Sébastien à sortir aussitôt après le dîner. Apol-

line, d'abord tranquillisée par ce mode d'existence, en éprouva bientôt tout le vide. Son mari, froid, mécontent des autres et de lui-même, ennuyé, soupirant après le repos et hésitant à donner sa démission, adressait de pesantes paroles à sa femme, et l'importunait de ses monotones doléances. Un soir il préluda par des bâillemens prolongés à la sieste dont il commençait à prendre l'habitude, et dit que les agitations des séances de l'assemblée le fatiguaient, qu'il s'allait mettre au lit. Apolline ne voulut pas appeler sa femme de chambre, et demeura seule; elle sentait le feu de quelques larmes sillonner sur ses joues. Il n'était que sept heures, Sébastien entra, prit son chapeau et allait sortir, quand elle lui dit avec une expression presque dédaigneuse :

— Où allez-vous ce soir, monsieur ?

— Au théâtre National; on joue une tragédie de Chénier.

— Vous allez aux Jacobins aussi ?

— Oui, madame.

— Vous y avez fait une motion avant-hier ?

— Il est vrai, contre ces monstres de modérés.

—Pauvre jeune homme! sans expérience, vous vous jetez dans l'orage révolutionnaire.

— Puissé-je y mourir! dit-il en s'appuyant le poing sur le front.... Ah! si du moins vous me souteniez par quelques consolations affectueuses!

— Ne savez-vous donc pas que j'ai de l'amitié pour vous? ne vous l'ai-je pas prouvé?

— Je sais tout cela, madame.... Mais non, non, vous n'avez pas pitié de ce que je souffre.... Apolline, vous me faites mourir.—Il tomba pâle et défaillant dans un fauteuil.

— Mon Dieu! Eh! c'est vous qui me désespérez, Sébastien! s'écria-t-elle. Sébastien!

— Eh bien! ayez quelque indulgence, pardonnez à mes tourmens.... Vous me plaignez, n'est-ce pas? Vous voulez me guérir par vos conseils?... Ne craignez rien, Apolline, et laissez-moi votre main. Je me sens mieux, grondez-moi maintenant, j'écouterai, j'obéirai; heureux d'écouter, d'obéir. Vous me reprochez l'âpreté de mes opinions; c'est vous, c'est vous qui m'abreuvez de cette amertume que je répands dans mes paroles.... Oh! n'ayez pas peur! un instant de confiance; il me soulagera tant!

— Eh bien ! je vous parlerai comme une mère parle à son fils.

— Une mère! Vous êtes trop jeune, trop belle, pour être ma mère. Vous ! ma mère ! Oh ! vous êtes bien cruelle!

— Vous m'ôtez tout courage.

— Ne pensez pas que ceci soit calculé ; voyez comme les paroles me tombent des lèvres sans effort, avec un doux abattement... Tenez, voici le premier moment de bonheur que j'ai depuis un an; je ne vous dirai pas pourquoi.... Je porte une âme tendre et bonne, Apolline, telle que la vôtre; j'aime mon pays, je donnerais mon sang pour la liberté et pour l'amour, les deux cultes de mon cœur. Mais la férocité n'entre pas dans ce cœur; cela est impossible. Oh ! vous le savez bien ! Le désespoir, un désespoir fixe m'exaspère et me rend presque fou ; alors je hais la société à force d'amour; je la voudrais tout autre qu'elle est; et si j'étais convaincu que la mort de quelques hommes pût amener de grandes améliorations à toutes ces misères qui pullulent, je voterais ces morts-là sans regret : mais il est bien difficile d'acquérir cette conviction... Je voudrais

respirer un peu de bonheur, moi aussi; cet air rafraîchirait mes idées, qui s'enflamment comme un sang malade dans ma tête; il me calmerait.... Eh! ne voyez-vous pas que je suis plus calme rien qu'à voir un peu de compassion dans vos yeux... Grondez-moi donc maintenant.

Elle était si bouleversée de cette simple et forte éloquence du sentiment, elle était si dominée par ces yeux pleins d'une ardente expression, qu'elle ne put que pleurer.

— Apolline, murmura-t-il, laissez tomber une de vos larmes sur mon front... car il est brûlant! Pourquoi pleurez-vous? vous n'êtes donc pas heureuse, vous aussi?... Alors je vous trouve bien admirable de n'avoir pas de haine au cœur.... C'est peut-être que votre cœur n'est pas comme le mien, il ne met pas tout son avenir dans une idée... Qu'est-ce que je vous demande? de vouloir bien m'écouter parler, de me permettre de tenir votre main dans la mienne et de la promener douce et fraîche sur mon front.... de vous écouter, vous dont la voix est si perlée, voix que je rêverais si tendre, si j'étais à deux genoux devant cette harmonie et le mouve-

ment de vos lèvres... Pourquoi ne parlez-vous donc pas ?

— Vous êtes en délire, Sébastien, et je suis coupable de ne pas vous interrompre. Finissez, finissez, je vous en prie ; et, si j'ai du pouvoir sur vous, je le veux. — Il laissa échapper sa main, elle alla se rasseoir.

— Vous avez raison, reprit-il avec un sourire farouche ; plusieurs années de souffrances sont largement payées par ces quelques éclairs de votre compassion.

Elle ne répondit pas, elle n'avait plus de voix pour répondre. En ce moment, on apporta une lettre de Bordeaux ; elle pâlit en la recevant ; cette pâleur n'échappa point à Sébastien, quand elle se leva et passa dans un cabinet pour lire sans être observée. Elle eut peur de pleurer devant lui.

A peine se fut-elle assise dans le cabinet qu'elle entendit les pas de Sébastien résonner sur le parquet de la salle. — Il s'en va, — pensa-t-elle. Elle en éprouva un mouvement de joie. Non ; il n'était point parti : il s'était rapproché de la porte du cabinet, à pas légers, afin de recueillir les mou-

vemens et peut-être les soupirs d'Apolline. Voici la lettre de son amie.

Bordeaux, septembre 1790.

« Vais-je, en commençant cette lettre, me « plaindre des ennuis de notre séparation? Je « sens mon pauvre cœur gonflé de larmes; les « laisser couler me soulage. Je pleure et je me « demande pourquoi. N'ai-je pas un bon mari « auprès de moi? une chère enfant qui a de « beaux yeux bleus qui m'aiment et me cher- « chent sans cesse pour obtenir des approbations, « des encouragemens? Je suis donc bien folle « d'être tout en larmes, comme je le suis en cet « instant!

« Vois-tu, ma chère Apolline, j'avais si bien « assimilé ma vie à la tienne, à ces habitudes « d'exister, de descendre au salon, de me pro- « mener au jardin, d'écouter ton clavecin, et « les vives discussions de Sébastien; ce m'était « un parti si bien pris d'aller toujours selon ces « régularités, que, tout cela venant à me man- « quer à la fois, il me semble que je me suis dé- « tachée de mon cœur et que je l'ai laissé là-bas

« où tu es. Je cherche à réparer l'incomplet de « mon existence, j'embrasse plus souvent ma fille, « je suis avec mon mari le plus souvent que je « puis, et je prie avec plus de ferveur....

« Tu vas me demander pourquoi je me suis « alors obstinée à suivre M. Durangelle à Bor- « deaux, puisqu'il me laissait libre de rester à « Paris? Sans doute, tu as raison, il m'était loi- « sible de prendre ce bonheur de demeurer auprès « de toi : mais je savais aussi que le devoir d'une « épouse est de suivre son mari partout où une « femme peut aller, et je me trouve heureuse, « malgré ces pleurs qui coulent, de la résolution « que j'ai accomplie. Où serait le mérite, s'il n'y « avait privation ?

« Maintenant, il est utile que je m'oublie un « peu pour m'occuper de toi. Tu te rappelles ta « promesse de me tracer toutes tes impressions, « de ne me rien cacher. Songe que, si tu entres « pour moi, qui suis ton amie sincère, dans une « voie de dissimulation, tu t'abandonneras toi- « même, et ces commencemens de... (comment « dirai-je pour ne pas te blesser?) d'affection ani- « mée que tu éprouvais pour Sébastien, se dé-

« velopperont, envahiront tes pensées.... Oh! je « ne veux pas prévoir un tel malheur! Tu étais « guérie à mon départ, je le crois du moins. « Sébastien paraît fort occupé; il s'est lancé dans « la politique : il va au ministère, au club, ou « au théâtre. Dis-lui donc, toutefois avec les « ménagemens que ta délicatesse t'inspirera, dis- « lui que son effervescence patriotique est voisine « des excès.... Oh! que le temps est noir à l'hori- « zon de la politique! Qu'y a-t-il derrière les « nuages qui se forment et s'échauffent? Des « orages de sang peut-être.... Tout ceci est bien « triste! Donne des conseils à Sébastien, mais ne « te laisse pas aller à le gronder souvent, ces « gronderies-là seraient trop dangereuses. Sur- « tout de la franchise; et garde-toi de transiger « avec toi-même. Adieu.

« MARGUERITE. »

Elle laissa tomber la lettre sur le secrétaire, et se couvrit le visage de ses mains, un visage tout en feu, puis redevenu pâle.... Il se fit en elle une douloureuse attention; elle comprit et parcourut tous les progrès de la passion sur la volonté dé-

bilitante; alors, honteuse, effrayée, elle résolut de tout avouer à Marguerite; elle prit la plume, traça sur un feuillet des lignes à peine lisibles; mais ce désordre et le nom de Sébastien répété souvent en disaient assez. En écrivant, elle ne put étouffer des soupirs, des sanglots.... Soudain, la porte heurtée avec force s'ouvre, Sébastien entre, saisit le papier, et dit : — Vous écrivez à Marguerite, Madame?

— Eh bien?...

— Eh bien! vous ne finirez pas cette lettre.

— Pourquoi?

— Parce que vous m'aimez. — Il brûle à la bougie la lettre commencée. — Et parce que je t'aime, ajoute-t-il en se jetant à ses pieds.

— Levez-vous, murmure-t-elle; vous êtes effrayant; levez-vous.... Si vous abusez de la stupeur où je suis, je vous mépriserai. — Il se lève, et se retire à quelques pas.

— Vous me connaissez mal, Apolline, dit-il; rien de vous que par votre libre volonté. Je n'ai point mérité la défiance que vous me témoignez.... J'ai souffert en silence, comme je suis encore capable de souffrir, si vous me l'ordonnez.... mais,

de grâce, n'écrivez à Marguerite rien de ce qui touche à mon malheureux amour. Pourquoi profaner ce qui doit être mystère? Est-ce un crime de vous aimer, si cet amour se plie à toutes vos idées? Où est la faute, si votre Sébastien, heureux d'un geste, d'une parole, vous obéit, façonné à tous vos vouloirs? Qu'avez-vous à craindre?... Si vous laissez un regard pénétrer dans cette affection, tout le charme en sera perdu.

— Eh! qui vous dit que j'y trouve du charme? D'où vous est venu cet orgueil soudain, inexplicable, outrageant?

— Ah! pardon, madame; pardon!

Son audace, tout à l'heure si pleine, semblait s'être fondue; sa voix, son geste, son sourire mélancolique suppliaient; plus de jeune homme fort et impétueux! un adolescent timide lui parlait, les yeux baissés, avec je ne sais quel attrait magique.

— Monsieur, reprit-elle en cherchant à rendre sévères les accens de sa voix, vous n'avez pas le droit d'examiner mes actions.... Vous dites que vous m'aimez, je le crois; je suis de moitié dans les bons offices qui vous ont été rendus ici;

vous pensez vrai aussi, en vous réclamant de l'affection que j'ai pour vous.... J'écrirai à Marguerite, et je lui écrirai ce que je voudrai. Vous me parlez de votre déférence à mes volontés, eh bien! prouvez-la-moi en me laissant libre. — Les larmes lui vinrent aux yeux; il salua, et quitta le cabinet à l'instant même.

Il était temps qu'il sortît, car l'effort que s'imposait Apolline l'épuisait.... Elle voulut reprendre la plume, et écrire; elle ne sut que méditer, immobile et les yeux attachés sur les premières lignes de sa lettre.... qui ne fut pas terminée ce soir-là.

VII.

Oh ! que la passion est habile à se leurrer ! qu'elle a de génie à se créer des semblans et des prétextes ! Qu'elle est profonde cette diplomatie intérieure qui s'agite autour de la conscience assoupie, endormie par degrés ! en quels enivremens elle aime à se plonger jusqu'à ce qu'elle

en vienne à l'oubli de la vertu ! Vertiges pleins de délices qui vous laissent devant les chagrins et les remords, joies qui rendent les joues pâles et les fronts soucieux, essences de la vie dans lesquelles on boit tout un avenir en peu d'instans, capitulations secrètes et qui se mentent à elles-mêmes, il faut vous fuir pour être heureux.... Jeunes gens qui voulez marcher forts dans vos carrières, jeunes femmes qui n'avez plus d'autre foi que celle d'une pudeur instinctive, gardez-vous de ces prétextes, doux et presque insensibles courans qui vous portent, par molles ondulations, en face des rapides tournoiemens de l'abîme.

Elle avait interrompu sa lettre : elle eut des occupations domestiques, le lendemain; elle était souffrante, paresseuse; plusieurs jours passèrent, elle n'écrivit pas. Elle étudiait Sébastien, triste, mais docile, et s'efforçant de se faire pardonner un aveu qui avait été si vite excusé; il craignait qu'elle ne partît pour Bordeaux; et se montrait, quand il causait ou se promenait avec elle, si timidement affectueux, qu'elle vint à penser qu'il y avait de l'injustice à se défier de lui. Leur

mélancolie disparut enfin ; ils se trouvaient charmés l'un de l'autre; et sans se parler d'amour, ils s'exaltaient par une confiance, dupe d'elle-même, et qui n'avait pas d'arrière-pensée encore, parce qu'elle se saisissait de la nouveauté du bonheur présent.

Alors elle écrivit à Marguerite une de ces lettres verbeuses et adroites par lesquelles les femmes savent si bien éluder ce qu'elles ont intérêt à cacher.

VIII.

Cette situation de l'âme, charmante d'abord, puis animée, ne tarda pas à s'altérer au sein des inquiétudes et des soucis. Elle aimait à se parer pour Sébastien, pour entendre dire lorsqu'ils se promenaient sur les boulevards : « Le joli couple! » Ces paroles, ou l'attention des pro-

meneurs qu'elle traduisait ainsi, l'enchantaient; alors une étreinte silencieuse, un regard, commençaient une courte exaltation que sa raison cherchait à réprimer. Au sein d'un bonheur pur et consacré, il n'est pas besoin de s'exciter sans cesse, de s'enfiévrer ainsi : la monotonie y a même des douceurs : mais dans une liaison cachée, il faut que les sensations aillent croissant; si elles n'augmentent, elles s'attiédissent et s'éteignent.

Il semble ensuite qu'au milieu des époques travaillées par les passions politiques, les affections s'animent et s'imprègnent de je ne sais quelle électricité. Ainsi on se dévoue mieux et plus vite, on aime d'un plus tendre ou d'un plus délirant amour, tandis que dans les époques de relâchement social, la molle facilité des liaisons les rend sans charmes, tout émoussées.

L'homme à qui la puissance de son génie oratoire donnait les rênes de la révolution à tenir, Mirabeau, effrayait par son immoralité et sa corruption ceux qui cherchaient à se rallier à lui pour combattre la désorganisation ultra-révolutionnaire. Immense par son orgueil comme par

ses facultés, déjà tout rongé par un lèvain morbide, honteux, mortel, le visage altéré par la débauche et stigmatisé de hideuses pustules, il s'écriait avec audace à la tribune : — « La popularité « que j'ambitionne, et dont j'ai eu l'honneur de « jouir, n'est pas un faible roseau; c'est en terre « que je veux l'enraciner sur les bases de la « droiture et de la justice. » Et ce Mirabeau parlait ainsi au sortir de son riche hôtel, acheté avec l'or de la cour, orné des splendeurs du luxe et de la bibliothéque de Buffon; il parlait ainsi le lendemain d'une orgie chez une danseuse de l'Opéra! Tout stipendié, tout mourant qu'il était, il exerçait encore la dictature du génie.

Robespierre se levait pour le combattre, mais timidement encore; les Jacobins vociféraient contre le despotisme de Mirabeau; alors il s'écriait en fureur : — Silence aux trente voix! — Et tout se taisait.

Luttes avec les factions, luttes avec les affaires dont on l'accablait, luttes plus terribles encore, luttes avec la débauche, il voulait suffire à toutes; il allait de l'une à l'autre; tout affaibli, tout alourdi, il se réveillait de ses commencemens de

mort, il s'élançait de ses bains chargés de sublimé corrosif pour monter à la tribune, ou présider à des discussions, ou tenir tête au plaisir; il ne voulait pas d'une demi-existence, il voulait descendre tout vivant dans la mort

Il tomba malade, et s'entoura de fleurs; la France fut en émoi. Les haines des partis firent trève devant l'imminence d'une si grande perte; sa porte fut assiégée par toutes les opinions; les foules étaient debout et en permanence sur les places publiques; des bulletins notaient les phases de sa maladie heure par heure. Il aimait la vie, mais son courage ne fut pas effrayé de perdre tant de jouissances à la fois; il se regarda, il s'étudia mourir. — « Tu es un grand médecin, « disait-il à Cabanis, mais il est un plus grand « médecin que toi; celui qui fit le vent qui ren- « verse tout, l'eau qui pénètre et féconde tout, « le feu qui vivifie tout. »

Il mourut!.... C'est pour lui qu'on devait instituer le Panthéon!... Mais qu'est-il, ce Panthéon? une triste hôtellerie, témoignage pompeux de nos mobilités; une révolution y emménage des morts qu'une autre révolution force à

déménager : nous ne sommes pas plus fidèles à Dieu qu'à nos reconnaissances nationales.

Le convoi de Mirabeau fut une ovation, une apothéose : le cortége serpentait immense le long des quais, dans les rues; l'Assemblée en corps, la commune de Paris, les sociétés populaires, les juges des tribunaux, les ministres, les comités des sections, la garde nationale, la foule surtout, la foule, le deuil, le clergé, les accords de la musique ou sombre et morne, ou perçant comme les cris aigus de la douleur, élevaient cette funèbre cérémonie jusqu'au grandiose de notre immortalité terrestre. Les fenêtres étaient brillantes de jolies femmes, vêtues avec une séduisante coquetterie, contrastes dignes de Mirabeau : la gloire, la mort et la volupté étaient là.

Robespierre marchait aussi dans ce cortége; et, deux ans à peine écoulés, il devait faire décréter l'enlèvement outrageux des cendres du grand homme qu'il suivait; Marat devait y entrer aussi pour tomber de là dans un égout.

Confondu dans les rangs de l'Assemblée Nationale, M. Latorvière assistait à ce triomphe funé-

raire. Sébastien et Apolline vinrent jeter un coup d'œil sur le cercueil qui contenait les restes périssables de Mirabeau; mais comme une passion véhémente se sent toujours plus grande que tout ce qui l'entoure, ils se fatiguèrent de ce spectacle qui les enlevait aux ravissemens qu'ils portaient en eux-mêmes; ils se promenèrent sur les boulevards. Avril commençait; l'air s'infiltrait des émanations printanières, et la volupté germait comme les plantes, s'épanouissait comme les fleurs.

— Ainsi, disait la rêveuse Apolline, vous pensez, Sébastien, que tout Mirabeau est enfermé dans le cercueil que nous avons vu passer?

— Oui, tout Mirabeau est là : mais ses pensées sont répandues dans le monde; elles s'y mêleront à d'autres et concourront au progrès de la raison humaine.

— Et son âme!

— L'âme, c'est la vie; dès que la vie n'est plus, l'âme n'est plus.

— Vous êtes désolant!... Hélas! mon mari a toutes vos opinions philosophiques. J'aurais grand besoin d'appeler à mon aide celles de Marguerite.

— Faiblesses, superstitions, Apolline; misères que tout cela! L'amour et la liberté sont les seuls biens dignes d'envie, le reste ne vaut pas la peine qu'on se baisse pour le ramasser à terre. Une couronne de roi serait là, que, loin d'en souiller mon front, je la briserais et l'enfoncerais d'un coup de pied dans la fange. La liberté ennoblit le cœur et le rend digne de l'amour, d'un amour comme le mien.... Tu fronces le sourcil; tes yeux charmans veulent exprimer la colère.... Oh! tes yeux, tiens, je brûle de les couvrir de baisers.

— Si quelqu'un marchait derrière nous! — Elle regarda avec inquiétude.

— Personne, Apolline; le boulevard est désert. Viens dans la campagne, où mes paroles ne t'effraient pas....

— Alors elles m'épouvanteront bien davantage : vous êtes incorrigible. Eh quoi! cette affection qui nous a fait la vie si douce depuis quelques mois, vous voulez la profaner, l'empoisonner; plus rien ne sera, si vous ôtez de notre amitié ce calme dont je suis si heureuse.

— Vous, heureuse!... Non, vous ne l'êtes pas! Et le suis-je, moi? Vos scrupules de vertu ne sont-

ils pas mon supplice? ne faut-il pas me plier chaque jour sur le chevalet des convenances et sourire aux tortures que vous m'y faites endurer? Y suis-je assez docile! est-ce assez comme cela! êtes-vous satisfaite de ma constance à souffrir? Savez-vous que j'ai là, dans la tête et dans le cœur, des ongles de feu qui s'y enfoncent et s'y promènent en tous sens? vous inquiétez-vous de la pâleur de mes joues?... J'en meurs!... En avez-vous souci? avez-vous quelque attention pour si peu?

— Oh! c'est horrible! s'écria-t-elle; me traiter ainsi, moi!... pauvre Apolline!... — Elle se prit à pleurer en baissant la tête, de peur qu'un passant ne vînt à remarquer ses larmes. Il regardait de l'autre côté du boulevard; ils allaient en silence, sans trop savoir où ils allaient; leurs yeux se rencontrèrent enfin. — Oh mon Dieu! il pleure, s'écria Apolline.

— J'ai regret de ce que je viens de te dire.... Pardon, pardon!... Dis-moi que tu me pardonnes.

— Ne le sais-tu pas, Sébastien? — Leurs bras se serrent l'un contre l'autre; ils prolongent cette étreinte en marchant; elle veut ensuite

ressaisir l'ascendant qui, de jour en jour, lui échappe.

— Mon Sébastien, reprend-elle, vous aviez été plus calme ces mois derniers; pourquoi ce changement?... Si je ne perdais que moi, je vous donnerais mon sang et ma vie, si un de vos désirs me les demandait. Mais, vous ne l'ignorez pas, mon mari m'aime; cette affection, triste et concentrée comme son caractère, est tout ce qui le retient sur cette terre; que cette affection vienne à lui manquer et c'est une existence perdue que la sienne. Me condamnerez-vous à envelopper mes démarches d'un mystère honteux? êtes-vous sûr que ce mystère ne sera jamais mis en défaut? Vous savez aussi....

— Je sais que vous avez d'excellentes réponses à tout, reprit-il d'une voix brève.

— Sébastien! Sébastien! vous mettez des impossibilités entre vous et moi, entre nos deux amitiés.

— Amitiés!.... Sans cesse renouveler ainsi mon supplice, disait-il d'un accent étouffé : je n'y tiens plus. Tu sais combien je t'aime, et tu me parles aussi froidement! Oh! c'est mal!... Ne

songes-tu pas aussi à me quitter? Tu veux aller à Bordeaux!

— Ne l'ai-je pas promis?... En vérité, vous me tourmentez!...

— Ah! je vous tourmente!! murmurait-il en pâlissant; je vous tourmente!!

— Oui, Sébastien; mais ce tourment, c'est ma vie. — La joie brilla sur le visage du jeune homme; Apolline combattait entre la peur et l'amour. Ils rentrent, car le vent fraîchissait, et cette promenade les avait lassés. Elle s'assied; debout devant elle, il la contemple; enfin, hors de lui, il l'entoure de ses bras.... Elle le repousse encore, s'élance et se renferme dans sa chambre.... mais avec l'enivrement du baiser.

Elle fut plusieurs jours sans descendre de chez elle, et prétexta un malaise plus moral que physique. Elle résolut d'écrire à Marguerite, et de lui annoncer qu'elle allait enfin se rendre à Bordeaux. M. Latorvière en était attristé.

Il déjeûnait silencieusement avec Sébastien, et négligeait les mets servis devant lui: — Mon cher ami, lui disait-il, Apolline veut aller à Bordeaux : sa présence m'est bien pré-

cieuse, vous le savez; elle est si bonne, si prompte à me consoler quand messieurs vos jacobins me menacent dans leurs diatribes écrites avec du fiel, de la boue et du sang.... — Il regarda autour de lui craignant que les domestiques ne fussent pas sortis. — Vous savez, continua-t-il, que je n'ai de bonheur que par elle, eh bien! elle veut partir. Elle n'est pas là, voyez comme nos repas sont tristes! Elle prétend que ce voyage est nécessaire à sa santé; elle se portait à merveille, il y a huit jours. Dites-lui donc, mon cher ami, combien je serais malheureux, si elle s'en allait de Paris sans moi. L'Assemblée Constituante doit bientôt être dissoute; alors, j'irai où elle voudra, mais qu'elle attende. Montez chez elle, après le déjeûner, et persuadez-la; quoique vos opinions soient bien exagérées, elle a confiance en vous. — Ces paroles, prononcées avec abattement, torturaient le malheureux jeune homme.

— Madame Latorvière, répondit-il, m'a plus d'une fois parlé du désir que son amie a de la revoir; mais je suis convaincu que, si vous lui manifestez vivement le chagrin que vous causerait son départ, il ne sera pas besoin que je lui parle...,

C'est à vous de vous expliquer avec chaleur.... Vous êtes toujours si modéré! — Un mouvement de lèvres ironique accompagna ces derniers mots.

— Taisez-vous, petit jacobin; je vous gâte, en vérité : vous aussi, je vous aime trop.

— Oui, jacobin, vous avez raison, et des plus purs; je suis las de faire des discours et des motions. Monsieur Veto appelle les émigrés et les Prussiens à son secours; ma place est à la frontière, j'y vais, et je dirai merci au boulet qui m'entrera dans la poitrine en me clouant à la terre.

— Partir pour l'armée! dit Latorvière; vous aussi, vous me quittez!...

— Alors, elle ne vous laissera plus, elle!

— Vous voulez mourir!

— Représentant du peuple, est-ce qu'il n'est pas beau de mourir sur un champ de bataille, en criant : *Vive la liberté!*

— C'est juste, dit Latorvière en baissant les yeux sur son assiette. Et quand vous êtes-vous enrôlé?

— Hier au soir.

— Quand partez-vous?

— Demain, avec mes camarades.... Notre bataillon est à Metz..... Vous m'avez tenu lieu de père, pardonnez-moi d'avoir disposé de moi sans votre autorisation ; c'est pour la France!... Allons! point de pleurs!... Je ne quitte pas sans regret une maison où.... j'ai été l'objet d'une amitié qui m'était et qui m'est encore si douce!... Mais il serait beau vraiment de voir pleurer un volontaire!...— Il se leva de table; il avait honte et frayeur de son émotion, les sanglots lui coupaient la voix.

Latorvière monta chez sa femme; elle sommeillait un peu, il s'assit à son chevet, et quoique l'heure de partir pour l'Assemblée s'approchât, il la regarda dormir; cet assoupissement était agité; elle avança la main hors des rideaux en murmurant : — Oh!... retirez-vous!... allez-vous-en! — Puis elle se réveilla.

— Quoi, ma bonne amie?

— Vous êtes là!

— Depuis quelques instans; je te regardais. Qu'avais-tu?

— Moi!... Rien.

— Tu parlais dans ton sommeil...

— Et qu'ai-je dit, s'écria-t-elle avec une inquiétude marquée; qu'ai-je dit?

— Des paroles confuses; je n'ai entendu que ces mots : « Retirez-vous, allez-vous-en. » Tu rêvais peut-être?

— Oui, je rêvais.

— Ma bonne Apolline, tu n'iras certainement pas à Bordeaux, tu ne voudras pas m'abandonner seul ici avec les ennuis que me donne l'Assemblée.

— N'avez-vous pas Sébastien qui vous tiendra compagnie?

— Lui! ce petit démon; il part.

— Il part!

— Pour l'armée; il s'est enrôlé volontaire.

— Ah! mon Dieu! — Ce cri fut si déchirant qu'il en fut alarmé : mais elle se calma, sourit, et trouva assez de présence d'esprit pour lui faire oublier cette impression; elle donna même des accens maternels à ses plaintes. Les femmes sont toujours habiles à prêter à leurs sentimens la physionomie la plus convenable.

— Alors tu n'iras point à Bordeaux, répétait

Latorvière avec une joie qui faisait mal à la jeune femme.

— Je vous l'ai déjà dit, — reprit-elle avec douceur. Il partit pour la séance. Quelques instans après un domestique remit à Apolline le billet suivant :

« Madame, votre voyage est inutile; ce n'est « point à vous de partir, mais à moi; je viens de « prendre du service dans l'armée. La liberté et « la patrie ont besoin de cœurs dévoués, ardens; « le mien l'est, car il sait aimer; il saura mourir « aussi.... Descendrez-vous recevoir mes adieux?

« SÉBASTIEN. »

Elle pleura, puis elle se demanda si elle devait répondre à ce billet... Je ne le reverrai peut-être plus, se disait-elle; au moins qu'il ait un souvenir de moi. Elle se lève et écrit ces mots :

« Je descendrai demain vous faire mes adieux, « Sébastien. Ne craignez pas que je vous ou- « blie jamais : mais, de grâce, ne vous jetez pas « dans tous les dangers qui vous seront offerts; « songez aussi à la femme que vous dites aimer. « Voici les cheveux que vous m'avez si sou-

« vent demandés. Adieu. Oh ! je suis bien triste,
« allez.

« APOLLINE. »

Elle plie la lettre, y cache une boucle de ses cheveux, sonne, et la lui fait remettre. Le lendemain elle se donna des apparences de courage, descendit au déjeûner, et n'osa pas combattre la résolution du jeune homme. Le dévouement à la patrie allait du même essor que les espérances de liberté, d'égalité, de gloire, de bien-être social; époque grande et que voudraient rapetisser les ennemis de ce qui porte un caractère sublime, des formes colossales!

Pâle, vraiment malade, rassemblant mal ses idées, elle se traîna jusqu'à son fauteuil, appuyée sur le bras de son mari. Sébastien contemplait cette douleur, et telle est la passion, qu'il en était heureux; mais rien qu'à l'écouter parler son énergie s'évanouissait. Le déjeûner fut sombre, silencieux, rapide; l'heure du départ s'approchait.

Enfin, Sébastien se lève brusquement : — Sébastien, lui dit Apolline, qui sembla puiser du

courage dans l'excès même de son chagrin; Sébastien, vous allez combattre les ennemis de votre pays, c'est bien.... mais souvenez-vous que vous seriez coupable envers les personnes qui vous aiment et qui vous aimeront toujours, si vous vous exposiez témérairement au danger; faites bravement votre devoir, mais ne faites jamais plus.

— Je vous le promets, madame; ma chère bienfaitrice, je vous le promets; et si je meurs, souvenez-vous de moi. — Il embrassa Latorvière, qui observait cette scène avec une morne taciturnité.... mais ce ne fut qu'en chancelant comme un homme ivre que Sébastien s'arracha des bras d'Apolline, qui, debout et l'œil voilé, semblait pétrifiée par sa douleur.

IX.

Les sociétés et les individus cèdent souvent aux mêmes impulsions. Les liens qui rattachent les hommes à Dieu et les hommes entre eux, sont des nécessités de sociabilité et de bonheur : l'âme, abandonnée à ses passions, ne sait plus où se prendre pour s'arrêter ; la société agitée se fatigue

en désordre, se crée des apparences de paix, transige avec le malaise, met du rouge sur sa pâleur, imite la force et la santé, autant que possible, ou bien entre en des convulsions effroyables; il n'y a plus de liens de Dieu à elle, d'elle à chacun de ses membres.

La révolution de 89 s'est lancée dans des tourmentes ensanglantées qu'on sait, parce que d'un côté une cour impie, hideusement corrompue, vaniteusement égoïste, s'est opposée au développement du progrès, et que, de l'autre côté, la Convention, triomphante dans cette lutte désespérée, a voulu reconstruire la société sans liens religieux [1]. La révolution de 89, comme Mirabeau, avait bien du sang gâté.

Et pourtant cette révolution a fait des choses admirables, sublimes. Elle sut accomplir tout ce que permettait son principe; elle nous a légué un

[1] Le culte de la déesse Raison et de la Théophilanthropie n'étaient point des religions, mais plutôt des cultes théâtrals et dérisoires. Le catholicisme de l'empire évolutionnait comme la garde aux revues. Le catholicisme romain est déjà en dehors de la question, et s'affaisse dans une léthargie qui peut être longue encore.

grand courage à imiter, des excès à éviter, une œuvre immense à poursuivre, guidés par un autre principe à la fois divin et démocratique.

Près de dix-huit mois s'étaient écoulés; le sang de l'infortuné Louis XVI allait bientôt mouiller les planches d'un échafaud, élevé en face de son palais. La Convention préparait ce jugement terrible. M. Latorvière était rentré au sein de l'obscurité d'où il n'aurait jamais dû sortir; il vivait dans la retraite, affligé du spectacle de la révolution précipitée en des crises renaissant d'elles-mêmes. Silencieux, morose, il renfermait tout ce qui lui restait de pensée et d'affection en sa femme, dont la beauté s'élevait devant lui, fleur gracieuse et triste.

Il était venu à ce degré de faiblesse qu'il redoutait la lecture des feuilles publiques; il sortait rarement, et ne se promenait qu'autour de sa maison, sur les boulevards, avec des frayeurs dont Apolline était honteuse : mais elle lui cachait ces impressions-là, car il lui disait souvent : — Apolline, je n'ai plus que toi à aimer; « grâce à toi j'ai encore un peu de bonheur à « vivre; si tu m'étais enlevée, je me tuerais. » —

Dans les circonstances critiques les hommes faibles ne savent se résoudre qu'à la mort; l'homme fort agit jusqu'à ce qu'il en soit empêché; il vit, il souffre, il triomphe, ou il meurt à propos et utilement.

Dans sa correspondance avec Marguerite, Apolline éludait toujours la proposition qu'elle lui faisait souvent de venir s'établir auprès d'elle. L'amitié était absorbée par l'amour. Il ne s'agissait plus maintenant de transactions ; entretenue par les lettres de Sébastien à Latorvière, lettres dont elle interprétait en silence les expressions, la passion était devenue toute puissante. Apolline espérait revoir Sébastien à Paris : le danger éloigné n'avait plus les apparences du danger; elle le souhaitait.

Un matin elle lisait le journal, son mari se promenait mélancoliquement dans la chambre, quand elle s'écria : — Ah ! il est blessé ! — La feuille lui échappe.

— Qui donc ?

— Sébastien. — Elle perd connaissance; il lui saisit la main, puis, la trouvant froide, glacée, il la rejette.... Mouvement de désespoir concentré !

incident muet qui explique la sombre inertie de ce caractère ! drame intérieur, dénoué par un geste, par un silence méditatif et douloureux devant une jeune femme évanouie ! Péripétie terrible et qui n'a pas de témoin ! Il la regarde évanouie, et peut-être la voudrait-il morte.... Mais il l'aime, il s'émeut, une larme s'arrête et vacille aux bords de sa paupière ; son teint bilieux se colore un peu ; il saisit des sels sur la cheminée, soulève le corps souple d'Apolline, qui rouvre enfin les yeux.

— Sébastien, dit-elle languissamment, il est peut-être mourant dans une ambulance, peut-être mort.... Il faut y aller !

— Oui, Apolline.

— Si tu n'y vas pas, j'irai, moi.

— Je t'assure que j'y veux aller moi-même.

— Nous ne devons pas le laisser mourir sans secours.

— Sans nul doute, ma chère amie.

— Des étrangers à son chevet !... Ah ! peut-être est-il gisant sur la paille !... Pars.... mon bon ami ; il n'y a pas de danger à ce voyage !

Latorvière éprouva une honte secrète et ter-

rible à ces paroles d'une douceur si accablante : mais il répondit seulement qu'il ne craignait rien, puisqu'il s'agissait de rassurer Apolline sur le sort de Sébastien. Il s'efforçait de la calmer : le saisissement et les anxiétés de la jeune femme avaient été trop soudains et trop vifs pour qu'elle eût la force de s'observer ; chaque naïveté de sa douleur déchirait son mari, qui s'était habitué à taire ses impressions. Il manquait de ce courage qu'il faut, dans les occasions décisives, pour manifester ce qu'on éprouve. Il partit le soir même.

La blessure de Sébastien était dangereuse ; on fut inquiet de sa vie : cependant quelques semaines après l'arrivée de Latorvière, il put être transporté à Paris, et supporter l'émotion de revoir Apolline.

La revoir !... ce bonheur lui donnait des forces ; il contribua à lui rendre la santé : mais l'amour se cachait derrière ces incidens. Apolline ne devait-elle pas ses soins au pauvre blessé? Comme elle en était prodigue ! comme la passion se saisissait de tout ce qui pouvait la nourrir ! Elle s'asseyait auprès de son fauteuil, le posait commodément, lisait devant lui pour le distraire, le soulevait

quand il voulait marcher.... Avec quels tendres regards il la remerciait ! Elle se croyait en sûreté contre les observations de son mari ; le bonheur est si aveugle !

Un jour il s'assoupit, la tête appuyée sur l'épaule d'Apolline ; elle n'osa pas le réveiller ; elle attendit, elle regarda, elle s'attendrit, et quand il rouvrit les yeux, il s'excusa si bien, qu'elle n'eut pas même la pensée de le gronder. Ces promenades au jardin, ces forces qui revenaient si vite par le charme de se sentir aimé, ces paroles passionnées qu'elle ne condamnait plus, ces irritations qu'ils recherchaient l'un l'autre, ces affaissemens graduels de la volonté, aucune pensée divine à opposer à tant de séductions, ces langueurs qui brillaient sous les cils des paupières, ces luttes.... Enfin, un jour, elle se laissa aller dans ses bras en murmurant : — Ah, malheureux ! vous allez rouvrir votre blessure !

X.

Un matin, trois mois après, on entend une détonation d'arme à feu dans la chambre de M. Latorvière.... Apolline épouvantée accourt, entre.. . Il gisait mort, la tête fracassée.... Sur son secrétaire étaient ces lignes écrites d'une main tremblante :

« Adieu, Apolline !... L'existence m'est devenue « odieuse depuis que je sais que tu ne m'aimes « plus, et que Sébastien est heureux par ton amour. « Adieu, je meurs afin de n'être plus un obstacle « à votre bonheur. »

Sébastien s'étant élancé aussi dans l'appartement... il va presque heurter Apolline, évanouie auprès de son mari étendu sans vie ; les doigts crispés de l'infortunée tiennent encore le papier où elle a lu des mots qui lui mettent au cœur des remords qui vivront autant qu'elle.

XI.

La plaine de Marengo s'étendait vaste, encadrée de montagnes et couverte en ce moment de tentes, de caissons, de canons, d'hommes et des feux à demi éteints des bivouacs; l'horizon commençait à s'éclairer de quelques lueurs d'aurore, les deux armées semblaient encore endormies.

Peut-être Bonaparte et Mélas, les yeux attachés sur leurs cartes, méditaient-ils les moyens de destruction les plus prompts et les plus décisifs; chacun d'eux calculait l'anéantissement de l'armée ennemie qui dormait. Que de nobles cœurs, que d'affections pleines de vie et d'espérance seront brisés par les balles et la mitraille! Que de mères, de sœurs et d'amantes pleureront sous le treillage ou dans la chaumière; car c'est là surtout qu'on aime! L'homme est-il donc si peu qu'il faille éparpiller ses membres et verser son sang pour des ambitions?... Mais ces républicains se battent encore pour la patrie; leur mort n'est pas une énigme capricieuse qui part de la tête d'un seul et pour la gloire d'un seul; le mot de liberté est encore écrit sur leurs drapeaux déchirés par les batailles d'Italie, et ces jeunes braves qui dorment sur la terre pourront glorieusement dormir dessous.

A quelque distance des sentinelles avancées de ses tirailleurs, un jeune colonel achevait sa ronde suivi d'un commandant; il regardait en silence à travers la nuit, recueilli au moindre bruit. Ce jeune colonel, c'était Sébastien; son courage

avait souvent excité l'admiration de ses chefs et de ses camarades; promu déjà à un grade brillant, il restait froid aux éloges et aux récompenses.

Le commandant debout près de lui était aussi un volontaire intrépide, patriote et pur; il ne comprenait rien à l'abattement de son ami, car la liberté triomphait alors de la coalition des rois. Sébastien ne reprenait son énergie que la veille d'un combat; le lendemain il retombait dans sa mélancolie.

— Vous êtes bien silencieux, mon colonel! vous si brillant un jour de combat! Sans doute les Autrichiens sont bien nombreux : mais nous les avons enfoncés plus d'une fois, et Desaix nous arrive au pas de charge avec sa division.

— Ma tristesse n'est pas telle que vous la supposez... Commandant, si je suis tué, vous ferez parvenir ces lettres à leur adresse.

— Soit : mais, reprit-il en riant, je les recommanderai au capitaine, qui les recommandera au lieutenant, qui les recommandera au sous-lieutenant.... Vous comprenez que ces précautions-là ne sont pas inutiles dans un coup de

feu comme celui dont nous allons être régalés au nom de la république.

On entendit des pas de chevaux; les sentinelles, qui étaient prévenues, continuèrent leur faction. Le général en chef suivi de quelques officiers parcourait la ligne; il alla droit au colonel. — Très bien, colonel; vos deux bataillons, dit-il de cette voix si séduisante quand il la rendait affectueuse, vos deux bataillons sont bien postés : je suis content de votre zèle. Commandant, vous échelonnerez les deux autres bataillons en vous rapprochant de la ligne. Adieu, colonel; défendez-vous là sans songer à la retraite : vous serez soutenu par une demi-batterie.

— Oui, général. — Descendu de cheval, Bonaparte examina avec sa longue-vue la position des ennemis, resta un instant pensif, puis se remit en selle, partit et disparut dans l'obscurité qui s'éclaircissait de moment en moment. Sébastien donna avec calme ses ordres au commandant, et il resta seul, les bras croisés.

— Qu'il est heureux! pensait-il en le voyant s'éloigner légèrement; il ne paraît tourmenté par aucun souvenir... Moi, le remords d'avoir tué

le bonheur d'Apolline semble avoir flétri jusqu'à mon courage et les distinctions qu'il m'attire ; tous les bons sentimens que j'avais en sont altérés. Il est intrépide lui aussi ; mais sa valeur est pure comme son caractère. L'influence d'un malheur mérité se répand sur toute la vie. Il n'est pas jusqu'aux ordres du jour où je suis honorablement cité, qui ne me torturent. Je sens que je ne mérite pas ces éloges..... car je n'ai pas de courage, j'ai du désespoir.

On entendit bientôt après battre la diane dans le camp : l'armée française se réveilla gaîment pour combattre, et le jeune colonel déploya, pour soutenir les premières attaques, ce sang-froid brillant qui électrisait ses soldats.

XII.

Dans une jolie chambre à coucher qui donnait sur un jardin et sur la campagne boisée qui environne Meudon, en descendant vers Paris, Apolline est étendue sur un lit de repos. Comme elle avait vieilli en peu d'années ! Que sa langueur l'avait maigrie ! On devinait toutefois à la délicatesse de ses traits qu'elle avait dû être belle.

Marguerite était venue s'établir auprès d'elle

avec son mari ; elle la consolait par tous les moyens que son amitié imaginait.... il est des chagrins dont on ne guérit jamais entièrement. La vie matérielle allait bien encore chez Apolline : mais la vie du cœur était morte. Elle avait essayé des distractions de la société, qui se reconstituait galante, éprise du plaisir et brillante : puis, après de vains efforts, cette société l'avait importunée ; elle tomba malade.

Sébastien avait été trouvé mort sur le champ de bataille à Marengo, la poitrine traversée par une balle ; aucun de ses soldats ne le vit tomber ; un grand nombre d'entre eux gisait autour de lui.

On cacha le plus long-temps qu'il fut possible cette mort à la malheureuse Apolline : il fallut la lui apprendre, et lui remettre la lettre d'adieux qu'il avait écrite sur le champ de bataille. Depuis ce jour sa santé déclina plus visiblement ; ses forces l'abandonnèrent ; elle ne se levait déjà plus que pour se coucher sur ce lit de repos d'où elle apercevait la campagne.

Le retour de Bonaparte annonçait visiblement ses intentions de despotisme. Apolline n'aimait plus que par souvenir, et ce que Sébastien avait aimé ;

elle parut plus agitée ; toutes les grandes secousses politiques ébranlaient ses souvenirs.

— La voilà morte aussi , disait-elle tristement à son amie ; la voilà morte cette liberté qu'il aimait tant !... Sébastien !... nous ne pouvions plus nous revoir et nous aimer !... Il s'est fait tuer pour elle.

— Éloigne ces tristes pensées ; regarde le ciel, où il est.

— Il n'y croyait pas... Tiens , je t'aime, Marguerite , parce que tu me parles souvent de lui.

— Tu m'inquiètes, ta main est froide... Songe à Celui que Sébastien contemple, au Dieu de miséricorde.

— Quelle âme tendre il avait !... Tu prononces bien souvent le nom de Sébastien, Marguerite ?

— J'ai prié tant de fois pour lui !...

— Que tu es heureuse de pouvoir prier !... Moi, j'ai toujours sous les yeux l'image de mon mari sanglant.

— Apolline...

— Écoute, écoute-moi..... Ne comprends-tu pas que ce sont mes dernières paroles ?

— J'ai encore l'espoir...

— Je sens bien que je meurs, moi... Ne sonne pas!... Je veux être seule avec toi, je veux parler de lui jusqu'au dernier moment.

— Qu'une idée, sinon pieuse, du moins consolante, te vienne soulager... Si dans l'éternité....

— Il n'y croyait pas.

— Il t'aimait tant, Apolline, qu'il a peut-être espéré en une vie meilleure...

— Oh! notre faute est bien expiée...

— Oui, tu as pleuré. Dieu est tout miséricordieux... Les âmes qui se sont aimées ici-bas doivent se chercher et s'aimer au ciel, attirées par un charme ineffable, divin, immortel!... Va, il a invoqué ton souvenir en expirant; il a eu cette espérance.... N'en as-tu pas besoin, toi aussi?

Elle s'inclinait à son chevet, et semblait vouloir communiquer à la mourante ces pensées qui aident à mourir, et qu'alors il est si fortifiant d'avoir eues toute la vie! La tendresse avec laquelle furent prononcées ces paroles émut Apolline, qui éleva les mains et les yeux au ciel, et les abaissa pour ne plus les relever.

TROISIÈME OMBRAGE.

LE CHEVALIER D'A***.

PRÉLUDE.

PRÉLUDE.

N'EST-CE pas à force de nous exagérer le bonheur idéal que nous nous rendons malheureux? Ne sont-ce pas les splendeurs de l'imagination qui éclairent trop les misères de nos réalités? Oui, sans doute, cette faculté de tout embellir a ses tourmens et ses joies, mais elle est ce qu'il y a

de plus noble, de plus exquis, dans notre nature. Le bonheur ne doit pas ressembler à une grande route monotone, plantée d'arbres égaux qui brisent les rayons du soleil; la diversité est nécessaire à qui voyage et à qui vit : j'aime assez que la vie monte et baisse. Le fond du bonheur doit donc être l'habitude, mais une habitude, pour ainsi dire, brodée par cette imagination que l'affection donne presque toujours.

S'en prendre à des impossibilités, s'y épuiser, c'est se créer des malheurs, et au nombre des impossibilités, en fait de bonheur, je range tout ce qui est coupable. J'admets un délire couronné de succès et de mystère, tôt ou tard le chagrin arrive et réagit; il revêt toutes les formes pour s'introduire dans votre joie et la corrompre. Si tous les malheurs ne sont pas éclatans, ils n'en sont pas moins réels; ne rongent-ils pas sourdement au cœur du bonheur domestique?

Écoutez! nos institutions sont mal réglées, puisqu'elles ne sont plus en rapport avec la réalité des choses. Les dissonances sociales éclatent de toutes parts; l'instrument n'est plus d'accord, il faut en rétablir l'harmonie : sans nul doute;

mais le mal est aussi dans les mœurs et dans les fausses idées reçues. Les modernes exagérations qui contrastent avec les atonies régnantes sont les symptômes de la maladie sociale. Au milieu de ces simagrées qui ne veulent ni limite, ni frein, au milieu de cet échange d'élégans mensonges, rien de plus rare qu'une passion vraie, constante, durable, qui va toujours s'asseoir au même foyer et en user le marbre.

Combien peu de nos fièvres, ou réelles, ou jouées, résisteraient à l'analyse qui soulèverait l'un après l'autre les replis du cœur! Que de vanité s'y mêle quelquefois, à défaut de l'intérêt matériel! Nous mettons presque partout l'amour-propre à la place de l'amour; nous ne voulons guère que ce qui est extérieur et remarqué.

La passion est aussi parfois le produit d'une énervation fébrile de la volonté. Une femme doit, pour s'enorgueillir d'un hommage passionné, étudier l'homme qui le présente. Qu'est-ce, si l'intelligence, qui s'affectionne jusqu'à l'oubli des convenances et des devoirs, est débilitée par une éducation mal dirigée? qu'est-ce, si cette tête s'est appauvrie et détériorée? Peu de chose; et il n'y a

pas là de quoi flatter. Lui offrir les ruines d'une jeune intelligence, une déraison, qui quelquefois même se fait honneur de sa décrépitude de vingt ans, c'est presque une injure.

En parlant ainsi, Bargevilier regarda fixement Maximilien, qui parut embarrassé. Ce soir-là, on était allé dans une partie du parc qui donnait sur une pièce d'eau entourée de saules aux branches pleureuses; la solitude y plaisait par un silence quelquefois troublé par des chants d'oiseaux et une petite chute d'eau plutôt faite pour l'oreille que pour l'œil. Rien d'aussi ridicule que ces *niagaras* de jardin, hauts de six pieds, rochers maçonnés, et dont l'antiquité se badigeonne tous les ans : mais cachez sous des arbres et des plantes cette eau qui tombe et bruit; que des cailloux inégaux, des quartiers de roche animent le courant par la résistance, vous obtiendrez des murmures harmonieux, des rêveries près de ces murmures.

Écoutez! continua Bargevilier : cette prostration des forces de la volonté peut être la cause de bien des malheurs; elle conduit quelquefois même à la démence; car la folie n'est pas ce que pensent les

physiologistes exclusifs qui ne regardent qu'à l'instrument de la pensée, encore quand il est désorganisé : ce dérangement dans les fonctions de l'organisme est le résultat d'une impulsion animique trop forte sur un seul point et annihilée sur les autres. Préoccupez-vous trop vivement et trop long-temps d'une pensée absorbante, négligez l'exercice de vos autres facultés dans cette dangereuse contemplation, et à coup sûr votre raison, quelque puissante qu'elle soit, cessera d'être dans son état normal[1]. Les hommes qui ont force d'intelligence prennent et quittent la méditation quand bon leur semble : leur volonté tient les idées et les passions comme par la bride.

Peu d'hommes ont cette trempe de caractère. Le mal provient de nos vicieuses éducations, qui ne mettent pas nos facultés en équilibre.

Quelques unes de ces vérités se trouveront mises en action dans le récit que vous allez entendre. Et ce sont des heureuses fortunes pour mes manies

[1] L'étude de la phrénologie, considérée comme étude de l'instrument dont se sert l'âme, est très utile à la morale et à l'avenir de l'éducation dans tous les pays : Spurzheim l'envisageait ainsi.

conteuses que de si beaux ombrages, un temps si pur, des attentions si bienveillantes. La narration y coule d'elle-même avec ses fantaisies et ses caprices, mais aussi avec ses enseignemens cachés sous les fleurs de la parole.

RÉCIT.

LE CHEVALIER D'A***.

I.

Les violences politiques amènent presque toujours leurs réactions : la terreur avait eu la sienne, arrêtée par le 18 fructidor ; mais le directoire, mou, empanaché, corrompu, méprisé, tomba, bientôt après, plutôt devant le dédain de l'opinion que devant les baïonnettes des grenadiers

de Bonaparte. L'échafaud n'était plus en permanence; le sang était lavé, effacé; on dansait; le bal régnait sur les imaginations excitées par les gracieuses licences du costume grec. On aimait tout ce qui faisait spectacle, ou, pour mieux dire, on se faisait spectacle de tout; on vivait sur la place publique, dans les jardins, sur les boulevards; la frénésie du plaisir allait tête levée; ce chaos, enivré jusqu'au délire, brillait de tout l'éclat d'un luxe rajeuni. La nation attendait le bien-être comme toujours; elle était lasse de ce long et sanglant travail de notre révolution. Bonaparte comprit que cette lassitude permettrait tout despotisme qui, par pudeur, garderait le nom de liberté.

Il comprit cela, et, avec une audace pleine d'habileté, il exécuta ce qu'il avait compris. Nul homme ne savait mieux que lui la puissance du vouloir. Dédaigner ainsi, c'est pouvoir beaucoup: mais il fallait dédaigner pour relever, consolider, au nom des principes proclamés; c'est ce qu'il ne fit pas. Il absorba tous ces principes dans son individualité; il crut les personnifier en lui; il développa l'égalité en confisquant la liberté;

puis il voulut nous en donner l'équivalent et la monnaie en victoires : il n'en existe pas; ce peut être une glorieuse distraction de quelques années, voilà tout. S'il avait réuni, à la sublimité de son génie, la probité sublime de Washington, il eût été un être complet dans l'idéalisme le plus élevé. Il n'a été qu'un grand homme de transition.

L'héritage du directoire consistait surtout en immoralités de toutes sortes; il songea à trier ce qu'il y avait de plus présentable dans ces immoralités, et à imposer silence à l'énergie des hommes purs, minorité qu'il travaillait à amoindrir. Il flattait tous les partis, il gardait auprès de lui la métaphysique de Sieyes, parce qu'il agissait derrière les nuages embrouillés de cette métaphysique. Là encore la conscience manquait; là encore l'égoïsme a triomphé, et s'est fortifié de tous les égoïsmes qui gravitaient autour de lui.

Il en était là de sa destinée; toutes les imaginations, comme toutes les espérances, étaient remplies de lui. Sa figure pâle, maigre, ses longs cheveux plats, son austérité, l'orientalisme de sa diction, ce regard vague et fixe qui plongeait dans l'avenir, tout paraissait extraordinaire en lui; des

circonstances inouïes lui avaient balayé le terrain jusqu'au trône; et, au besoin, plus d'un de ses valets se serait couché dans la fange et le sang pour éviter une tache à ses pieds consulaires.

Un soir de la première année de son consulat, il y avait affluence à l'Opéra; il y devait assister. Deux loges seulement étaient vides dans la salle. Les muscadins, les monarchiens, les incroyables, quelques montagnards, des officiers revêtus d'uniformes déjà plus élégans, des femmes dont les tuniques grecques laissaient en liberté les blanches épaules, avaient envahi les loges et les galeries; le peuple était serré au parterre et aux sommités de la salle; il ne demandait que des émotions, lui; Bonaparte était son émotion d'alors.

On comprenait une attente vivement excitée au fond de ce bruissement de paroles; les mots de grand homme, de libérateur, de héros, de vainqueur de l'Italie à travers les expressions bien plus rares de liberté et de constitution, s'échappaient de ces foyers d'agitation. Sur le devant d'une loge étaient trois jeunes gens d'une toilette exempte des exagérations à la mode. Un d'eux, pâle, s'appuyait sur le velours de la rampe, et

semblait ne point connaître les deux personnes assises auprès de lui. Il appelait l'attention par la noblesse soucieuse empreinte sur son large front et la sérénité méditative de son regard ; sa forte préoccupation planait sur la foule comme ses rêveries solitaires sur la vie : c'était un de ces hommes si rares qui méditent, dès leur jeunesse, comment ils ouvriront les veines de leur existence pour infiltrer goutte à goutte ce qu'ils ont de bonheur, de pensées et de sang pur dans les veines du corps social. L'inquiétude était à l'aurore de son talent : mais cette rosée de larmes une fois tombée, il devait briller plus lumineux, réparant ses forces et son éclat dans l'étude des hommes et des choses. Il avait rapporté de ses voyages une habitude de méditation solitaire et une taciturnité un peu sauvage peut-être : mais sa conversation, dès qu'elle s'animait, séduisait par une douceur et une élégance infinie.

A côté de lui se tenait un jeune homme dont la physionomie annonçait un jugement ferme mais un peu froid. Son ami, plus jeune encore, n'avait rien d'extraordinaire : sa figure était douce, mélancolique ; il parlait peu, et son maintien

trahissait je ne sais quoi d'inquiet ; du reste, ses manières révélaient la distinction et la politesse de son caractère. Les deux jeunes gens s'entretenaient à mi-voix ; et l'étranger paraissait distrait.

— Mon cher chevalier (car, grâce au premier consul et à la marche du gouvernement, je puis te donner ce titre), en vérité l'incohérence de tes paroles me fait peine. Dans quelle incertitude de toi-même je te vois plongé ! quel fruit des éducations en dehors des faits ! Je ne te dis point de soutenir le gouvernement actuel si tes opinions ne sont pas en sa faveur ; mais donne une direction quelconque à tes idées ; ne flotte pas dans je ne sais quel vague rêveur sans but ; il appauvrit l'intelligence, détériore les facultés, les habitue à de molles insignifiances. Plus on se sent de l'attrait pour ces mélancolies, plus on doit se nourrir d'études positives, fortes, substantielles.

— Il faudrait, mon cher ami, avoir goût à quelque chose.

— Ajoute qu'il faudrait avoir une volonté aussi. Il est important de se vaincre soi-même, de s'imposer des labeurs, de les accomplir, de

s'arracher du cœur des pensées douces et amollissantes ; plus on s'y complaît, plus il faut se faire violence, en secouer le charme. Il faut savoir pétrir son cœur à volonté, y étouffer l'amour, au besoin ; on en souffre : mais ce n'est qu'à ce prix souvent qu'on devient un homme remarquable. Le plus grand malheur qui puisse arriver c'est de tourbillonner d'une pensée à une autre, d'une préoccupation à une autre, sans relâche, sans avoir le temps de respirer; cette mobilité est funeste au repos, les idées et les sensations se heurtent, vous tourmentent. On gagne toujours à mettre du sérieux dans sa vie. Il est des tristesses que je conçois volontiers, avec lesquelles je suis prêt à pleurer; mais ce ne sont point ces tristesses de découragement, ces oisivetés d'une douleur niaise, tout en lieux communs ou en trivialités affectées, qui prend toujours sur le sens commun. Il est une tristesse bien rare et qui ne peut être légitimée que par l'événement, c'est celle d'un esprit supérieur qui a l'instinct et la prévision des douleurs de la mission qu'il doit accomplir.

L'étranger entendit ces derniers mots et tres-

saillit; cet étranger, c'était René. Le duc de Montmorency parut en ce moment dans une loge; René et lui s'adressèrent un léger salut.

— Ce n'est pas le malheur d'une force aussi élevée qui te tourmente, continua le jeune homme en baissant la voix; nourris-toi d'utiles travaux, étudie les lois, et la philosophie dans ses rapports avec la société : marque ton passage ici-bas, sinon par quelques résultats, du moins par quelques efforts. Il n'est point de sphère limitée où il n'y ait un peu de bien à faire.

— Telle est mon intention, répondit-il avec une distraction nonchalante et comme importuné par les conseils de son ami, telle est mon intention.... Mais personne encore! — Et il montra une loge vide entre les colonnes de l'avant-scène.

— Personne encore, — dit le jeune homme en se retournant vers l'autre loge. Il se fit un grand mouvement, la porte de cette loge s'ouvrit avec fracas et promptitude, comme si tout obstacle devait se briser devant l'homme qui entrait. Bonaparte, accompagné de Duroc, Lannes, Berthier, du chevaleresque Junot et de quelques officiers supérieurs, paraît; il est salué de vives ac-

clamations ; toutes les lorgnettes, tous les regards, sont pendant quelques instans tournés sur lui ; il s'incline un peu comme pour lever la tête plus haut après ; un sourire plein de charme, une attrayante bienveillance, animent son visage, qui reprend bientôt son expression pensive. C'était le salut fait à la gloire et au génie.

Presque au même instant, le chevalier d'A*** s'agita sur son fauteuil : la porte de l'autre loge s'ouvrit doucement ; quelques personnes y prirent place ; au milieu d'elles se distinguait une jeune femme d'une beauté déjà célèbre. Un murmure flatteur et empressé parcourut les loges et le parterre ; les têtes ondulèrent penchées vers elle. C'était le salut fait à la beauté.

L'exquise et chaste toilette de la jeune femme faisait harmonie avec la suave pureté de ses traits et l'élégance de sa taille ; l'éclat de sa beauté était d'autant plus éblouissant et plus prompt à charmer qu'il partait d'une âme où tous les nobles sentimens avaient leur source ; sa modestie et sa timidité même ne voilaient légèrement cet éclat que pour lui donner un attrait plus particulier ; la fraîcheur de son sourire naissait de la fraîcheur

de ses pensées. Ce sourire suffisait à récompenser le talent; elle l'inspirait par ses approbations, même par son silence et sa manière d'écouter; elle le dirigeait toujours vers l'idée de l'exquis et du mieux; son suffrage préparait, formait presqu'un succès; et auprès d'elle l'amitié avait un caractère passionné. La charmante mobilité de sa physionomie, la délicatesse de ses façons de voir; son entraînement vers tout ce qui est belle originalité, puissance de talent, puissance de vertu, élévation de courage; son penchant vers l'idéalité qui console, une douce teinte de rêverie, répandaient mille enchantemens autour d'elle. C'était Psyché, mais Psyché chrétienne.

L'orchestre s'anima et commença l'ouverture; le rideau se leva. La musique d'alors se déclamait plus qu'elle ne se chantait : mais aussi le drame n'était pas un accessoire comme aujourd'hui; l'action intéressait par elle-même. Bonaparte y prêtait peu d'attention; il semblait quelquefois comme assoupi dans ses pensées; plus le travail intérieur de l'âme est actif, plus il semble imposer d'immobilité au corps.

L'attention du chevalier d'A*** se concentrait

dans la loge de l'avant-scène, et, jusqu'à la fin de la pièce, son regard s'y reposa.

Un peu avant le baisser du rideau, il sortit, entraînant son ami dans le groupe des personnes qui attendaient sous le vestibule le passage de Bonaparte; il arriva saluant avec affabilité, et recueillant d'un air de bonté souveraine les témoignages de dévouement qui éclataient à son aspect.

La jeune femme sortit un peu embarrassée de l'admiration qu'elle excitait; mais ce léger embarras était une grâce de plus. En allant à sa voiture, elle rendit à l'ami du chevalier d'A*** le salut qu'il lui avait adressé.

— Quoi! s'écria-t-il, vous la connaissez; elle, Amélie?

— J'ai cet honneur : mais, par malheur, mes travaux et mes nouvelles fonctions me privent souvent du plaisir de me présenter à son hôtel.

— Eh bien! m'y présenterez-vous?

Il médita un peu et répondit : — Les connaissances que vous y ferez ne peuvent que vous être honorables et utiles.

II.

L'HÔTEL Necker était le rendez-vous de la brillante société de ce temps : Amélie l'occupait. L'Europe jouissait alors de quelques jours de paix, ou plutôt de trève. La France et la coalition s'arrêtaient l'une devant l'autre, comme les héros d'Homère avant d'engager leur combat à mort. Hélas ! ce n'était plus pour des principes utiles à réaliser

qu'on allait se battre et imbiber la terre de sang, mais pour un homme qui croyait les représenter, et qui les détruisait victoire après victoire. On respirait toutefois; la société éparse se reformait. Dans ce salon se rencontraient madame de Staël, M. de Narbonne, la duchesse de Luynes, la duchesse de Chevreuse, les Montmorency, Lucien Bonaparte; Murat, Eugène Beauharnais, Bernadotte, tous trois destinés à la royauté; le général Lafayette, continuant par son opposition une illustre carrière si belle dans son unité patriotique; Moreau, qui aurait dû mourir pour la France; Masséna, vainqueur à Zurich; l'intrépide Junot; Gérard et Talma; Camille Jordan, et Ballanche, qui devait, un jour, composer son oraison funèbre avec un style pur et limpide comme des pleurs; La Harpe, parfois retranché dans sa morgue pédantesque; les plus illustres étrangers, la duchesse de Devonshire, le prince d'Orange, fils du stathouder, Erskine, Adair, Fox, honneur de l'Angleterre, et que la France éclairée accueillait avec admiration. Au milieu de ces nombreuses réunions se distinguait madame de Staël, la tête souvent ornée d'un schall de couleur éclatante,

roulé en turban; ses traits un peu prononcés s'embellissaient dans les momens d'inspiration; un dithyrambe varié, tantôt revêtu de formes fines et moqueuses, tantôt pittoresque, étincelant d'images rapides, charmait en découlant de ses lèvres; elle se laissait peut-être trop dominer par le plaisir qu'elle éprouvait elle-même de ses paroles; lancée trop haut dans l'idéalisme, elle s'y oubliait un peu quelquefois; elle se jouait des contradictions, tantôt les attaquant de front, tantôt les tournant avec adresse, parfois éludant la difficulté par un trait vif, ou une plaisanterie toujours empreinte d'atticisme.

Le chevalier d'A*** avait été présenté chez Amélie, un soir que René devait y lire quelques fragmens d'un épisode de l'un de ses ouvrages. L'étrangeté harmonieuse et sublime de cette prose blessait quelques critiques secs et froids; mais elle charmait les esprits les plus distingués du cercle. Benjamin Constant et madame de Staël, qui affectionnaient l'école allemande et la largeur de ses vues, applaudissaient vivement. La Harpe était ébranlé et comme désorienté dans ses habitudes d'admiration; il disait au jeune auteur :

— Si vous voulez vous enfermer avec moi seulement quelques heures, ce temps nous suffira pour effacer les taches qui font crier si haut vos censeurs. — Dans la jeunesse du talent, il faut souvent tenir aux défauts que l'on a. Tout imitateur est comme non avenu; le style, c'est la physionomie de la pensée.

Rempli d'admiration, le chevalier s'était placé assez près d'Amélie et de madame de Staël, et il avait trop de bonheur pour ne pas tout admirer. Ses regards ne quittaient pas Amélie; il s'enivrait de l'angélique suavité de son sourire, de la beauté de ses poses, si attrayantes par leur naturel; mais, par timidité, il ne hasardait que peu de mots dans la conversation.

— Il y a dans cette prose, disait-il, un éclat et une expression poétique qui jettent dans la rêverie.

Benjamin Constant leva vers lui ses yeux bleus qui brillaient, pleins de douceur, sous les longues boucles de ses blonds cheveux.

— Vous avez raison, monsieur; l'attrait de la poésie est d'autant plus puissant sur nous, que c'est par l'harmonie et la pensée qu'elle déve-

loppe ce besoin d'expansion qui existe dans tout homme.

— La poésie n'est-elle pas, dit Amélie en regardant madame de Staël, tout ce qui nous rapproche du bon et du beau? Il me semble qu'il y a une poésie dans les actions comme dans les paroles.

— Fort bien, ma jeune amie, répondit-elle; et c'est précisément lorsque la société tend à se prosaïser, à se pétrifier, qu'il faut développer les idées que l'on a de la poésie. Voyez comme la parole poétique prend de la force à jaillir d'une action poétique! La seule poésie forte et vivace est celle qui n'est point imitée, et dans laquelle se fond la vie du poète à son insu. Toutes les natures de convention font pitié, quand elles veulent sortir de leur honnête médiocrité; mais, par malheur, la rêverie peut devenir une mode comme le persiflage, comme l'impudence, comme n'importe quoi. Permis à vous, monsieur, continua-t-elle en se tournant vers René, permis à vous de rêver; votre beau talent, votre avenir, et nos jouissances intellectuelles s'en trouveront bien. Les rêveries sont les élans de l'imagination vers l'infini et l'in-

connu ; elles en rapportent toujours des perceptions, qu'elles formulent ; elles idéalisent, puis viennent d'autres hommes qui réalisent ; c'est en ce sens que la haute poésie est un dévouement. A qui est-il accordé de réaliser ce qu'il a conçu ? Il y faudrait un trop heureux concours de circonstances, une véritable prédestination. Dans une sphère plus rapprochée, le poète combat la léthargie morale qui menace les vieilles sociétés ; il les rajeunit et les ravive. C'est aujourd'hui plus que jamais saison de faire de la poésie, quand Bonaparte se prépare à faire du prosaïsme despotique, prosaïsme d'autant plus dangereux, qu'il saura l'envelopper de gloire.

On l'admirait ; mais dès qu'elle eut prononcé le nom du premier consul, plusieurs personnes s'éloignèrent avec le moins d'affectation possible.

— La rêverie, dit René, ne peut avoir la puissance que vous avez définie, madame, que quand elle se combine avec la science de ce qui est, et avec une attention persévérante.

— Alors, monsieur, dit Amélie, n'est-ce pas là ce qu'on nomme génie? vous pourriez nous le dire. — La timidité avec laquelle ce compliment

senti fut prononcé y ajoutait encore. René s'inclina.

— Oui, reprit Benjamin Constant, la méditation ne doit pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, ruminer à vide; il faut qu'elle pose et mette en harmonie des matériaux, car la rêverie fortifie les forts et affaiblit les faibles.

La conversation continua sur ce sujet, et plus d'une fois le chevalier d'A*** remarqua que son ami attachait ses regards sur lui.

Quelques jours après, il avait quitté Paris, chargé par le gouvernement d'une mission diplomatique; il était parti satisfait de laisser son jeune ami dans une société où il pourrait se former l'esprit à de saines pensées : mais cette époque, toute chevaleresque aussi, vouait aux femmes et à la beauté un culte élégant, poli, passionné! Le chevalier intéressait par sa distinction un peu silencieuse.... devant Amélie, il paraissait comme absorbé.

Amélie ne regardait les admirations qui naissaient autour d'elle que comme des hommages poétiques; mais elle ne laissa pas que de s'alarmer des assiduités du jeune d'A***; elle re-

trouvait partout sur son passage cet œil fixe, et parfois étrange. Le chevalier se sentait entraîné vers Amélie par un attachement chaque jour plus irrésistible. Que pouvait-il lui demander! De l'amitié? Non; l'amour ne veut être échangé que par l'amour, et Amélie n'avait à lui offrir qu'une affectueuse compassion. Ah! cette pitié, quelque ingénieuse qu'elle soit dans ses indirectes consolations, devient presque une injure à l'exaltation enivrée.

— La toilette est la poésie des femmes, disait-il un jour à M. de Montmorency; on le comprend surtout auprès d'Amélie, toujours parée avec une simplicité délicieuse. Sa physionomie participe à la fois des types grecs et français : c'est la pureté de l'un et la gracieuseté de l'autre, et ce sentiment poétique qu'elle y mêle l'élève jusqu'à l'idéal.

— Oui, répondit en souriant M. de Montmorency, mais il est dangereux de trop s'en apercevoir, et prudent de ne pas franchir les limites de la poésie. — Ce conseil fut donné avec une urbanité spirituelle; mais fut-il suivi?...

Ce soir-là, le chevalier d'A*** vit danser Amélie; elle dansa une de ces gavottes que Vestris

croyait avoir inventées, parce qu'il en avait indiqué les figures : mais Amélie y mettait tant de grâces et d'idées, que l'œuvre du maître disparaissait dans l'improvisation des poses de la belle et pudique bayadère. Tantôt elle agitait, vive, folâtre, son léger tambourin, et fuyait avec des mouvemens ondulés, ravissans; on eût dit la Galatée de Virgile cachant derrière les saules sa tête espiègle, mais sans qu'on osât la suivre; tantôt elle s'avançait mollement inclinée, imitant par instinct les attitudes des statues grecques. Les nuances les plus soudaines et les plus fugitives de la pensée se succédaient rendues visibles, bien harmoniées avec la musique. L'âme s'y manifestait et animait tout; l'inclinaison d'un bras bien arrondi, un mouvement de cette tête rayonnante et simplement ornée de fleurs, des yeux levés ou baissés, un sourire gai ou mélancolique, d'intraduisibles mobilités, mettaient dans cette danse une variété qui charmait sans cesse l'imagination captivée. Le chevalier, tout pâle d'émotion, suivait de l'œil ces caprices enivrans qui voltigeaient devant lui; l'appartement lui semblait plus illuminé; il avait perdu souvenir de

l'assemblée; il ne voyait dans la fascination où le plongeaient ces magies et cette harmonie, qu'une jeune fée passant, repassant devant lui et le conviant à l'amour; mille idées tourbillonnaient dans sa tête affaiblie par la vivacité des sensations; il se fût donné en spectacle, si tous les yeux n'eussent été tournés vers la danseuse, qui, en élevant son tambourin, vient à frôler des tresses de cheveux qui se détachent soudain; les fleurs tombent.

Les cheveux en se déployant, inondent ses blanches épaules; une rougeur modeste couvre son visage. Murat, les Montmorency et d'autres jeunes gens s'élancent, et ramassent avec un empressement plein de galanterie les fleurs éparses sur le parquet; mais le chevalier, éperdu, immobile, jette sur Amélie un regard si prolongé, si aigu, qu'elle en tressaillit.

Elle passa dans une salle voisine, au bruit des applaudissemens de l'assemblée; quand elle rentra, sa présence renouvela l'ovation interrompue: mais elle revit le chevalier morne, adossé contre la cheminée; elle se rappela son regard étrange, et toute la joie du succès lui fut gâtée.

III.

Sous la république, on avait établi dans l'ancien cloître des Petits Augustins, un musée de monumens d'architecture gothique ; les siècles y étaient représentés par des tombes et des pierres éloquentes ; l'histoire se montrait là dans sa vérité monumentale, écrite en ciselures, en reliefs,

en bronze, en marbre; annales réduites à leur plus visible expression; collection précieuse aux arts par les comparaisons immédiates qu'elle faisait naître, et qui a été disséminée, je crois, en vertu d'une ordonnance de la restauration.

On avait réuni dans le jardin quelques tombeaux de nos grands hommes, abrités par des rideaux de peupliers; j'aime les peupliers près des tombeaux; leur feuillage, que le plus léger souffle met en mouvement et fait bruire, forme des contrastes avec l'immobilité et le silence des asiles funéraires; l'espérance qui vient s'y asseoir se prend à tous ces entourages, et s'en console. Sur les pierres tumulaires on lisait de grands noms, ceux de Descartes, Turenne, Molière; et des noms touchans, ceux d'Héloise et d'Abeilard. Ainsi l'amour, dévoué, constant à souffrir, tenait, après la mort, même rang que le génie : c'était bien.

L'avenir de la tombe n'était pas une tristesse pour Amélie, mais une espérance mélancolique. Elle s'y asseyait, elle si brillante et si pleine de vie; elle y rêvait, elle y dessinait sous les inspirations des souvenirs dont elle était entourée. A la voir

vêtue d'une blanche tunique, assise et recueillie au milieu de ces funèbres monumens; on l'eût prise pour le génie de la douleur étudiant le mystère de la mort. La douleur doit être calme et belle, quand elle porte en son sein les pressentimens instinctifs de son immortalité.

Elle y dessinait, par une belle soirée, dont les splendeurs, à demi éteintes, jetaient comme un voile de pourpre sur ces hauts peupliers frémissant par intervalles, et sur ces pierres où reposaient d'illustres cendres.... si des cendres peuvent être illustres! La gloire suit l'âme; l'attacher au corps c'est vouloir sa décomposition, sa lente pourriture. Il n'y a pas de gloire avec le matérialisme, mais des machines nerveuses qui fonctionnent dans telle ou telle direction, puis qui se brisent et croupissent avec la fange, fange elles-mêmes, puis rien. L'âme seule explique la gloire.

Elle dessinait, préoccupée, triste des souvenirs pénibles que lui laissait le regard du chevalier; elle cherchait à se l'expliquer, elle n'avait vu rien de semblable. Les galanteries un peu tendres et alors de mode qui l'environnaient, ne prenaient jamais

cette expression de fixité sombre; elle s'en affligeait.

Madame de Staël, Benjamin Constant, l'avaient laissée, assise non loin du tombeau de Turenne, esquissant un aspect que son pinceau devait reproduire plus animé. Benjamin Constant, dont le caractère n'est pas complétement connu, et à qui les agitations de sa vie n'ont pas donné le loisir de se développer dans sa nature riche et variée, se plaisait aux plus rêveuses expansions; religieux, mais trop mobile peut-être, il n'avait pas tout le courage qu'il faut aujourd'hui pour avouer et défendre ces opinions-là, qui doivent régénérer la société. D'ailleurs, il est des circonstances tellement fortes qu'elles abattent et mettent le pied sur la gorge. Un jeune homme se relève, mais un vieillard, mais un vieil athlète tout meurtri, tout épuisé de ses luttes! Dans l'appréciation des hommes, ne partirons-nous jamais d'un point de vue plus élevé que celui de l'intérêt des partis? ne mettrons-nous pas dans la balance les services et les peines du cœur? Voulons-nous que l'homme politique soit un être abstrait, isolé des passions qui font son éloquence? Ah! sans doute le Fox

de la France, si triste, si abattu dans ses derniers jours, a compris que l'œuvre du libéralisme était finie, et qu'il faut aujourd'hui mettre la liberté dans la religion et la religion dans la liberté.

Benjamin Constant errait de tombeau en tombeau avec madame de Staël. Amélie dessinait : le crayon s'arrêtait souvent entre ses doigts. Soudain le chevalier d'A*** se présente à elle; elle se lève, inquiète; mais il y avait tant de respect dans son salut, qu'elle se sentit prise de compassion.

— J'interromps votre travail, madame; je vous en demande pardon : vous apercevoir et vous fuir, c'est chose impossible. Comment, vous, si fêtée, si entourée, si courtisée, avec tant de sujet d'aimer la vie, recherchez-vous la solitude au milieu de ces tombeaux?

— Je ne suis pas seule, monsieur; mon amie, madame de Staël, est près d'ici; elle va venir.

— Oh! comme vous avez dansé hier soir! tout était admiration autour de vous. Eh bien! je trouvais cette admiration froide, il me semblait

qu'on vous devait mieux, et qu'il fallait inventer quelque nouvel hommage. En vérité, la cour dont vous êtes environnée, comme une souveraine de la beauté, n'a pas compris son bonheur autant que moi.

— Ce que vous dites là, monsieur, est plus obligeant que juste... Mais que faites-vous à Paris maintenant? ajouta-t-elle, pour détourner l'entretien d'une direction qui la gênait.

— Je m'ennuierais, madame, sans une pensée qui est venue remplir toute mon existence et l'embellir.

— Vous ennuyer! Et vos études et vos travaux, monsieur, sont-ils sans charme, sans consolation?

— Eh, madame! à quels résultats vrais conduisent les sciences? Quelles idées sont debout autour de nous? La société n'est-elle pas un amas de décombres? Le gouvernement n'appartient-il pas au premier voleur de pouvoir qui met la main dessus? Quelle croyance avoir! Que penser! On a si peu de temps à vivre!... Je vous en fais l'aveu, depuis long-temps je ne pouvais arrêter ma pensée sur rien de ce qu'on appelle sé-

rieux; l'étude me lassait, elle me donnait le vertige, j'avais des impatiences, des colères contre mes livres.... Une image de femme m'apparaissait; maintenant c'est une réalité enchanteresse qui me préoccupe.... Toute ambition autre que celle de lui plaire me fait pitié; la renommée, les grandeurs, qu'importent ces misères? Je suis tombé dans un profond dégoût de tout cela. Aimer est la vie, aimer est ma seule religion, aimer est ma seule pensée, aimer, c'est tout moi!

Il prononçait ces paroles avec une vivacité singulière; elle regardait avec inquiétude autour d'elle; et elle eût été heureuse d'apercevoir ses amis : — Vous êtes bien à plaindre, lui dit-elle.

— Sans doute, madame, c'est un grand malheur qu'une seule et ravissante idée; debout dans la solitude du cœur, elle fait prendre toutes les autres en dedain!... Je me lève, cette image est là devant moi, elle me sourit, je lui parle; je sors, je vais attendre que sa voiture passe; la pluie tombe, n'importe... la voiture s'éloigne, l'image de cette femme est là, toujours là, devant moi; au spectacle je n'écoute rien, je ne vois

rien que sa souriante figure ; son sourire, madame, son sourire habite avec moi.... Tout le reste de la vie passe devant moi sans que je m'en aperçoive.... Et cette danse !... ces yeux tour à tour animés et languissans où j'imaginais l'amour ! cette bouche entr'ouverte par un sourire que je croyais une promesse de bonheur.... Ah ! voyez-vous, je ne puis plus désormais fixer mon attention en dehors de ce sourire.

Elle écoutait avec douleur : mais la conscience est courageuse. Amélie lui adressa des paroles qui pussent fortifier sa raison, et la ramener à des réflexions moins inquiétantes.

— Eh bien, monsieur, si le sourire de cette femme est tant pour vous, il faut faire quelque chose pour mériter d'abord son estime, et peut-être un jour son amitié.

— Quoi? parlez !

— Vous occuper à d'utiles travaux, mieux poser vos pensées, obtenir la considération du monde. Quand un honnête homme désire qu'une femme soit flattée de son hommage, il doit travailler sur lui-même et sur son intelligence. Alors ce choix est un discernement délicat, vraiment hono-

rable ; et, si la femme n'est plus libre, l'amitié peut en devenir le but.

—Que parlez-vous de travaux, madame, quand j'ai essayé de tout, quand j'ai tout pris en pitié ? Que parlez-vous de méditations, quand je ne suis capable que de penser à elle, quand je suis au désespoir ? Que parlez-vous d'amitié, quand c'est votre amour que je veux, Amélie.

— Monsieur !... monsieur !... murmura-t-elle épouvantée, car elle revoyait son œil hagard s'attacher à elle.

— Oh ! s'écria-t-il, tu vas dire que je suis en délire... Que veux-tu, ce délire est plus doux que la raison. Ah ! si je pouvais, ange du ciel, prendre ton amour comme le bouquet qui est là, à ta ceinture !

Elle recula plusieurs pas, et, relevant la tête, crut pouvoir lui imposer et le contenir par un regard sévère ; cet œil si doux étincela de fierté et de puissance ; mais on sentait à travers cette expression une douleur profonde, et cette physionomie prit alors le caractère de celle de la Niobé, à laquelle la roideur du marbre va si bien. Il resta immobile lui-même, muet, fasciné

par cette admirable austérité de la douleur offensée.

— Ne comprenez-vous pas, monsieur, lui dit-elle d'une voix solennelle, toute l'inconvenance de vos paroles? — Il se recueillit, et dit avec une lenteur pesante : — Je ne comprends qu'une chose, madame, c'est que je suis bien malheureux de vous aimer ainsi.

Amélie vit ses amis s'approcher, alors elle courut vers eux : — Tu me quittes, Amélie, s'écria-t-il en la suivant; tu me quittes, eh bien, adieu! mais au moins j'aurai tes fleurs. — Il lui enleva son bouquet, et s'enfuit.

IV.

Il a emporté ces fleurs, il les couvre de baisers, il en aspire les parfums, comme s'ils étaient le souffle d'Amélie; il les conserve, il les contemple, il n'a plus d'autre pensée possible que celle de son amour. C'en est fait; son âme a perdu à la fois sa liberté et sa volonté, ou, pour mieux dire, ces deux facultés ne s'exercent qu'au-

tour d'une idée fixe; elles s'y précipitent, l'impulsion animique trop vive irrite et affaiblit cette partie de l'intelligence, qui est trop souvent excitée; alors elle se détend ou se crispe : c'est tour à tour l'atonie ou le désespoir.

Il a de longues, d'effrayantes immobilités, pendant lesquelles son œil semble voilé, tandis que des images se promènent ravissantes devant lui. Il se rappelle les inflexions de la voix d'Amélie, ses attitudes, ses gestes; il s'en compose un bonheur enivrant et dont il a toujours soif; puis, entraîné par de soudains désespoirs, il se lève, il sort prononçant des mots sans liaison, il va l'attendre et suit sa voiture; il tourmente ses promenades.

Amélie s'est vue contrainte à ne plus recevoir le chevalier; mais le départ pour la campagne a couvert ce que cette détermination a de fâcheux. Les illustrations d'alors affluaient à son château, situé à Clichy, sur les bords de la Seine; on y vivait dans une atmosphère de plaisirs délicats où les lettres, les arts, la politique la plus élevée, avaient la meilleure part.

Un chagrin vint saisir Amélie; elle se vit en-

tourée de chuchotemens mystérieux dans son salon; elle en pénétra bientôt la cause. Le chevalier était fou! il errait autour du parc, passant les nuits en plein air, laissant croître sa barbe; mais à travers ces désordres perçaient encore l'élégance et la distinction de ses manières. Son sourire avait contracté surtout une douceur touchante et pénible.

Il allait presque toujours cueillir des fleurs le long des fossés qui entouraient le parc, appelant Amélie avec des cris passionnés, heureux d'apercevoir de loin sa robe blanche. Assis au bord des haies fleuries, quand la journée se levait radieuse, ou quand le soir s'éteignait empourpré dans la transparence de l'horizon, a-t-il eu quelques visions d'amour, espérances, réalités de la folie? a-t-il cru entendre la voix d'Amélie dans les chants des oiseaux, dans les soupirs du vent, dans les bruissemens lointains, dans les frôlemens des feuilles, dans ces bruits nocturnes, indécis, plaintifs? Errant autour de l'église, s'est-il agenouillé aux murmures saints et affaiblis de l'hymne? Et quand la compassion d'Amélie priait pour lui, a-t-il uni sa prière à la sienne?

L'église de Clichy venait d'être rouverte, elle portait encore les traces des fureurs révolutionnaires; une nappe blanche et des fleurs ornaient seulement l'autel : on y priait mieux peut-être en face de cette simplicité; mais le chevalier d'A*** n'y était pas admis, car il eût porté le scandale de sa douleur dans le sanctuaire. Il épiait le passage d'Amélie; et, adossé aux grilles, il la regardait avec une tendresse si pénétrante, si suppliante, si enivrée, et quelquefois même, par courts intervalles, si honteuse, qu'il était impossible de n'en être pas ému. Par instinct, il voulait tout mettre dans son regard.

Entraîné par la pitié, René, un jour qu'il était venu à Clichy, s'efforça de l'arracher à ce délire par des persuasions que l'âme qu'on y met rend éloquentes. On n'a pas encore mesuré la puissance du génie; le génie ne la mesure pas lui-même; les possibilités matérielles, les forces, la vie, lui manquent bien souvent; mais dans les intentions de ses recherches et de ses convictions, il ne doit jamais croire à l'impossible.

Il avait laissé sa voiture et ses domestiques sur le chemin; il alla droit au chevalier, qu'il trouva

entouré de plantes fleuries et de bouquets à demi formés. Il le salua avec affabilité; et se tenant debout près de lui, il chercha à s'insinuer dans ses idées, afin de les diriger.

— Voici de charmantes fleurs, monsieur, lui dit-il; à qui les destinez-vous?

— A elle.

— Elle!... Qui?

— Oh! vous la connaissez! qui ne la connaît pas?... Elle! Amélie; ma chère, ma ravissante Amélie; mon ange qui m'apparaît dans mon sommeil, et vient respirer ces fleurs. Croyez-vous qu'elle m'aime?

— Si vous désirez lui plaire, pourquoi ne prenez-vous pas des vêtemens plus élégans que les vôtres? pourquoi ne vous adonnez-vous point à ces études que vous savez lui être agréables, à la peinture, aux arts qui calment les imaginations tourmentées? Vous souffrez? Eh bien! moi aussi j'ai souffert; et je ne me suis parfois senti vivre que par la douleur que j'avais.

— Quoi! vous avez souffert, vous aussi? dit le chevalier en se levant et s'en appuyant sur le bras de René.... Vous avez donc aimé?

— N'est-il dans la vie d'autres peines que celles de l'amour? Je suis presque seul au monde, je n'ai plus de famille.... j'ai, comme vous, traîné de rêveuses mélancolies dans les bois de mon pays, sur les bords de l'Océan, que vous devez aimer sans doute, ainsi que toutes les merveilles de la création; j'ai voyagé, j'ai vu bien des misères dans la civilisation, bien de l'oubli autour des monumens de l'histoire, bien des splendeurs auprès de la hutte des sauvages, bien des douleurs partout; j'ai vu le peu que nous sommes écrit sur les obélisques et dans les souvenirs négligés : mais je n'ai pas conclu au découragement et à l'abandon de moi-même. Je me suis fortifié méditant les obligations que l'homme apporte en naissant, je paierai à l'époque que je traverserai l'obole de mes travaux.... N'en voulez-vous pas faire autant? — Et sa parole accentuée avec une précision pleine de douceur et d'insinuation, le charme musical qui résonnait à ses lèvres en naissant de l'âme, son front triste et ombragé de cheveux, son regard humide de pitié, étonnaient et dominaient le malheureux jeune homme.

— Je le veux bien, répondit-il.

René pensait que, s'il pouvait lui faire suivre une série d'idées logiques, il y aurait quelque espoir de le ramener à la raison; il désirait d'abord l'arracher à des lieux qui nourrissaient son ardente préoccupation; il cherchait à le calmer, autant par ce qui est extérieur dans l'éloquence, par le geste et l'harmonie de la voix, que par les idées; il lui disait tout ce qu'il pouvait trouver de plus convenable à sa déplorable situation, et le chevalier le contemplait avec une stupéfaction qui s'efforçait de comprendre.

— Allons, disait René, Amélie est fâchée de vous savoir exposé, nuit et jour, aux variations de l'atmosphère, à la pluie; il faut quitter les alentours de ce parc, Amélie le veut.

— Je le veux bien.

— Ainsi vous viendrez à Paris avec moi.

— Croyez-vous qu'elle m'aimera après ?

— Quand vous serez digne de toute son estime....

— Oh ! mes fleurs, mes belles fleurs, dit-il en se tournant vers elles; mes fleurs!... Personne ne lui cueillera donc les fleurs qu'elle aime tant, les bluets qu'elle met dans ses cheveux?... Avez-vous

vu des bluets dans ses cheveux?... Amélie, chère Amélie, oh! non je ne quitterai pas ses baisers, ses baisers qui sont là, dans les fleurs. — Il se jeta sur les plantes qui jonchaient le gazon; il les porta à ses lèvres avec une frénésie égarée, déchirante. René, immobile devant ce spectacle de l'homme dégradé de sa raison, semblait vouloir en surprendre le secret : puis la pitié revint encore le saisir.

— Mon ami, mon ami? disait-il en se penchant vers lui.

— Est-ce toi, chère Amélie? On nous sépare... Pourquoi ne viens-tu que dans mes songes?

— Eh bien, s'écria René d'un air solennel, imposant, au nom d'Amélie, levez-vous! levez-vous!

— Je le veux bien, dit-il encore, dominé par l'influence du geste, du regard, de l'accent et de la volonté de René.

— Levez-vous! Prenez vos fleurs, et venez!

Il ramassa ses fleurs, et le suivit tout étonné; René lui donna le bras, et pendant le chemin il lui adressait d'affectueuses et consolantes paroles : mais à l'aspect de la voiture, le chevalier s'arrête soudain. — Où me conduisez-vous?... Amélie!

s'écrie-t-il en montrant le parc ; elle m'appelle.... Attends-moi.... attends-moi ! — Il s'enfuit en élevant les mains vers une image qui n'était que dans son imagination. René retourna au château, triste, mais non pas dépersuadé de cette opinion que l'influence d'une raison forte peut quelquefois combattre utilement, à l'aide d'une patience de tous les jours, les commencemens de la folie.

V.

Un matin, Amélie traversait l'avenue, suivie d'un domestique. Le chevalier paraît et pousse un cri de joie : il tient un bouquet ; mais sa démarche est si timide, sa physionomie si attendrissante, qu'Amélie ne s'éloigne pas. Il s'avance, et lui présente les fleurs. Comment les refuser ?

Comment n'être pas émue?... Elle les accepte, et le laisse dans le ravissement de sa joie.

L'infortuné suit d'un long regard Amélie, qui s'éloigne, puis quand il la voit disparaître derrière les arbres, il se retourne vers le château; sa figure est tour à tour sombre et joyeuse, la colère et le bonheur passent sur ses traits convulsifs; enfin il murmure à voix basse : — Elle est à moi!

VI.

On se mettait à table au château, le soir même de cette courte entrevue. René était assis à côté de madame de Staël ; ces deux jeunes puissances par le talent regardaient alors au seuil de leur renommée, et échangeaient, par des généralités qu'elles ne se savaient pas encore applicables, les prévisions qu'elles avaient d'elles-mêmes.

— Ne pensez-vous pas, madame, disait René, que de grandes pensées sont parfois de grands malheurs, et qu'elles sillonnent et courbent de bonne heure le front de ceux qui les portent? Il me semble aussi qu'on reçoit ces pensées avec l'âme; elles sont ou deviennent tellement votre existence, qu'on les met dans toutes les actions de la vie.

— Oui, monsieur; et c'est ce qui distingue les génies prédestinés des vulgarités plus ou moins brillantes qui les copient : celles-là n'ont pas le courage de cette conscience. Une grande pensée ne saurait être qu'une grande conviction; et je prends ici le mot conviction dans son acception la plus vaste, je l'applique aussi bien aux arts qu'à la morale, à la politique qu'à la religion. La perfectibilité humaine est le but, l'homme qui en a l'ardente préoccupation y marche à travers les froissemens, les injures de la société et quelquefois ses encouragemens; heureux, s'il lui est donné de jouir de sa gloire. N'importe, il va à travers les événemens, porté ou renversé par eux, selon qu'il plaît à la Providence. Accomplissez le projet que vous avez conçu, monsieur;

c'est une noble mission que celle de retirer le christianisme des ruines que l'athéisme et le terrorisme ont faites autour de lui; vous graverez ainsi votre nom en tête du siècle qui commence.

Amélie les écoutait avec cette admiration venant du cœur, qui est à la fois une inspiration et une récompense, quand elle se sentit saisie et enlevée de son fauteuil... Elle pousse un cri, on se lève : c'est le chevalier ! Il l'entraîne dans sa démence; il repousse les domestiques; il atteint déjà la cour.... On se précipite, on l'entoure, on arrache de ses mains Amélie échevelée, pâle, à demi évanouie. Elle est délivrée enfin, on respire..... La grille se referme sur l'insensé, qui, agitant ses bras à travers les barreaux, s'écrie avec des accens lamentables : — Amélie, Amélie, sauve-moi !...

VII.

Il avait plu toute la nuit; des nuages, se traînant dans l'espace, semblaient près de se fondre en ondées sur Paris; une foule innombrable de spectateurs couvrait les avenues de Saint-Cloud jusqu'aux Tuileries : mais en vain les vents de l'équinoxe soufflaient, il régnait dans le peuple

une opinion superstitieuse qui le rassurait; l'étoile de l'empereur devait dissiper ces nues pluvieuses. Le canon annonça le départ de Napoléon et de Marie-Louise, qui, mariés la veille à Saint-Cloud, venaient au milieu d'un cortége guerrier demander à l'église des prières et des bénédictions. En ce moment le soleil déchira son voile de vapeurs, et salua le passage de l'homme prodigieux dont le froncement du sourcil épouvantait les rois de l'Europe, olympe terrestre dont il était le Jupiter armé : mais il contribuait puissamment aussi à en détruire le prestige, rien qu'à la manière dont il châtiait et renouvelait ces rois par droit divin. La coalition, tant de fois vaincue, choyait aujourd'hui son impériale ambition en lui envoyant la fille des Césars. Aveuglé qu'il était de l'éclat merveilleux qui l'environnait, il parcourait toutes les conséquences de sa puissance absolue; déjà le peuple, prompt à saluer encore sa redingote grise et son petit chapeau, raillait son vaste manteau chargé d'or, qui embarrassait sa démarche théâtrale. Jamais peut-être homme, parti de si bas, n'était monté si haut, jamais homme n'avait eu à lutter contre tant de

flatteries, de bonheur et d'enivremens; il s'était fait une nécessité de toujours étonner, de toujours éblouir, de toujours être heureux, de toujours vaincre; il la subissait. Mais comment ne comprenait-il pas que l'Autriche n'était qu'une alliée de circonstance, et ce mariage une contrainte imposée par l'humiliation de Wagram? Comment ne comprenait-il pas que la jeune main césarienne qu'il avait recherchée, souffletait l'origine populaire de son pouvoir?

Le soleil semblait aussi s'être fait son premier flatteur; il assistait à toutes ses fêtes: aujourd'hui son éclat n'y manquait pas. Les voitures étincelantes d'or allaient à travers la foule et les acclamations; il saluait avec une protection calme, car il permettait rarement à la joie d'éclater en public sur son visage. Dans la voiture qui suivait la sienne, était assise la fille de Joséphine, la jeune reine Hortense, inspirant sur son passage un touchant intérêt par la mélancolie qu'on lisait sur sa figure. Ses blonds cheveux, ses yeux bleus, la douceur de sa physionomie, plaisaient.

Amélie, absente de Paris, partageait alors l'exil de madame de Staël. Le château de Coppet, que

les deux amies habitaient, situé sur les bords du lac de Genève, était souvent visité par les personnes distinguées qui ne craignaient pas de déplaire à Napoléon : M. de Montmorency ; Camille Jordan, occupé de Klopstock et de philosophie morale ; M. de Sismondi, historien et penseur; Benjamin Constant et M. de Montlosier, tous deux publicistes remarquables, mais d'une opinion souvent opposée; la mystique madame de Krudner; madame de Montolieu; le baron de Schlegel; M. de Sabran; Verner, dont les tragédies et la conversion ont fait tant de bruit en Allemagne; M. de Barante, qui alors préludait à sa réputation; la jeune et jolie duchesse de Chevreuse, qui se mourait de l'exil, et dont Napoléon avait dit : « Elle a voulu faire la Chevreuse de la Fronde; mais elle n'avait pas affaire à un roi mineur » ; M. de Chateaubriand, déjà en possession de sa célébrité, et qui allait moissonner, dans ses voyages, des souvenirs et de la poésie; le jeune prince Frédéric de Prusse, blessé et fait prisonnier à Eylau, qui plaisait à la fois par son brillant courage et l'élévation chevaleresque de ses sentimens. Au milieu du fracas des batailles qui

ébranlaient le sol de l'Europe et en bouleversaient les royaumes, c'était une attrayante colonie que celle du château de Coppet, lettrée, spirituelle, artistique, animée par les tendres et grandes pensées qui font le prix de l'existence; mais bien des chagrins s'y mêlaient aussi!... Madame de Staël composait alors *Corinne*, et cherchait souvent des inspirations dans les observations délicates, ingénieuses et senties d'Amélie; elle trouvait son talent plus complet devant elle.

Amélie combattait mieux ses chagrins auprès de son amie. Elles admiraient toutes deux le génie de Napoléon, en déplorant l'abus qu'il en faisait; elles étaient fières toutes deux des succès de la France, en gémissant de voir tant de sang couler pour un despotisme.

Parfois, sur les rives du lac, quand les sommets glacés des montagnes se peignent, le matin, de couleurs diverses et chatoyantes, comme des cristaux éclairés au milieu des nuages, Amélie, rêveuse, pensait au malheureux chevalier d'A***. C'était un regret pour cette jeune femme que d'avoir été la cause, même involontaire, du malheur et de la démence d'un homme; il est des

consciences, sensitives intellectuelles, qui tressaillent aux plus légers scrupules. Parfois, au milieu des arpèges brillans et mélodieux de sa harpe, elle s'arrêta et laissa retomber ses mains découragées; parfois, à sa fenêtre, qui dominait l'immense perspective du lac, accoudée, et quand le vent du soir jouait dans les cheveux de sa tête raphaëlesque, elle leva ses yeux vers le ciel, qui se parsemait d'étoiles, promena son imagination à travers les souvenirs de sa vie, et laissa couler ses larmes, heureuse quand son amie les surprenait et la grondait tendrement; ces douces gronderies d'un cœur qui nous aime soulagent si bien!

Elle pleurait avec elle : l'exil lui était insupportable; sa renommée ne lui était rien sans l'air de Paris. Un appartement dans une rue solitaire, étroite, quelques amis auprès d'elle; Talma parfois admiré au fond d'une loge grillée, des lectures, une maison de campagne isolée, les importunités d'une surveillance de police, n'importe; mais l'air de Paris, l'air de Paris! Son imagination se roulait sur elle-même, se faisait douleur de tout, se tourmentait des ennuis qu'elle causait aux personnes qui l'aimaient, de ceux

même qu'elle leur supposait. Au sein d'un malheur presque sans issue, elle se créait des peines imaginaires ; elle était comme en prison dans l'Europe, puisque Paris lui manquait. Le servilisme persécuteur des fonctionnaires de l'empire l'épiait à chaque pas ; elle s'en plaignait amèrement, et souvent cette amertume se fondait en une éloquence touchante ; elle avait tant de vie et d'âme à prodiguer!.....

Dans une sphère plus modeste, Amélie songeait aussi à la France, si regrettable pays ; à son parc de Clichy, et à ce parc était attaché le souvenir de l'infortuné chevalier, errant autour des fossés, y cueillant des fleurs.... Mais elle se consolait de la solitude de Coppet par l'amitié et le charme des entretiens qu'elle y rencontrait.

Comme le calme de cette retraite contrastait alors avec le bruit de Paris ! La curiosité du peuple demandait toujours des revues et des *Te Deum*, des fêtes et des victoires ; il admirait les lanciers, les guides et les dragons de la Garde, défilant dans un ordre admirable, les hérauts d'armes, les écuyers, les pages, les voitures, l'élégance des uniformes et des toilettes. Ce qu'il

y avait de honteux dans cette adoration des volontés d'un grand homme disparaissait, ombragé de drapeaux si beaux avec leurs déchirures, caché par tant de gloire et de splendeur! On ne dut presque s'en apercevoir que lorsque les drapeaux furent renversés, la gloire éclipsée, la splendeur évanouie; mais le prestige régnait : on était tout occupé des fêtes du mariage; le cortége se développait dans l'avenue des Champs-Élysées. Au premier rang de la haie des spectateurs se tenait un homme élégamment vêtu; quand la voiture d'Hortense passa, il s'inclina plusieurs fois vers elle jusqu'à ce qu'il eût attiré son attention. Alors, il posa une main sur son cœur, et de l'autre lui envoya un baiser; elle se prit à rire, puis elle devint triste.

Le lendemain au soir, Paris fut illuminé avec un art surprenant, et ces magnificences étincelantes de feux de toutes couleurs réalisaient les féeries des contes orientaux. Ici, c'étaient des colonnes, des emblèmes, des statues scintillantes, de longs péristyles éclairés par des lustres et des flammes changeantes; des aigles planaient, en déployant leurs ailes enflammées, sur les frontons

des édifices. Là, des verres de couleur se déroulaient en spirales ou formaient des guirlandes; des palais d'or brillaient au loin, enrichis de pierres précieuses et ciselés avec autant de goût que des pièces d'orfévrerie; les clochers portaient des couronnes radieuses. Au-dessus de l'Observatoire, une étoile immense rayonnait, isolée dans un ciel noir et planant sur Paris; de tous côtés on voyait cette étoile. Dans le jardin des Tuileries, éblouissant de magiques clartés, le même homme qui avait si étrangement salué la reine Hortense s'adossait au piédestal d'une statue de la terrasse; il contemplait les croisées, et semblait attendre qu'une personne vînt s'y montrer. La foule circulait autour de lui; il en était heurté par momens; mais il y paraissait insensible, dans l'extase bizarre et profonde où il se plongeait. Les flots du peuple s'écoulaient, il restait toujours là; seulement il murmurait quelquefois ces mots: « Hortense, chère Hortense. » Enfin, il se dirigea vers le péristyle du palais.

VIII.

Madame de Staël était à moitié couchée sur un sofa ; Amélie, assise dans un fauteuil ; des feuillets du roman de Corinne étaient posés sur un guéridon ; madame de Staël avait pleuré, ses yeux gardaient encore l'expression de la douleur.

— Votre bonté ne se lasse pas, Amélie, disait-

elle : mais savez-vous combien il m'est cruel d'être aux aguets de toutes les douleurs qui se cachent autour de moi, d'interpréter silencieusement l'ennui de ceux qui ont le courage de partager mon exil et de respirer la contagion de mon amitié? La fatalité qui me poursuit vous enveloppe, je m'accuse de vous y laisser, comme d'un égoïsme; les victoires de Napoléon nous ont parqués ici.... J'aurai beau mouiller de larmes le style de vingt lettres, il lira, et ne répondra pas ; il est impitoyable comme la ligne droite qu'il s'est tracée jusqu'à la domination de l'Europe ; l'humiliation de tous les pouvoirs est une conséquence du sien. Et vous souffrez, mes amis ; la France vous manque, ainsi qu'à moi.... La France ! la France ! l'air de la France ! — Elle se leva, courut à une fenêtre, et se tourna vers la frontière, exposant sa tête inspirée, électrisée par le désir, au souffle printanier d'une brise qui s'élevait, ridant les eaux du lac. Amélie alla vers elle, lui prit la main; ces deux têtes, l'une fortement caractérisée, ardente; l'autre d'une beauté affectueuse, attendrie, suave, qui se penchaient encadrées dans une fenêtre surmontée des draperies d'un

rideau de soie bleue, formaient un contraste d'une poésie pittoresque.

— Allons, disait doucement Amélie, allons, calmez ces mauvaises tristesses qui vous fatiguent. Personne ici ne se plaint que vous. Alors, vous ne nous aimez pas comme nous vous aimons.

— Oh! il m'a bien fait souffrir, Amélie : mais qu'il ne soit pas condamné un jour à s'écrier comme moi : « La France! l'air de la France! »

— Vous m'aviez promis de me lire un chapitre de *Corinne,* cette admirable description de Rome; allons, il ne faut pas jeter au vent ces élans de votre génie; Corinne et la postérité les réclament.

Madame de Staël sourit, se laissa reconduire au sofa, apaisa un peu l'agitation où elle était, et lut. Amélie lui adressait quelques observations ou indiquait, sans l'interrompre, les impressions qu'elle éprouvait..... Benjamin Constant entra vivement dans la chambre, une lettre à la main.

— Quelle nouvelle? lui demanda madame de Staël.

— Le chevalier d'A*** est plus fou que jamais; son amour s'adresse maintenant à la reine Hor-

tense; il l'a tant importunée par ses lettres et par des scènes, renouvelées toutes les fois qu'elle montait en voiture, qu'il a fallu l'arrêter, et le conduire dans une maison consacrée à la guérison des aliénés.

— Singulier dénouement! s'écria madame de Staël.

— Ainsi son retour à la raison semble impossible, dit tristement Amélie; quel malheur! Hortense en aura sa part de responsabilité.

— Personne, madame, s'écria Benjamin Constant, personne n'est responsable de cette funeste direction dans les idées d'un homme! Son éducation énervée et sans substance y est pour beaucoup: la rêverie est toujours dangereuse à quiconque ne sait pas l'alimenter d'études positives.

— Vous avez raison, Benjamin, reprit madame de Staël : ce malheureux jeune homme se laissera désormais prendre à tout ce qui est entourage, éclat, cortége; il ne possédera jamais bien l'usage de ses facultés. Je partage votre opinion, et je me rappelle ce que vous disiez à Paris, après une lecture de René : « La rêverie fortifie les forts et affaiblit les faibles. »

ÉPILOGUE.

ÉPILOGUE.

Depuis peu d'instans, le soleil venait de s'enfoncer derrière un long rideau de nuages ; c'était le matin : Maximilien, seul, marchait à grands pas, enseveli dans ses réflexions, et parcourait en tous sens un kiosque construit sur une hauteur qui dominait le parc. Il s'arrêta un moment à

l'une des croisées en verres de couleur, qu'il avait ouverte, regarda la campagne assombrie, haussa les épaules, et reprit sa promenade en murmurant : — Dieu!.... l'âme!... qu'importe? — Puis son imagination sembla errer dans une autre sphère d'idées. Un long soupir s'échappa de son sein. Il prêta l'oreille à un bruissement de pas sur le gazon.

Bargevilier entra, s'assit dans un fauteuil près de la fenêtre, mit sa canne à pomme d'or entre ses jambes, et dit : — Eh bien! mon ami, dans quelles dispositions sommes-nous ce matin?

— Toujours dans les mêmes.

— Écoutez! je le sais, les vraies conversions ne se font pas aussi vite : le germe est en vous, il se développera; vous vous lasserez de cet état de scepticisme et d'anxiété. J'espère que mes récits et les réflexions qui en découlent ne seront pas infructueux.

— Ce qui m'a le plus frappé, c'est le danger de flotter au hasard d'impulsions en impulsions, de rêveries en rêveries....

— Il est des degrés dans la folie, une secousse peut y jeter brusquement; mais on y est d'ordi-

naire prédisposé par une éducation vicieuse et le déréglement des idées. D'ailleurs, tous les fous ne sont pas où l'on pense, et dans le monde, il en est plus d'un qui vous tiendra une heure dans une embrasure de fenêtre à vous entretenir de ses talens et de l'ingratitude de ses contemporains ; que sais-je, moi ?

— Il semble, en vérité, monsieur, que vous ayez choisi pour vos récits les trois points autour desquels se heurtent mes réflexions de tous les jours : l'âme, que je nie ; le refrénement des passions, que je crois indomptables quand elles sont fortes ; et la lutte entre diverses pensées qui vous écartellent lentement le cœur, lutte d'où peut résulter l'idée fixe, et ensuite la folie. — Il était, en prononçant ces mots, d'une extrême pâleur.

— Remettez-vous, lui dit avec douceur Bargevilier, remettez-vous ; cette émotion ne m'étonne pas. Écoutez ! je sais que vous niez l'intelligence suprême, dont la volonté gouverne le monde, parce que le monde est pour vous un chaos organisé, que se disputent le bien et le mal, mais vous en comprendrez l'harmonie ;

vous niez l'âme, parce que vous n'y avez jamais profondément pensé; vous croyez les passions indomptables, parce que vous n'avez pas encore dompté les vôtres : eh bien! essayez!

— J'ai essayé.

— Oh! mollement.

— Avec énergie.

— Comment?

— Vous m'enlacez, monsieur le comte.

— Je ne veux pas surprendre vos secrets, Maximilien; mais vous me permettrez de gémir sur vous.

— Il est impossible, monsieur, que vous n'ayez pas été initié à la situation où je suis; il me semblait, en vous écoutant, que vous traduisiez mes chagrins. Il y avait de la cruauté à cela!

— Non! jeune homme, non; de la compassion. Je devine vos ennuis; je sais que vous allez souvent chez madame de P***, et que vous vous êtes rencontré avec elle à Édimbourg. Si vous vous plaisez tant dans vos agitations, si vous êtes si ardent à leur donner votre avenir, votre vie à dévorer jour par jour, faites, monsieur, faites; mais ne m'accusez ni d'indiscrétion ni de cruauté;

voyez aussi, en ma conduite, autre chose que la curiosité d'un observateur qui veut savoir s'il a frappé juste : il y a mieux que cela dans mon cœur.

Le vieillard se levait avec une dignité émue, quand Maximilien s'avança vers lui, lui fit signe de rester, traîna un siége vis-à-vis du sien et s'assit; mais il fut obligé d'attendre et de se recueillir avant de prendre la parole.

— Les erreurs de ma jeunesse me semblent être plutôt l'ouvrage de la société que le mien. Quand je songe à ce que j'étais quand je sortis du collége et à ce que je suis maintenant, je me fortifie dans cette opinion.

Les éducations de collége sont de véritables mensonges; on nous y parle des vertus des républiques de la Grèce et de Rome; on nous fait vivre, dans un langage étranger, d'une vie tout idéale; on nous tient dans un passé poétique; on exalte notre amour-propre; on nous couronne, on nous profane, dès l'enfance, le laurier, qui devrait être le prix, long-temps mérité, de toute une grande et noble existence vouée au pays. Quand on nous a bien empoisonnés de toutes ces fausses idées,

brillantes impostures, on nous ouvre les réalités du monde.

Doué de quelque pénétration d'esprit, je ne fus pas long-temps dupe, comme il arrive à tout jeune homme de l'être; j'allai au fond des choses, je fus d'abord effrayé du néant que cette élégance de formes recouvrait, puis je tâchai de m'en accommoder; je voulus mener de front le plaisir et l'ambition. L'un contrariait l'autre; mais l'ivresse du plaisir était plus facile, je la savourai, prompt à changer de fantaisie, me tourmentant parfois dans mes soudaines mobilités, et lassé de l'inconstance même de mes désirs.

J'ai pour maxime cette orientale pensée : la vie est une tente qu'il faut plier pour s'en faire un linceul quand on voudrait s'y réjouir. Avais-je un chagrin, je fumais un cigaritos, et les tièdes parfums du tabac d'Espagne ne s'exhalaient pas plus vite que lui. Je glissais sur toutes les superficies; mais si je venais au château de mon oncle, je voyais Félicie croître en grâce et en beauté : imposante, sévère, elle me retenait durant de longues heures à son piano, où ses romances me charmaient; je me défendais de l'aimer, et je l'aimais.

Sa candeur un peu champêtre m'enchantait, je n'avais plus ni esprit, ni sang-froid; et dans mes exaltations d'écolier, je rêvais à elle comme un véritable Allemand de la famille de Werther.

Je rencontrai dans le monde une jeune femme, Matilde de P***, jolie, mignonne de forme et de charmante coquetterie; vive, sautillante dans son parler et dans sa démarche; piquante par ses étourderies; malicieuse dans ses enfantillages, espiègle à ravir, espiègle à tourmenter : mais cette frivolité cachait la profondeur de son caractère; aujourd'hui, elle me rendait fou; le lendemain, elle me désespérait par ses bouderies épigrammatiques. Je ne l'aimais pas, mais elle m'occupait; elle me dominait, j'étais à genoux devant toutes ses futilités. C'était parfois un flux de paroles d'amour telles que les Andalouses les prodiguent à leurs amans; j'en étais comme inondé : bientôt après, elle me glaçait de ses railleries fantasques. J'en suis encore à me demander si son amour pour moi est une réalité ou une comédie : n'importe, je la crains, je suis à elle, je lui appartiens; jamais empire n'a été plus habilement exercé. Son mari est autant son esclave que moi; il l'aime, et n'ose

pas en être jaloux; mais certainement il est malheureux. Elle a voulu que j'allasse en Écosse, j'y suis allé; elle veut me marier avec une de ses cousines, laide et fort riche; le mariage en est aux préliminaires.... Il me donnerait une brillante position dans le monde. Que vouloir de plus du mariage!

Mais, dans la jeunesse, on crée autour de soi des orages, sans savoir où ils vous emporteront. Ma position est affreuse! M. de P*** a intercepté une de mes lettres à Matilde, et il m'a interdit l'entrée de sa maison. Je suis venu ici, où j'ai trouvé Félicie, malade, aimante.... Cette constance silencieuse m'a pénétré le cœur.... Le croirez-vous? Matilde a tellement fasciné son mari qu'elle lui a persuadé de me demander excuse; ce qu'il a fait par une lettre humble, mais triste, que je viens de recevoir. Mon oncle désire mon mariage avec la cousine de Matilde; il le presse. Dans quel tourbillon je me suis lancé! Je souffre, je tombe en de noirs abattemens!... Enfin, quand je vous ai vu arriver ici, j'ai frémi; j'ai compris que vous cherchiez à lire en mon cœur, à pénétrer dans la vérité de ma situation; vous m'avez tor-

turé, vous m'avez attendri souvent pendant vos récits; j'ai été sur le point de vous interrompre par des cris et des aveux. Je n'en dormais pas; le lendemain mon orgueil se mutinait. Rien n'est changé dans mon scepticisme; mais je suis malheureux, et je ne sais comment cesser de l'être. Je ne puis faire un pas sans blesser et sans être blessé; j'ignore si ma volonté suffira pour me démêler de tant d'agitations qui se sont enlacées à moi. Eh bien, par instans je voudrais être seul à lutter contre elles, ma fierté prend feu, puis mon courage défaille, et je me sens prêt à implorer votre appui; mais non, laissez-moi me débattre contre ma destinée. Votre pitié me fait mal; j'ai encore ma raison, j'irai d'un chagrin à un autre, je les vaincrai tous. Contentez-vous d'avoir vu mes angoisses; si c'est là ce que vous souhaitiez, les voilà; regardez, et laissez-moi.

— Pauvre jeune homme! toujours la même vanité, toujours les mêmes préoccupations d'orgueil! Je devrais peut-être vous gronder encore de vos soupçons; mais j'aime mieux compâtir à ce que vous souffrez. Écoutez : je ne savais de votre liaison avec madame de P*** que ce

que le monde en dit vaguement ; mais ces rumeurs malignes, qu'on se passe comme une petite monnaie de conversation, obtiennent peu d'attention ; on les effleure à l'aide d'un froid persiflage. Je vois maintenant le mal et ses dangers ; c'est la volonté qui vous manque. Brisez cette liaison, et regardez mieux autour de vous. Ne comprenez-vous le bonheur que comme une irritation sans cesse excitée, convulsive? Ne pouvez-vous donc vous reposer un peu des lectures dont vous êtes enfiévré ? N'avez-vous pas sous la main un bien-être domestique? Occupé d'utiles gestions, que de bien à faire sans presque sortir de l'enceinte des domaines de votre oncle ! Regardez là d'abord ; bientôt votre ambition pourra regarder plus loin. Est-ce que vous ne sentez pas le besoin d'essayer d'une affection véritable ? Et, croyez-moi, il en est. Défiez-vous des coquetteries ou des simagrées romanesques ; étudiez ce qui est vrai et bon. Ces véhémentes passions sont rares ; elles vont bien au drame. Mais faut-il réaliser ces exceptions-là ? On doit s'en garantir, au contraire ; plus l'affection est réelle, plus elle se fait mystérieuse, plus elle aime à se créer un sanc-

tuaire où l'œil du monde ne la poursuive pas, plus elle se limite, plus elle se concentre, plus elle se resserre. Je ne parle pas ici des affections et des devoirs du citoyen : ils sont tout autres. Je m'enclos dans le bien-être de la famille, dont la société ne demande jamais le sacrifice que dans les crises et les jours de danger imminent.

Eh bien, ce bonheur, vous lui tournez le dos; vous le foulerez aux pieds, vous l'étoufferez, si vous n'y prenez garde : jugez mieux des choses... Oui, je vous serai un ami, dont l'expérience est un peu bavarde peut-être, mais qui vous aime bien et veut être patient pour vous être utile. Je ne vous dogmatise point, je ne vous parle nullement des saints Évangiles; vous n'en êtes pas là; vous y viendrez, vous comprendrez un jour toutes les extensions régénératrices de leurs doctrines. Songeons aujourd'hui aux urgences de votre position. Ecoutez : vous souffrez, et vous voulez ou lutter en désespéré contre vos ennuis, ou vous assoupir dans je ne sais quels délais qui aggraveront le mal.

Maximilien, qui commençait à l'écouter avec plus d'attention, leva soudain la tête et l'inter-

rogea du regard.... Au-dehors, dans le sentier qui, en tournant, conduisait au kiosque, on entendit un rire féminin, clair, doux, pénétrant. Maximilien se pencha vivement à la fenêtre, et s'écria : — Matilde !

— Voilà qui est singulier...

— Matilde !

— Eh bien, reprit-il, pourquoi ce trouble? N'entendez-vous pas qu'elle rit? Allons au-devant d'elle. — Ils firent quelques pas pour sortir ; mais Matilde de P***, donnant le bras au général, parut sur le seuil du kiosque ; son mari la suivait, et accompagnait Félicie.

— On nous dit, messieurs, s'écria-t-elle après un léger salut, et un sourire qui montrait l'émail de ses petites dents, on nous dit que vous êtes dans les sublimes régions de la métaphysique. Nous ne venons pas interrompre vos inspirations, continuez, de grâce ; la métaphysique, à mon avis, ne diffère pas beaucoup de nos essences de toilette : prenez-en un peu, elles embaument ; prenez-en trop, elles enivrent et font mal.

— Votre comparaison est spirituelle, madame, lui répondit M. de Bargevilier en s'inclinant ;

mais aussi elle pourrait nous faire présumer que vous ne songez guère à la métaphysique que pendant quelques instans de votre toilette.

Elle se prit à rire, et jeta un regard à son mari, qui alla serrer la main de Maximilien en lui disant qu'ils étaient venus demander à dîner au général, et qu'ils se rendaient à leur terre, où ils resteraient quelques semaines. Maximilien recouvra son aisance, et le remercia de s'être arrêté.

— Nous parlerons aussi, dit le vieil aveugle, de notre grand projet.

— Sans doute, répondit Matilde : mais voici quinze jours, ce me semble, que M. Maximilien n'est venu à Paris faire sa cour à ma cousine. Cette tiédeur-là n'est pas aimable. — Félicie s'appuya sur le seuil du kiosque, où elle s'était arrêtée, pendant que Maximilien se justifiait de son mieux.

On rentra, et durant le dîner Matilde lutta de finesse et d'enjouement avec Bargevilier, qui lui offrit son bras pour la promenade, au sortir de table. Maximilien était silencieux. L'excellent vieillard, tout en causant avec elle, la tenait à l'écart; il savait l'intéresser, la captiver; enfin

on les perdit de vue. — J'ai des choses bien graves à vous communiquer, madame, lui avait-il dit.

— A moi, monsieur! Voilà donc pourquoi vous faites tant de frais d'esprit depuis une demi-heure.

— Précisément, madame.

— Et de quoi s'agit-il?

— De la destinée d'un jeune homme que vous honorez de votre amitié. — Ils entrèrent sous des allées ombreuses.

Quand ils rejoignirent la compagnie, Matilde était pâle. Plus d'une fois elle jeta des regards attendris sur Félicie; elle ne pouvait s'empêcher d'admirer sa taille élancée, belle, bien développée dans ses proportions; sa fierté pleine de noblesse; cette résignation qui recelait tant d'âme, et qui parlait si peu. La coquetterie de Matilde se sentait mesquine à côté de cette nature si forte et si riche. Maximilien en était-il frappé lui-même? Il se montrait fort peu empressé auprès de Matilde, qui n'avait plus d'esprit que par accident. En rentrant, elle demanda sa voiture; et comme Maximilien se plaignait poli-

ment de ce brusque départ, elle lui répondit avec ironie qu'elle avait encore cinq lieues à faire, et qu'elle n'aimait pas à s'arrêter en chemin. — Elle partit, laissant Maximilien fort agité; il avait deviné toutes les muettes angoisses de Félicie.

Il se retira de bonne heure dans son appartement, et se jeta tout habillé sur son lit, hors de lui, la tête égarée. — Oh ! Bargevilier a raison, pensait-il, je suis un insensé ; je n'ai pas une volonté ; je dépends de tous les caprices créés autour de moi par les événemens. Je tombe dans le mépris de moi-même, et il n'est pire mépris que celui-là, un homme est perdu quand il y arrive. Si je transige sans cesse avec les circonstances, avec les dangers; si j'entretiens cette lutte, qui sait si ma raison y tiendra? Il faut pourtant prendre un parti : un mariage d'argent, l'amour-propre de faire extravaguer une femme à la mode; un mariage d'inclination, et avec lui une aisance honorable et occupée!... Pauvre Félicie, que j'ai fait mentir le nom que tu portes!... Elle m'aime bien, elle; oui, elle seule!.... Dévouée et silencieuse devant les préparatifs d'un mariage qui la

fera première servante de cette maison !.... Elle n'y restera pas !... Eh bien, alors mes bienfaits la suivront partout où elle voudra aller... Des bienfaits ! ces bienfaits ne seront-ils pas des injures !... C'est trop, aussi, c'est trop insulter à mes sermens !... Oh ! comme la visite de Matilde est venue compléter les récits de cet impitoyable vieillard, qui me parlait du haut de son expérience avec une autorité si imposante... Sa parole me torturait... Oui, il disait vrai ; j'ai voulu explorer les sensations, je m'en suis fait un besoin funeste, dans le doute absolu où je suis de Dieu et de l'âme ; puis j'ai créé des dangers autour de moi, j'ai transigé avec eux, je m'y suis plu ; maintenant la lutte est engagée, elle ébranle mon bonheur et ma santé, elle me brise.

Tu as raison, vieux conteur, vieil écho du passé, voix obstinée de l'expérience, je suis faible et tu en es la preuve, puisque tes paroles ont troublé mon sommeil... C'est peut-être folie que de s'arrêter à tous ces scrupules ; peut-être le savoir-faire consiste-t-il à les fouler aux pieds, à les étouffer sans leur donner le temps de crier ?... Faudra-t-il annihiler mon intelligence, et at-

tendre les ordres d'un autre?... Pourquoi vient-il s'immiscer dans ma vie et y fouiller? Le domicile intérieur n'est-il pas inviolable aussi? ne puis-je m'y réfugier sans qu'il m'y poursuive?... M'y réfugier! ah! ce n'est plus un refuge. Ne suis-je pas souvent condamné à m'échapper de moi-même pour chercher des distractions, toujours des distractions?... Le bonheur est pour moi un hôte invisible; je lui prépare sans cesse sa demeure, et il n'arrive jamais.

Est-ce ma faute?... Le calme vaut-il mieux?... Qu'il est stupide ce bon M. de P***!... Venir me donner la main!... — Il se mit à rire; la nuit commençait à descendre dans l'appartement; Maximilien réprima son éclat de gaîté, et murmura : — Il était bien sombre!... N'ai-je pas songé à M. Latorvière?... Bah! c'est un sur vingt mille!... Comment prévoir?... Ce serait une étrange fatalité!... Hélas! le malheur revêt tant de formes!...

J'aime Félicie; ses vertus domestiques, son talent à conduire une maison, sa raison exempte de toute exagération romanesque, sa résistance, qui m'a coûté tant d'efforts, de pleurs, de ser-

mens, la noblesse si douloureuse de son dévouement, m'ont pénétré : j'aime Félicie.... Mais que dirait le monde?... Que résoudre?...

Il poursuivit le cours de ses fatigantes rêveries; elles semblaient prendre un corps et passer devant lui. Il croyait voir Félicie pâle, silencieuse, lui apparaître le doigt posé sur les lèvres. Matilde en folâtrant dénouait les longues tresses de ses cheveux, et les enlaçait autour de lui; des monceaux d'or faisaient gémir une table.... il pouvait s'en emparer en étendant la main et en disant : « Oui. » — A quoi pensez-vous? — dit une voix à son chevet. Il se leva sur son séant et vit Bargevilier debout, à travers l'obscurité. Ils firent silence.

— A quoi pensez-vous? répéta le vieillard en s'asseyant à quelque distance de lui.

— Je pensais à l'obstination que vous mettez à me poursuivre.

— Vous n'y voyez que de l'obstination? La voix de mon expérience n'est qu'obstinée? Vous n'y trouvez rien de plus? Interrogez-vous! Pensez-y bien! — Cette voix qui parlait du sein des ténèbres l'émut et le fit tressaillir.

— A n'en pas douter, vous avez de la bienveillance pour moi ; mais cette bienveillance me tourmente, elle m'est importune.

— Comme tout ce qui heurte des passions qu'on doit vaincre, sous peine d'empoisonner sa vie.

— Vous me faites repentir des aveux de ce matin.

— Pourquoi ?

— Ils vous donnent de l'empire sur moi.

— Quelques sourdes rumeurs m'avaient averti, j'avais presque deviné tout ; j'ai eu compassion de vous, et je suis venu.

— Espérez-vous me changer ?

— Plus tard, peut-être ! Aujourd'hui je ne veux que mieux poser votre existence. Vous vous êtes désorienté à poursuivre une fausse image du bonheur ; je vous indique le seul possible ici-bas, vous y marcherez.

— Avec quelle assurance vous en parlez ! Quelle solennité dans vos accens !

— Vous avez couru tous les plaisirs du monde, vous vous êtes agité, et vous avez senti que ce n'était point là le bonheur. Cherchez-le plus en vous que

hors de vous ; envisagez sérieusement ce qui doit être sérieux ; ayez des devoirs positifs et des délassemens qui intéressent votre cœur. Si vous n'êtes point de ces hommes purs et courageux qui font de leur vie une grande pensée qui se développe œuvre par œuvre, jour par jour, mettez-y du moins des fonctions utiles, et accomplissez-les avec une volonté constante. La volonté est l'homme ; elle est la plus grande preuve de l'âme. Comprenez les rapports et les avertissemens de mes récits, comprenez surtout les voix intérieures qui vous disent encore ce qui est mal et ce qui est bien ; ne les étouffez pas, ne tuez pas votre conscience afin de la nier. Un bonheur, non pas exagéré, faux, mais réel et varié, si vous savez en jouir avec le cœur, est près de vous ; il en est temps, ne le repoussez pas.

— Eh bien, oui, je le sens, répondit-il d'une voix émue ; ce sont là des conseils salutaires ; mais il faudrait me détacher du passé....

— Il faut vous y rattacher au contraire, il faut écouter votre conscience ; la jeunesse de cette grande époque a des devoirs immenses à remplir envers la société ; elle doit s'y préparer !...

La conscience est si puissante !... Commencez, vous ; je vous ai tracé des tableaux de bien-être domestique. Ne connaissez-vous pas une jeune femme digne par sa tendresse de vous le donner ?

— Félicie, Félicie!

— Si ce bien-être était devenu un devoir pour vous, s'il importait à votre repos et à votre honneur de l'accomplir. Un jeune homme qui séduit une jeune fille et qui ne l'épouse pas, qu'est-il à vos yeux ?.... N'est-il pas indigne d'un honnête homme de taire ce qu'il est et ce qu'il veut ? Abuser par des promesses, par des protestations, par de solennels sermens, séduire enfin ; puis faire mentir promesses, protestations, et sermens ; qu'est-ce, jeune homme, dites-le-moi ?

— Quoi ! Félicie.... vous savez ?...

— J'ai lu dans son cœur comme dans le vôtre, je lui en ai arraché l'aveu. Êtes-vous de ces hommes qui pensent que l'argent est toujours une indemnité ? Croirez-vous avoir assez fait quand vous l'aurez flétrie d'une pension ? Savez-vous où s'arrêterait le déshonneur que vous auriez commencé? Pensez-vous aussi pouvoir violer tant

de sermens en sûreté de conscience, parce qu'elle est d'un rang inférieur au vôtre? Vous êtes noble, elle est sortie d'une famille plébéienne! Elle est aux appointemens de votre oncle, et vous êtes riche! Mais cette disproportion est-elle une excuse? La société s'est mêlée; le sang n'est plus aristocrate; on l'a analysé, il est partout le même; il est souvent plus pur dans les chaumières que dans les palais.... On n'est jamais heureux avec un remords, entendez-vous! Heureux ceux dont les scrupules cherchent dans leur conscience sans y trouver une seule action avilissante! Quelle force ils y puisent! Pouvez-vous, jeune homme, vous rendre ce témoignage à vous-même? Et vous aspirez au bonheur!... A-t-on jamais édifié le bonheur sur une infamie?

— De grâce, arrêtez! s'écria-t-il en s'élançant du lit où il était gisant.

— Croyez-moi, un tel bonheur doit chanceler et crouler vite; construisez le vôtre sur des bases plus solides. Qui comprend l'honneur mieux qu'un vieux militaire? Votre oncle souscrira à votre choix.

— Ah ! ce que vous me dites là , je me le suis bien des fois dit à moi-même....

— Eh bien !...

— Elle sera mon épouse. — Ils s'embrassèrent.

Le vieillard, après l'avoir serré dans ses bras , lui dit : — Maximilien , voilà un pas vers le vrai bonheur. A un autre !

FIN.

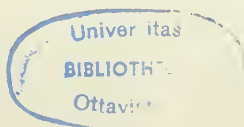


TABLE DES MATIÈRES.

